

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

HEBDOMADAIRE

SAMEDI 20 SEPTEMBRE 1902

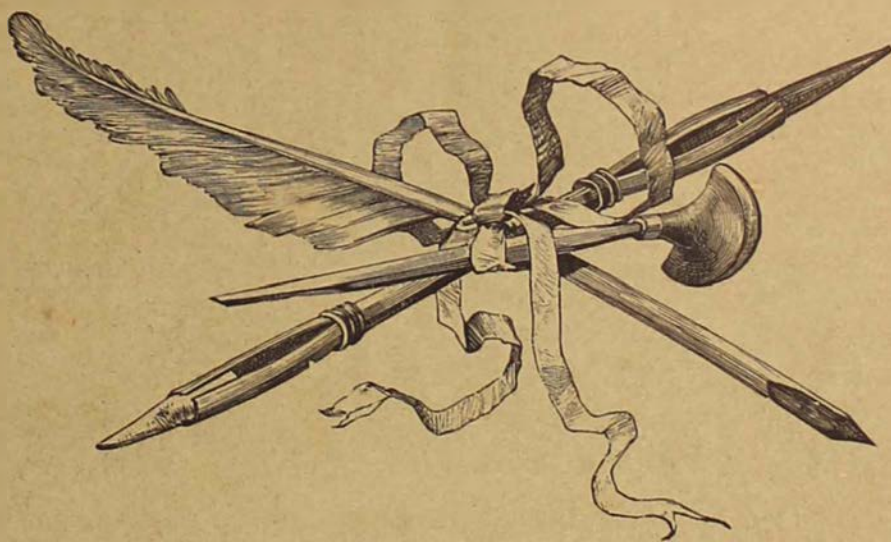
ABONNEMENTS

FRANCE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ÉTRANGER

Un an, 48 fr. — Six mois, 24 fr. — Trois mois, 12 fr.



PARIS

BUREAUX: 13, RUE SAINT-GEORGES (9^e)

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.



VEILLEUSES
Françaises
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils, S^r
Toutes nos boîtes
portent
en timbres secs
JEUNET, inventeur
EN VENTE PARTOUT



NOUVEAU BANDAGE
MEYRIGNAC

Bandage avec lequel on peut garantir la contention des HERNIES, quel'qu'en soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le sous-cuisse. Ordonné dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles, 3 dipl. d'honneur, croix et palme de mérite. Catalogue sur demande. **Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Honoré, PARIS**

Supériorité constatée
CHOCOLAT
LOUIT
VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ



COCORICO

JOURNAL BIMENSUEL
Artistique, Littéraire et Humoristique
La plus Luxueuse et la plus Artistique de toutes les Publications françaises du genre.

COCORICO compte comme principaux collaborateurs :
MM. Mucha, Willette, Steinlen, Jules Chéret, Paul Helicou, Léandre, Huart, A. Roublille, Widhopff, Cossard, A. Michaël, Popineau, Müller, Manuel Robbe, J. Villon, Wely, Pal, Grün, Doës, Depaquit, Burret, Faveroi, V. Mignot, etc., etc.

COCORICO étant donné l'esprit qui préside à sa direction, peut être lu ou feuilleté par tous.

COCORICO publie quatre pages en couleurs et une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros.

ABONNEMENTS :
Paris, 7 fr. ; Départements, 8 fr. ; Étranger, 10 fr.
Six Numéros Spécimens sont adressés franco contre 2 fr.

La première année du Journal, sous une magnifique reliure, illustrée par STEINLEN, franco contre 12 fr. Ce magnifique volume constitue un recueil de dessins de nos célébrités modernes du crayon offrant un intérêt d'art sans précédent.

Directeur : **PAUL BOUTIGNY**
RÉDACTION et ADMINISTRATION : 9, rue Say PARIS

Fabrique de Montres
en tous genres
SPÉCIALITÉ DE
MONTRES RICHES
HAUTE PRÉCISION
Comptoir général d'Horlogerie
BESANCON (Doubs)
Envoi franco sur demande des CATALOGUES ILLUSTRÉS Montres, Bijouterie et Pendules

PRETS

D'ARGENT, quelle que soit l'importance de la somme, avec versements immédiats de fonds, depuis 3 1/2 % d'intérêt, sur **IMMEUBLES**, jusqu'aux trois quarts de leur valeur, avec remboursement des **NUES-PROPRIÉTÉS** prêts antérieurs; sur **TITRES NOMINATIFS**, même s'ils sont entre les mains d'un parent ou d'un notaire; sur **SUCCESSIONS OUVERTES** et **BIENS INDIVIS** sans le concours des cohéritiers et jusqu'au partage; sur **TITRES INCESSIBLES** et **INSAISSABLES**, grevés de **RESTITUTION** ou de **RETOUR**, et sur toutes Garanties sérieuses. **ACHAT de CRÉANCES** Civiles et Commerciales. Avances sur **USUFRUITS**, **RENTES VIAGÈRES**, **POLICES d'ASSURANCES-VIE**, même des Compagnies étrangères, etc.
MAISON DE CONFIANCE
Nos opérations se réalisent directement et rapidement et nous ne demandons aucuns frais d'avance ni indemnité en cas de non réussite. **RENSEIGNEMENTS GRATUITS** — De 1 h. à 6 heures.
Banque spéciale de Prêts, 38, R. de Châteaudun, Paris
Nos enveloppes de lettres sont sans en-tête. — **TÉLÉPH. 225.06.**

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Qu'est-ce que vous avez attrapé?
— Deux perdreaux, et vous?
— Un procès-verbal.



La Société protectrice des animaux obtient que le prochain raid de cavalerie ait lieu sur des chevaux en carton : avec moteur à pétrole.



Quand on élève des statues aux grands hommes de la Révolution, ne devrait-on pas les représenter tels qu'elle les a laissés?



Retour à Londres, dans sa famille, d'un Anglais qui a passé huit jours à Paris :
— Bénissons le Seigneur qui a préservé votre père des horribles Apaches dont parlent tous les journaux!



— Alors, cher maître, comment expliquez-vous les dernières éruptions?
— Par deux volcans superposés, et dont le premier aurait été mal éteint!

65 ANNÉES DE SUCCÈS
HORS CONCOURS
MEMBRE du JURY PARIS 1900
Alcool de Menthe
DE RICQLÈS
CALME la SOIF et ASSAINIT l'EAU
DISSIPE les MAUX de CŒUR, de TÊTE, d'ESTOMAC, les INDIGESTIONS, la DYSENTERIE, la CHOLÉRIE
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE
PRÉSERVATIF contre les ÉPIDÉMIES
REFUSER LES IMITATIONS
Exiger le nom **DE RICQLÈS**

Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de l'ASTHME
par la Poudre du D^r CLÉRY, de MARSEILLE
Envoi gratis d'une boîte d'essai.

ACÉTYLÈNE
GÉNÉRATEURS
PESNELL & C^o
CONSTRUCTION DURABLE
104, Rue Amelot, PARIS
Usines et Siège social à Vienna (Autriche)
Plans et devis gratuits.
DEMANDER LE CATALOGUE N^o 3

CORS AUX PIEDS
GUERISON certaine **TOPIQUE DES CHARTREUX**
en 6 jours par le
1^{er} 25^{cs} contre 1^{er} 30 à Frédéric MOREAU, à NANTES.
Catalogue franco
PORTOIR ARTICULÉ et FAUTEUIL-ROULANT
DUPONT
FABRICANT, BREVETÉ S. G. D. G.
Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille, 10
PARIS
..... (Près l'École de Médecine).

SOULAGEMENT IMMÉDIAT GUÉRISON ASSURÉE DE L'ASTHME PAR LE
REMÈDE D'ABYSSINIE EXIBARD
30 ANS de SUCCÈS MÉDAILLES D'OR et d'ARGENT
En Poudre, Cigarettes, Feuilles à fumer comme Tabac dans la pipe. — Toutes Pharmacies.

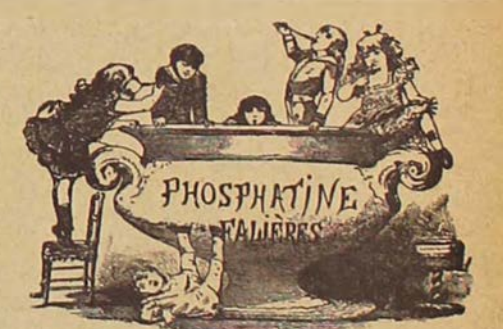
LA GEOGRAPHIE
Bulletin de la Société de Géographie publié tous les mois par le baron Hulot, secrétaire général de la Société de Géographie et M. Charles Rabot, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, secrétaire de la Rédaction.
Paris, **MASSON et C^o**, Editeurs
ABONNEMENT :
Paris, 24 fr. Départements, 26 fr. Étranger, 28 fr.

POUR MAIGRIR SANS DANGER
ESSAYEZ UNE SEULE **FOIS**
CAMUS' WATER eau dépuratrice à bases exclusivement végétales pour l'usage externe. **HUIT JOURS** suffisent pour se convaincre de l'efficacité prodigieuse de ce produit qui ne fait maigrir que la partie du corps désignée : hanches, cou, bras, etc. — Le litre 10 fr. 85 francs — Madame C. CAMUS, 13, Passage Choiseul Paris

CACAO d'AIGUEBELLE EN Poudre soluble

POUR MAIGRIR Thyroïdine Bouty
NOTICE FRANCO Laboratoire: 1, R. Châteaudun Paris.
CARMEINE PÂTE DENTIFRICE HYGIÉNIQUE
En Vente : 110, Rue de Rivoli, Paris.

CHOCOLAT KOHLER
35 Boulevard des Capucines
Bonbons et Pralinés, Giandujas
Chocolat à la Noisette.
Petits Suisses, Langues de Chat
Epi Kohler



La "**PHOSPHATINE FALIÈRES**" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

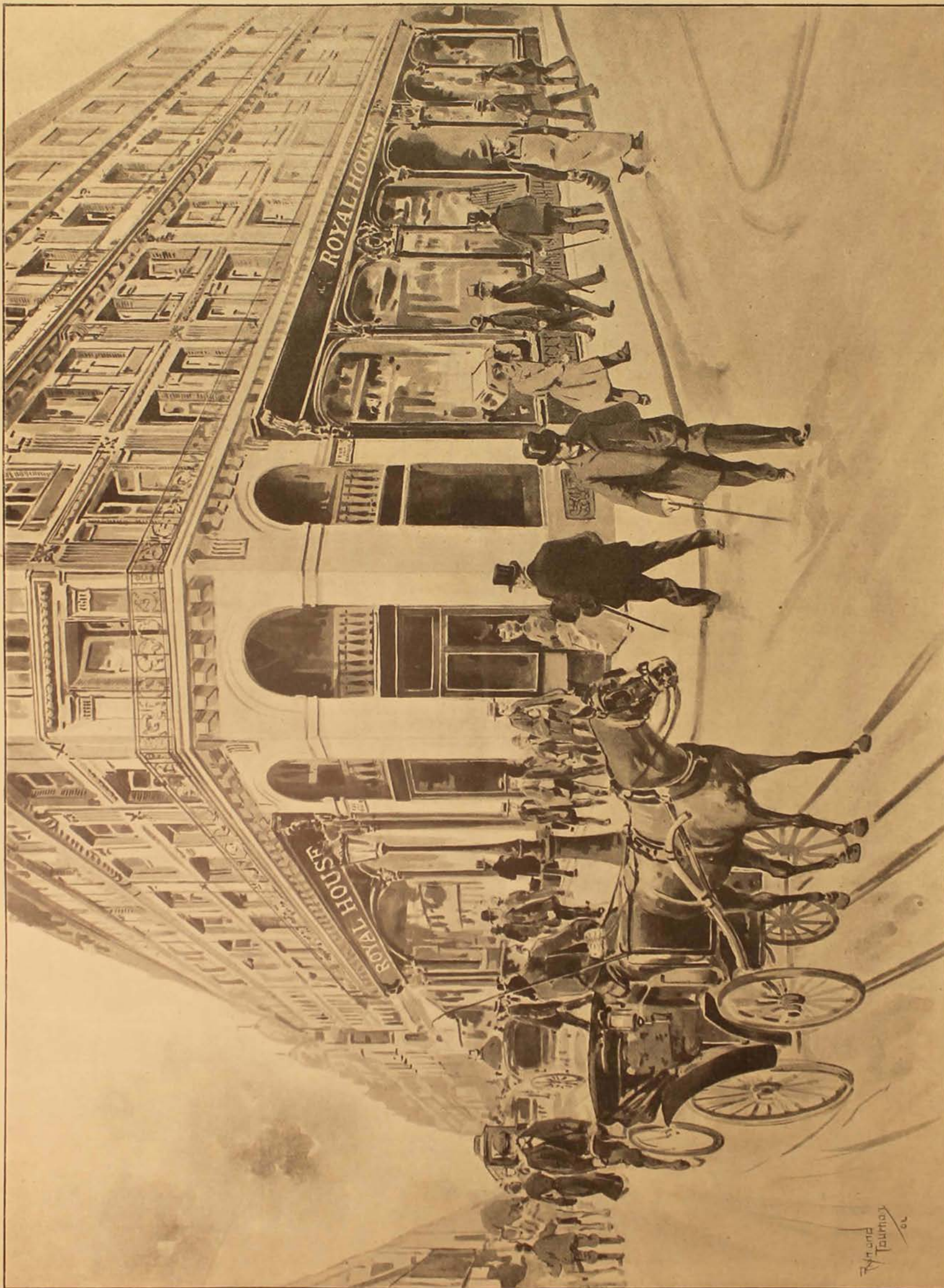
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA, ET PHARMACIES.

Aucun produit de parfumerie ne peut être comparé au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** pour assainir la bouche en tuant les microbes qui s'y développent, purifier l'haleine et raffermir les dents déchaussées. — Il possède en outre l'avantage d'une innocuité absolue, condition nécessaire pour un produit d'un usage journalier.
Le flacon : 2 fr., les 6 flacons, 10 fr. — Dans Pharmacies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

FROID & GLACE
COMPAGNIE INDUSTRIELLE
Des procédés **RAOUL PICTET**
16, rue de Grammont, 16, PARIS
APPAREILS INDUSTRIELS À PRODUIRE
LE FROID ET LA GLACE
Production garantie même dans les pays les plus chauds
Envoi franco du Catalogue.

LE PORTEFEUILLE FRANÇAIS JOURNAL d'INFORMATIONS et de RENSEIGNEMENTS FINANCIERS
Le plus COMPLET, le mieux RENSEIGNÉ, INDISPENSABLE à tous les Rentiers et Capitalistes.
UN MOIS À L'ESSAI GRATUITEMENT SUR DEMANDE : 52, Rue Laffitte, PARIS
Publiant tous les Tirages 24 PAGES DE TEXTE
Abonnement sans frais dans tous les Bureaux de poste. **2 Fr. PAR AN**



LES NOUVEAUX MAGASINS DU ROYAL HOUSE. PLACE DE LA BOURSE, ET LA RUE RÉAUMUR



LA MODE DE " L'ILLUSTRATION ". — Costumes de chasse.

Jupe en serge châtaigne formant tablier devant, garnie de piqûres. Veste courte en serge châtaigne garnie de biais piqués et de boutons d'acier. Col et poignets en velours châtaigne.
Chapeau marquis en feutre châtaigne, liseré d'un galon d'or. Gants de peau de chamois.
Guêtres en drap châtaigne.

Jupe en drap chamois garnie en travers de piqûres s'arrêtant au tablier.
Blouse en drap chamois garnie de piqûres en travers et de deux rangs de boutons de corne blonde. Col et jockeys en drap piqué. Le col est fixé par des palles de velours bleu de France, ornées de boutons; même garniture aux manches. Ceinture en velours bleu avec boucle d'argent.
Chapeau en feutre blanc garni de velours bleu de roi.
Bottes lacées en cuir fauve.

POUR AVOIR LE TEINT FRAIS

Les poètes ont chanté les joies et la mélancolie de l'automne, ses demi-teintes, ses ors et ses cuivres et ses crépuscules triomphants! C'est la jolie saison où la vie de château offre tant d'actives et délicates heures de plein air, de farniente élégant et de dilettantisme mondain! La chasse, le cheval, les mails bruyants, la comédie de salon, le tour de valse, le brin de flirt... On fait de jolies toilettes; on soigne son visage! L'Anti-Bolbos enlève les points noirs; ceci, toutes les élégantes le savent et le « point noir », c'est l'ennemi! Il est disgracieux au possible et enlaidissant. Grâce à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, l'honneur est sauf... je veux dire: la beauté! En outre, le Véritable Lait de Ninon donnera à la peau des transparences lumineuses: il éclaircit l'épiderme que ternissent les poussières des routes et lui communique une blancheur laiteuse; on le trouve à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, au prix de 3 fr. 50 le flacon; franco 4 fr.

DUCHESSE DIANE.

SEUGNOT DRAGÉES, BOITES BAPTÈME Rue du Bac, 28 BONBONS, DÉSSERTS

COIFFURES Spécialité de POSTICHES INVISIBLES pour Mer et Campagne Envoi gratuit du nouveau Catalogue GABRIEL, 229, Rue St-Honoré, Paris (1^{er} Arrondissement).

CREME ÉPILATOIRE Extrait Turc du D^r KHALISH des HAREMS ORIENTAUX; Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce, et blanche. Flacon et notice contre mandat-poste 4^{fr} 85. OUDO, Chimiste, 38, rue du Louvre, Paris.

DENTIFRICES ALBOL du Docteur VITAL-PIERRE Médecin-Dentiste de la Faculté de Paris. HYGIÈNE — PARFUM — ANTISEPTIC de la BOUCHE SEUL DÉPÔT: 22, Avenue de l'Opéra, Paris.

EAU MINÉRALE ARSENICALE et FERRUGINEUSE Source GUBER en Bosnie Dépôt chez tous les M^{rs} d'Eaux Minérales et Pharmaciens

RECOLORATION DES CHEVEUX SEUL PRODUIT INOFFENSIF NE SALIT NI LA PEAU NI LE LINGE La plus importante Fabrique de Montres, Pendules et Bijouterie. Chronomètre "LA NATIONAL" 25 fr. PRÉCISION ABSOLUE. GARANTIE 10 ANS

CRÈME VELOUTINE MÉDAILLE D'OR à l'Exposition Universelle de PARIS 1900 Crème sans rivale pour les Soins de la PEAU Préparée par CH. FAY, l'inventeur de la Veloutine PARIS, 9, Rue de la Paix, 9, PARIS

CADEAU PRIME À TOUT ACHÉTEUR et Envoi Gratia et Franco du Nouvel Album illustré du G^d COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE de BESANCON (Doubs) - E. DUPAS, Directeur. La plus importante Fabrique de Montres, Pendules et Bijouterie. Chronomètre "LA NATIONAL" 25 fr. PRÉCISION ABSOLUE. GARANTIE 10 ANS

DENTIFRICES FRIEDERICH. Vente chez J.-L. WIGERSHOFF 46, B. Hausmann PARIS

Si vos Cheveux tombent! "PÉTROLE OURAL" Inflammable, à la PILOCARPINE du D^r JOVIN. Seul produit efficace destructeur du microbe des Maladies du Cuir chevelu. Le Seul approuvé par la Société de Médecine de France contre Pellicules et Chute. Exiger le nom D^r JOVIN. FLACON 3^{fr}. Chez Coiff^{rs}, P^{ar}f^{um}ers, Gros: Crucq Fils Aîné, 25, R. Bergère, PARIS EXIGER le Seul "Pétrole Oural" d'origine; le Seul à la Pilocarpine. In Seul approuvé par l'Académie de Médecine de France.

HOTEL PRIVÉ Téléphone 262.23 Bary 33 rue Boissy-d'Anglas PARIS PHOTOGRAPHIE DE LUXE Miniature sur Email • Pastels • Peintures EXPOSITION, 5, RUE ROYALE

GRAND PRIX Exp. Univ. PARIS 1900 ROYAL S. Segrand Paris

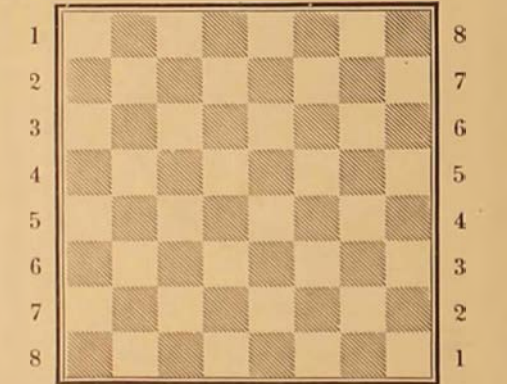
SAVON au LAIT de VIOLETTES naturelles Société Hygiénique Paris, 55, Rue de Rivoli.

COSTUMES DE SPORT H. Fraenkel TAILLEUR 28, rue du 4-Septembre PARIS

COSTUMES DE CHASSE en drap et Loden du Tyrol garantis imperméables sans caoutchouc. MANTEAUX et ÉQUIPEMENT complet pour Automobile. Envoi franco DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

DERNIÈRE MODE DE LONDRES Véritable PANAMA (souple) pour Dames STAGG 7, rue Auber PARIS

Notation de l'échiquier. Parloit connue et mise en usage depuis longtemps, cette notation est celle qui sert dans la Science créative de l'illustration.

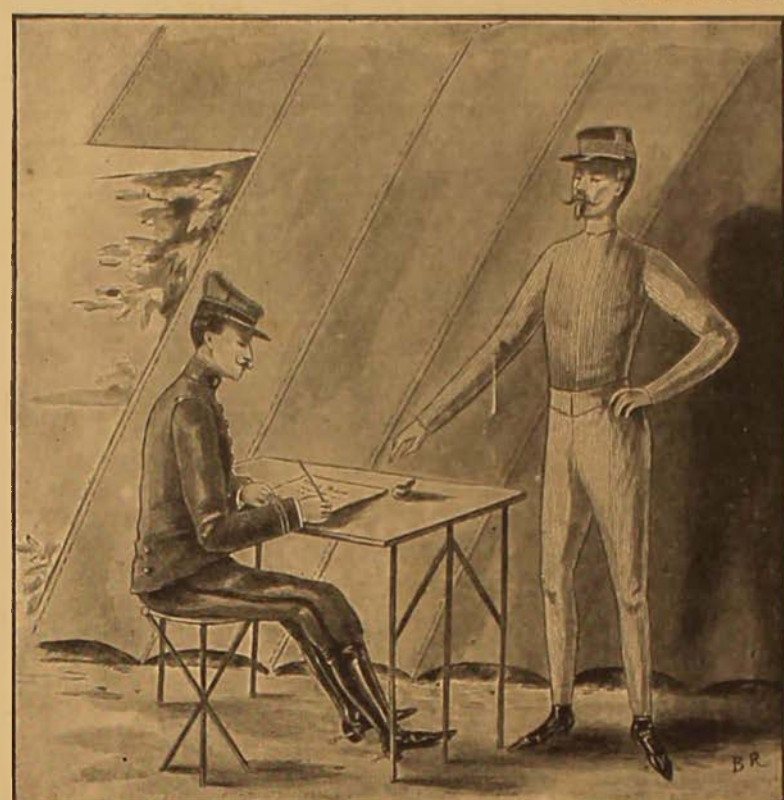


TD. GD. FD. D. R. FR. CR. TR. BLANCS

La case angulaire à droite de la première rangée est une case blanche. Le mouvement s'indique par la case de départ et celle de l'arrivée. Les colonnes prennent le nom de la pièce qui est à la base dans l'ordre suivant: Tour, Cavalier, Fou de la Dame, Dame, Roi, Fou, Cavalier, Tour du Roi. Ces colonnes sont communes aux Blancs et aux Noirs. Les rangées vont de 1 à 8, mais chaque joueur les compte en parlant de la base de son jeu de sorte que la 4^e case des Blancs est la 5^e des Noirs; la 3^e des Blancs est la 6^e des Noirs.

Emploi des abréviations. 1. P-4R P-4R 6. FxC PDxF 2. CR-3F CD-3F 7. PXP C-4F 3. F-5CD CR-3F 8. DxD* RxD 4. Roq. CxP 9. T-ID* R-1R 5. P-ID C-3D 10. G-3F P-3TR 1. Le pion du Roi joue à la 4^e case; Noir, de même. 2. Le Cav. du Roi joue à la 3^e case du Fou. (N.) Le Cav. de la Dame joue à la 3^e case du Fou. 3. Le Fou joue à la 5^e case du Cav. de la Dame. (N.) Le Cav. du Roi joue à la 3^e case du Fou. 4. Le Roi Roque. (N.) Le Cav. prend le pion. 5. Le pion joue à la 4^e case de la Dame. (N.) Le Cav. joue à la 3^e case de la Dame. * signifie Echec au Roi. ! — Coup juste. ? — Douteux ou faible.

TRICOT RUSSE ÉLÉGAN, HYGIÉNIQUE SOUPLE dans tous les SENS IRRÉTRÉCISSABLE INDÉFORMABLE



— Ecrivez: « Les jours de bataille étant jours de fête, MM. les Officiers porteront le Tricot Russe, le seul qui permette de conserver l'élégance de l'uniforme et la souplesse des mouvements, tout en préservant la santé. »

Le TRICOT RUSSE se fait en Gilets et Caleçons d'Hiver et d'Été, Plastrons, Genouillères, Ceintures, etc. Se trouve dans les Grands Magasins de Nouveautés et dans les bonnes Maisons de Bonneterie, Mercerie, Chemiserie, Lingerie. S'adresser POUR LA VENTE EN GROS: Maison REMY, BAULEY & C^{ie}, à TROYES

PLUS CHAUD que n'importe quel Tricot à épaisseur égale. INDISPENSABLE aux OFFICIERS, SPORTMEN, CHASSEURS, PÊCHEURS, car, seul de tous les tricots, il est souple en tous sens et, pour cette raison, se prête aux mouvements les plus violents sans causer aucune gêne. Eminemment Hygiénique par la structure de ses mailles, il rend tout refroidissement impossible, tout en facilitant et en régularisant les fonctions de l'épiderme; les Médecins le conseillent aux GOUTTEUX, ARTHRITIQUES, RHUMATISANTS

AGENDA 22-29 septembre.

Convocation d'électeurs. — Le collège électoral de l'arrondissement de Compiègne (Oise) est convoqué pour le 28 sept., à l'effet d'élire un député par suite de l'invalidation de M. le colonel Bougon. Examens et concours. — Un concours pour le grade d'inspecteur des colonies s'ouvrira à Paris le 22 sept. A la même date, à Toulon, concours pour l'emploi de professeur de séméiologie médicale, à l'école annexe de médecine navale de Toulon. Les examens d'admission à l'Ecole spéciale d'architecture commenceront le 24. Un concours est ouvert en vue du choix d'un appareil susceptible de conserver la chaleur aux aliments des troupes pendant le transport entre les cuisines des casernes et les corps de garde éloignés. S'adresser à M. le sous-intendant militaire de 1^{re} classe, chef de la section technique de l'Intendance (8, boulevard des Invalides). Pour prendre part aux épreuves pour l'obtention du certificat d'aptitude à la conduite des ballons libres dans les places fortes investies, qui auront lieu en octobre, adresser dès maintenant les demandes au ministère de la Guerre. Le 27, s'ouvrira un concours pour l'obtention de deux bourses et trois demi-bourses de scolarité à l'école théorique et pratique d'électricité (23, rue Frémicourt et 146, boulevard de Grenelle). Congrès. — Le 24^e congrès de la propriété littéraire et artistique se tiendra à Naples du 23 au 29 sept. Ce congrès est organisé par l'Association littéraire et artistique de Paris, fondée par Victor Hugo. Le 24, se tiendra à Commeny le congrès national des mineurs de France. Expositions d'horticulture. — Le 27 sept., s'ouvrira à Pau une exposition internationale de pomologie et d'horticulture. Un congrès se tiendra pendant l'exposition. Le 28, clôture de l'exposition d'horticulture de Boulogne; le 28, clôture de l'exposition internationale de Vitry-sur-Seine. Le chenil. — Les inscriptions pour les field-trials du Spaniel-Club français seront reçues jusqu'au 25 sept. chez M. G. Thiollier, secrétaire du Spaniel-Club (51, rue Jacob). Expositions artistiques. — Paris: Grand Palais: le salon du mobilier. — Serres du Cours-la-Reine: exposition des arts et métiers féminins. — Province: expositions à Lille, le Havre, Enghien; au Croisic, exposition de la Société des Artistes bretons. — Etranger: expositions à Carlsruhe, Bruges, Bade, Gand. Nouvelles religieuses. — Du 22 au 28 sept. aura lieu, 31, boulevard des Invalides, la retraite annuelle des institutrices. — Le 25, retour à Marseille du pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem. Les fêtes mutualistes de Saint-Etienne. — Le 28 sept. auront lieu à Saint-Etienne des fêtes mutualistes, présidées par M. Bourgeois, président de la Chambre. Sports. — COURSES DE CHEVAUX: le 20 sept., Saint-Cloud, courses plates; le 21, Longchamp; le 22, Maisons-Laffitte; le 23, Rambouillet; le 24, Maisons-Laf-

itte; le 25, Enghien; le 26, Maisons-Laffitte; le 27, Colombes. — CYCLISME: le 24, au Parc des Princes, course des 100 kilos; à la même date, course de motocycles et motocyclettes sur le parcours Montbéliard-Besançon (160 kilomètres); à Turin, au vélodrome du Trotter; le 24, prix Roma; le 28, prix Trotter, course de primes; le 28, course Bordeaux-Arcachon; à la même date à Rennes, grande réunion de courses; course de côte de Gaillon. — AUTOMOBILISME: le 22, à Spa, course de côte. — COURSES A PIED: au Vélodrome Buffalo, les 27 et 28, championnat pédestre international des 24 heures. — ROWING: le 24, dans le bassin de Courbevoie-Asnières; championnat de la Seine, organisé par le Rowing-club de Paris. — TIR: les 21 et 28, continuation du concours de tir de Puteaux. — LAWN-TENNIS: le 22, à Etretat, clôture de la saison de lawn-tennis. — NATATION: le 21, à la Piscine de la Gare, handicap interclubs de natation. — RALLYE-PAPER: à Dinard, sur l'hippodrome du Bois-Thomelin, aura lieu, le 25, un rallye-paper avec le concours des officiers en garnison à Dinan. Tirages financiers. — Le 22 sept.: Communales 1892 (1 lot de 100.000 fr.); Foncières 1895 (1 lot de 100.000 fr.); le 25, Ville de Paris 1899 (1 lot de 100.000 fr.).

LES MEILLEURS PHOTOGRAPHES ADOPTÉS PAR Le Monde élégant ET Les Artistes dramatiques

BARY (Ancienne Maison BENQUE), 33, rue Boissy-d'Anglas. BRAUN, CLÉMENT et C^{ie}, 18, rue Louis-le-Grand. CAUTIN et BERGER, 62, rue Caumartin. DU GUY, 368, rue Saint-Honoré. OGÉREAU, 18, boulevard Montmartre. PIERRE PETIT, 31, place Cadet et 122, rue Lafayette. PIROU, 5, boulevard Saint-Germain. Professeur STEBBING, 30, rue de Grammont. WALERY, 9 bis, rue de Londres.

LES MEILLEURS PHOTOGRAPHES ADOPTÉS PAR Le Monde élégant ET Les Artistes dramatiques

ALCOOL DE MENTHE du DOCTEUR PIERRE

de la FACULTÉ de MÉDECINE de PARIS

INCOMPARABLE par ses qualités antiseptiques, **INDISPENSABLE** pour ses nombreuses applications dans la famille.

Contre **Malaises de l'Estomac** des **Intestins** et des **Nerfs**
Une cuillerée à café ou 20 à 30 gouttes.

Contre **Migraine, Névralgies, etc.**
Application en Compresses.

Boisson délicieuse et rafraîchissante
Quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée.

MACHINE à Ecrire pour ENFANTS
10 fr. Franco Gare. MEYER, 54, r. de Bondy, Paris

Vin de Vial
ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET

Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémiés, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

LA REINE DES EAUX DE TOILETTE



Paris 1798

LUBIN



Ah! Ah!
l'Acide urique,
la Goutte,
la Gravelle!
pincés!
enfoncés!!
noyés!!!

VITTEL La Grande Source
doit être à tous les repas l'Eau de Régime des Arthritiques.

AFFECTIONS du CUIR CHEVELU Guéries par la Nouvelle Méthode Américaine du Prof^r Stenson: **PERUVIANA**, 5^e rue Flac. Evy. F^r 5^{fr} 50. Gros: Ph. NAUSSAC, 8, r. Aubriot, Paris. Ph^r et Par^r.

ERNEST DIAMANT du **CAPITATION**
Le plus brillant et le plus dur. PARFAITE
Boulevard des Italiens, 24. — PRIX BON MARCHÉ

ASTHME et Catarrhe de la **G** Gigarettes **ESPIC**
(Boîte 2 fr.) par la Poudre

SIROP ET PÂTE BERTHÉ

RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.

SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUCHE, 78, Faub^r 5^e-Dents, Paris.

BOUGIE DE CLICHY



Se vend dans les bonnes épiceries.

MILKA SUCHARD
CHOCOLAT AU LAIT CONCENTRE
DESSERT EXQUIS

PENSION GLATZ

BRISONS LES SCÉLÉS
On brise les scellés, chaque jour, par milliers Pour l'extraire, Congo, de tes lins cartonnages, Et, loin de s'en fâcher, ton créateur Vaissier Voit de son pur savon grandir les avantages.
Joseph S... au parfumeur parisien.

DEROGY 33, Quai de l'Horloge, Paris. **SES VERRES ACHROMATIQUES**

PARFUM DES FEMMES DE FRANCE VILLE, PARIS 24, AV. DE L'OPERA

ASTHME PAPIER FRUNEAU 55 ANS DE SUCCES La plus Haute Récompense Exp^r Univ^r 1900. T^m Pharmacies.

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)

SOURCE BADOIT

La plus légère à l'estomac. — Déclarée d'Intérêt public

G **UÉRISON ASSURÉE** de la Chlorose, Anémie profonde, Fièvres des colonies, Malaria avec le Vin Aroud (Viande-Kina-Fer) le plus puissant reconstituant prescrit par les médecins. Milliers d'attestations chaque année. Toutes Pharmacies.

Montre Victor Hugo Souvenir du Centenaire
Très forte boîte argent. Gravure artistique. Mouvement à ancre, de précision 49 lig. 48^m/m. 65 fr. garantie 5 ans. Mouvement à cylindre, très soigné (même grandeur) 55 fr. garantie 4 ans
A la Fabrique de Montres Garanties H. SAUDA 33, Quai Vell-Picard à BESANÇON (Doubs)
Catalogues illustrés franco
Montres or, argent, nickel, acier et régulateurs
Catal. spéciaux: Pendules, Réveils et Bijouterie.

20^e ANNÉE 1^{er} par AN

Renseignements sur toutes Valeurs Publication de tous les Tirages

LA BOURSE POUR TOUS

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE
27, Boulevard Poissonnière, Paris (2^e Arr^t)

OMEGA

Face Profil

BOITIER EXTRA PLAT
Très agréable à porter avec l'habit
Catalogue franco sur demande

KIRBY, BEARD & C^o L^d
5, rue Auber, Paris

PÂTE DENTIFRICE DU **Docteur PIERRE**
de la Faculté de Médecine de Paris.

En Tubes EN VENTE PARTOUT

Les Célèbres Préparations Dentifrices DU **Docteur PIERRE**
EAU PÂTE POUDRES Antiseptiques et Aromatiques sont **LES MEILLEURES**

PORTE-BOUTEILLES EN FER et Articles de Caves **BARBOU**
52, Rue Montmartre, 52
MÉDAILLE D'OR Paris 1900
NOUVEAU TARIF V.

PIANOS MECANIKES STRANSKY F^{res}
12, Boulevard des Italiens et 20, Rue de Paradis, PARIS

BRISE EMBAUMÉE

18 PLACE VENDÔME PARIS

ED. PINAUD

"LE ROYAL" Perfectionné Acier Vieux Argent Prix unique 25^f

CHRONOMÈTRE FRANÇAIS de 1^{er} ORDRE à Ancre non magnétique, Spiral Palladium compensateur, Garanti sans variation à tout contact électrique.

ENVOI à L'ESSAI sur demande. — Paiement après 10 jours. CATALOGUE DE TOUS GENRES DE MONTRES.

5¹⁶ CHRONOMÈTRE "LE ROYAL" UNION FRANÇAISE, BESANÇON
MAXIMUM de QUALITÉ. — MINIMUM de PRIX. — GARANTIE 10 ANS.

JUMELLES Modèle réglementaire

LONGUE-VUE A PRISMES "STÉRÉOSCOPIQUES" HUET

Adoptées par le MINISTÈRE DE LA GUERRE
Par circulaires ministérielles des 29 Décembre 1900 et 4 Février 1901
Pour l'observation des grandes distances.
à l'usage de MM. les Officiers de terre et de mer, les Explorateurs, pour les Courses, etc.

Seules Jumelles construites avec système de Monture Breveté S. G. D. G. PERMETTANT DE NETTOYER LES PRISMES
LE PLUS FORT GROSSISSEMENT SOUS LE PLUS PETIT VOLUME
Adaptation du micromètre réglementaire à l'usage de MM. les Officiers d'artillerie et du prisme télémetre pour la mesure des grandes distances.

Pour tous renseignements s'adresser :
M^{rs} CLERMONT-HUET, 114, rue du Temple, 114 PARIS
Dépôt à Lyon : M^{rs} PETER, 2, Place Bellecour.

LE PREMIER DES CHOCOLATS AU LAIT

GALA PETER

Dépôt Central pour la France : — 53 —
Boulevard de Strasbourg PARIS

D-PETER INVENTEUR, VEVEY (SUISSE) Déposé

TOUTE AUTRE MARQUE EST UNE IMITATION
POUR CROQUER

BIÈRE DEMORY NON ALCOLISÉE Usine et Bureaux: 12 RUE BROCA, PARIS. — Téléph. 806-16. Livraison à domicile en Fûts et **EN BOUTEILLES** **BIÈRE DEMORY**

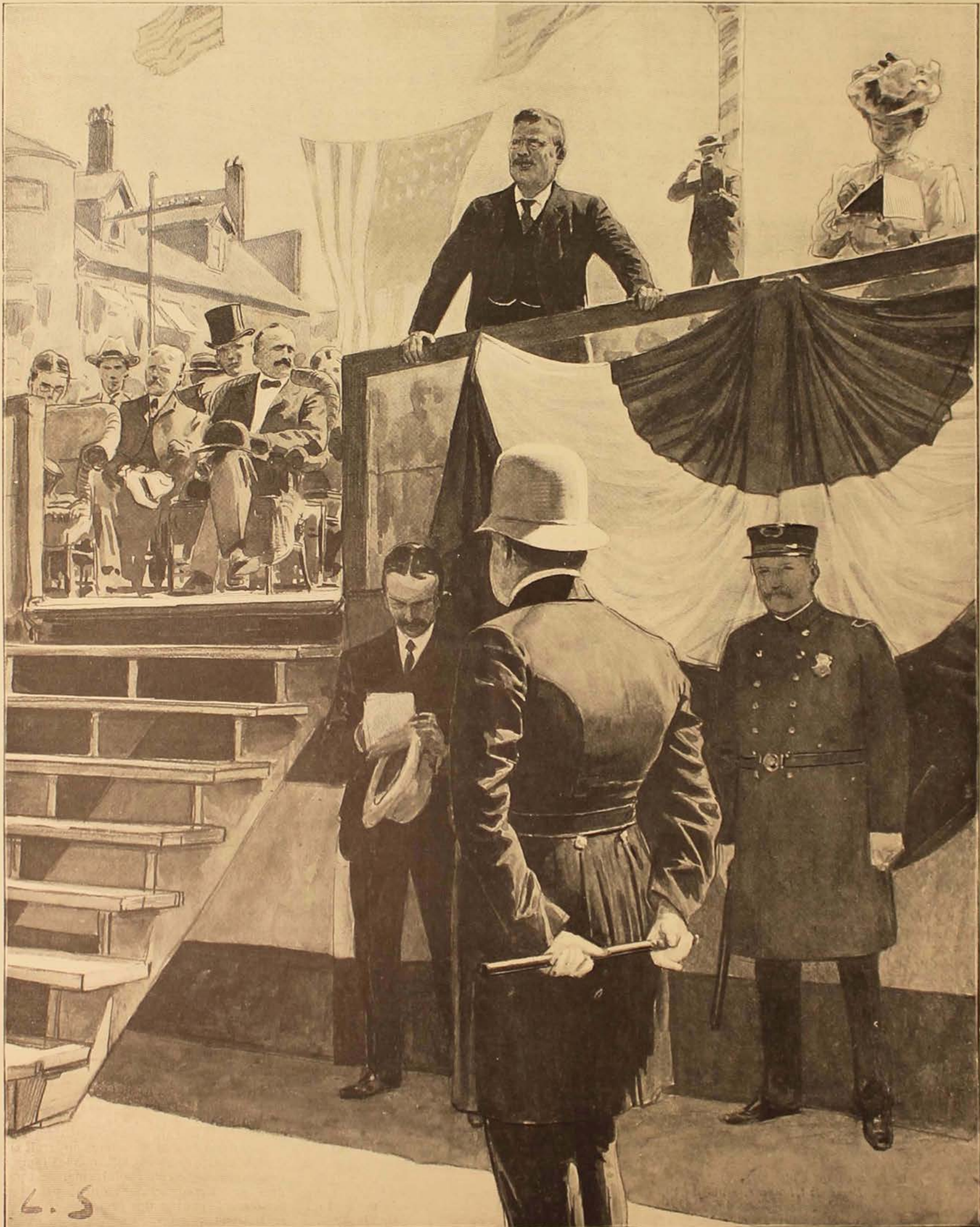
Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 20 SEPTEMBRE 1902

60^e Année — N° 3108.



LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS EN TOURNÉE
M. Roosevelt prononçant un discours dans un meeting en plein air.

COURRIER DE PARIS

PROGRAMME DE SAISON

M^{me} Delzet rêve dans son petit salon. Elle est mollement étendue sur son divan quand le domestique annonce : « M. Pierre Humblot ». M^{me} Delzet se lève rapidement et tend la main à un homme très jeune et qui semble un très jeune homme. Ses cheveux blonds sont soigneusement séparés par une raie noire. Sa figure imberbe et rasée exprime la candeur ; mais ses yeux verts décèlent de la volonté. Il s'incline et baise les doigts de la jolie veuve.

M^{me} DELZET. — Enfin, c'est vous, mon cher ami ! Je craignais qu'il vous fût impossible de venir !

PIERRE HUMBLOT. — Votre lettre m'appelait en termes si pressants que je n'aurais eu garde de manquer au rendez-vous qu'elle m'assignait. Qu'y a-t-il ? A quoi puis-je vous être utile ?

M^{me} DELZET. — C'est de conseils que j'ai besoin. Je suis une femme d'ordre, vous le savez, et je tiens, dès aujourd'hui, à organiser ma saison mondaine. Sachez d'abord que je donnerai un dîner par mois.

PIERRE HUMBLOT. — Vous voulez que j'établisse les menus ? Rien n'est plus facile.

M^{me} DELZET. — Je tiens à ce que nous déterminions ensemble le caractère de ces repas.

PIERRE HUMBLOT. — C'est plus grave. En octobre, vous aurez évidemment un dîner parlementaire. C'est l'époque où rentrent les Chambres. Il conviendra que les représentants des divers groupes soient assis à votre table. Pour les inciter à aborder des questions palpitantes, vous ferez servir des mets provocants. Un gigot à la Bretonne me paraît éminemment propre à amener la causerie sur les expulsions des sœurs et sur la statue de Renan. Une lame de vin d'Asti suffira pour persuader au fin diplomate d'apprécier la visite du roi d'Italie à Berlin et une coupe de Montebello l'obligera à nous expliquer le départ de notre ambassadeur de Russie.

M^{me} DELZET. — Ne serait-il pas pratique à ce propos d'inviter M. Guitry qui passa plusieurs années à Saint-Petersbourg et qui y vécut, dit-on, dans la familiarité des grands-ducs ? On m'a conté à ce propos une anecdote qui sans doute est fautive. Une spirituelle divette avait prié M. Guitry de lui prêter son concours pour un bénéfice. M. Guitry avait refusé alléguant qu'il ne jouait jamais en ville : « En Russie, ajouta-t-il, je suis resté fidèle à ce principe et je n'ai jamais accepté de dire des vers dans les salons. Je ne fis d'exception qu'en faveur d'un grand-duc de mes amis qui voulut bien m'envoyer le lendemain une somme respectable. » A quoi la divette répondit : « Comment, Monsieur, vous acceptez d'un ami un cachet ? »

PIERRE HUMBLOT. — Ne raillez pas Guitry et priez-le à dîner. Il sera d'ailleurs l'actualité du mois prochain ; il aura sans doute ouvert son théâtre et aura fait triompher une nouvelle pièce de Capus. Passons au mois de novembre.

M^{me} DELZET. — Ici je suis très embarrassée.

PIERRE HUMBLOT. — Vous avez grand tort, Madame. Votre dîner de novembre sera musical ou ne sera pas. En ce mois fortuné, M. Jean de Rezké fera sa rentrée à l'Opéra. Il chantera *Siegfried* et tout son répertoire. On montera, à ce moment, à l'Académie nationale de musique le *Paillassé*, de Léoncavallo. Nous assisterons à de brillantes controverses sur l'italianisme et l'art wagnérien.

M^{me} DELZET. — Et Van Dyck aura triomphé en octobre chez Gailhard ! J'entends déjà les parallèles sur son talent et celui de Jean de Rezké. Je réserve ce repas aux critiques musicaux intéressants.

PIERRE HUMBLOT. — Vous aurez peu de convives. N'oubliez surtout pas d'adresser un carton à Willy et demandez-lui d'amener Claudine.

M^{me} DELZET. — C'est sa femme.

PIERRE HUMBLOT. — C'est sa fille, l'héroïne de ses trois derniers romans.

M^{me} DELZET. — Ah ! oui, *Claudine à l'École*, *Claudine à Paris*, *Claudine en Ménage*. Nous aurons évidemment le *Divorce de Claudine*, la *Maternité de Claudine*, la *Vieillesse de Claudine*, mais jamais son enterrement.

PIERRE HUMBLOT. — Il faut respecter Willy et chanter ses louanges. Il a doté Paris d'un type de femme assez nouveau ; elle n'est pas très morale, mais elle me séduit et sans doute elle a charmé tout Paris puisque beaucoup de personnes qui, le soir, passent solitaires, sur les trottoirs, ont adopté

sa mise garçonnière et ses cheveux courts et bouclés. Willy a fait l'œuvre d'un dieu et Claudine est sortie en robe courte de son cerveau comme Minerve jaillit, toute armée, de la tête de Jupiter.

M^{me} DELZET. — En décembre ?

PIERRE HUMBLOT. — Vous dites ?

M^{me} DELZET. — Je vous demande quel sera mon dîner de décembre.

PIERRE HUMBLOT. — Vous donnerez un souper le 24 décembre, la veille de Noël.

M^{me} DELZET. — C'est bien usé : la messe de minuit, les rois mages, le Saint-Esprit.

PIERRE HUMBLOT. — Non ! Non ! C'est très neuf et très élégant : la messe noire, des mages, des esprits ! Nous trouverons aisément un médium qui évoquera des morts illustres : Victor Hugo nous donnera son opinion sur l'oie aux marrons et nous interviewerons le Dante sur l'Enfer. Votre mobilier se promènera dans les airs et nous ferons tourner votre table chargée de mets somptueux. Vous inviterez Victorien Sardou, de Joncières et surtout M. Jules Bois qui initia le public aux pratiques des spirites.

M^{me} DELZET. — Je vous avoue que je me sens attirée par les recherches mystérieuses.

PIERRE HUMBLOT. — Vous avez raison : c'est très bien porté.

M^{me} DELZET. — J'ai assisté à des expériences extraordinaires et j'ai vu une table répondre avec justesse à des questions tout à fait intimes. Elle ne fut déconcertée que par un vieux savant qui la pria, très poliment, de lui expliquer des inscriptions antiques que nul n'a pu jusqu'à présent déchiffrer. Elle resta muette et l'archéologue n'eut plus aucune confiance dans la clairvoyance des esprits.

PIERRE HUMBLOT. — Passons au mois de janvier.

M^{me} DELZET. — C'est inutile, mon ami ; au mois de janvier, j'espère que le temps sera très rigoureux et je donnerai un dîner printanier. Je disposerai des lilas dans tout l'hôtel ; de petites tables seront dressées sous des berceaux de fleurs. Les invités viendront en veston de toile ; les femmes porteront des robes de linon.

PIERRE HUMBLOT. — Le dîner de la romance ! Vous inviterez Paul de Kock ?

M^{me} DELZET. — J'inviterai Jean Rameau et Paul Delmet.

PIERRE HUMBLOT. — Et nos plus pimpantes ingénues, nos plus tendres jeunes premiers.

M^{me} DELZET. — M^{lle} Muller et M. Le Bargy de la Comédie-Française.

PIERRE HUMBLOT. — Réservez les comédiens pour l'inévitable dîner de têtes que vous donnerez au mois de mars.

M^{me} DELZET. — Pour ce dîner, je compte imposer aux hommes le costume des apaches et aux femmes la tenue de Casque d'Or.

PIERRE HUMBLOT. — Demandez-leur plutôt de se tenir, pour un soir, comme des gens du monde. Que vos amies renoncent pendant quelques heures à employer des termes d'argot et que vos amis daignent avoir de bonnes manières. Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il est temps que la bourgeoisie s'affranchisse de l'influence qu'exerce sur elle le monde d'à côté.

M^{me} DELZET. — Continuez, mon ami ; j'aime à vous entendre défendre la morale en péril.

PIERRE HUMBLOT. — Il ne s'agit pas de protéger la morale, mais l'élégance. Aucune action ne me choque pourvu qu'elle soit commise avec goût et j'admets toutes les conversations si elles sont spirituelles et légères.

M^{me} DELZET. — Vous ne m'avez pas dit ce que nous ferions en février.

PIERRE HUMBLOT. — Vous donnerez un dîner littéraire : c'est le mois où mon roman doit paraître.

M^{me} DELZET. — Quel en est le titre ?

PIERRE HUMBLOT. — *Virginie de Cignancourt*. C'est une étude sur la société des rôdeurs.

M^{me} DELZET. — Comment ? Vous aussi, vous vous intéressez à ce milieu ? Je ne peux ouvrir un journal sans y voir célébrer les exploits des assassins et de leurs intéressantes compagnes. Les faits divers chantent leur gloire et des écrivains du talent le plus fin louent leur humanité et la naïveté de leurs âmes.

PIERRE HUMBLOT. — Préférez-vous que nous analysons encore les états d'âme des femmes du monde et des hommes qu'elles distinguent ?

M^{me} DELZET. — Cent fois oui et, s'il me faut choisir entre Paul Bourget et Aristide Bruant...

PIERRE HUMBLOT. — Eh ! bien ?

M^{me} DELZET. — Je choisirai Gustave Flaubert. Je suis d'ailleurs persuadée, mon cher Pierre, que

vos livres débordent de talent et nous en parlerons, au mois de février, avec l'élite de la critique littéraire.

PIERRE HUMBLOT. — Vous êtes si délicieusement aimable que j'assisterai à votre dîner d'avril qui sera bien le plus insupportable de la saison.

M^{me} DELZET. — Et pourquoi ?

PIERRE HUMBLOT. — Ce sera celui des gens de sport : concours hippique, automobile, ballon dirigeable, polo, lawn-tennis et, qui plus est, le golf.

M^{me} DELZET. — Je veux apprendre le golf.

PIERRE HUMBLOT. — C'est un jeu qui n'est pas très compliqué. Des trous sont creusés dans la terre ; une boule est placée devant ces trous. Avec un bâton recourbé, vous frappez la boule et tout le monde se met à sa recherche sans arriver jamais à la retrouver. Cet exercice est excellent. Il nous oblige à rester longtemps au grand air et développe notre perspicacité.

M^{me} DELZET. — Enfin, en mai, à l'occasion des Salons, le dîner des peintres, des sculpteurs et des architectes.

PIERRE HUMBLOT. — C'est le repas des cannibales : nous mangerons des membres de l'Institut. Si vous êtes encore à Paris au mois de juin, j'achèverai de détériorer mon estomac en stationnant dans les lavernes anglaises et les bars américains pour organiser votre dîner du Grand Prix. Vous y conviez les entraîneurs célèbres et les jockeys illustres.

M^{me} DELZET. — Je ne sais comment vous remercier, mon ami. Je sens que mon année sera brillante. Nous allons nous amuser follement.

PIERRE HUMBLOT. — Et nos plaisirs seront si inattendus !

ANDRÉ FAGEL.

MON CARNET

Je crois bien que les Parisiens commencent à rentrer. L'un après l'autre, les théâtres rouvrent leurs portes et les colonnes veuves depuis plus de deux mois de leurs affiches reprennent leur aspect hivernal.

Là où l'on ne joue pas encore, on répète et, comme dans les journaux, la question, la fameuse question des répétitions générales revient sur l'eau, j'en conclus que le moment n'est pas loin où nous allons nous replonger jusqu'au cou dans les délices de la vie parisienne.

Ces mots : « la vie parisienne » font ouvrir de grands yeux aux gens qui, au loin, suivent le mouvement dans les journaux. L'imagination aidant, ils entrevoient toute une succession de plaisirs affriolants, de premières à sensation, d'événements mondains, de scandales, de séances mouvementées à la Chambre, de fêtes, de réceptions, de dîners, de... de tout ce que vous voudrez.

Et ils gémissent sur leur sort qui les oblige à vivre en province. Ils ont bien tort. S'ils savaient comme, au fond, la vie parisienne tourne dans un cercle étroit et borné ! Ce qui sera, durant cet hiver, c'est ce qui a déjà été l'hiver dernier et ceux qui l'ont précédé. D'imprévu, il n'y en a pas ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

Aussi, les forçats condamnés à être plus ou moins dans le mouvement voient-ils revenir avec une secrète terreur le moment où les obligations auxquelles ils avaient échappé durant tout l'été vont s'imposer de nouveau.

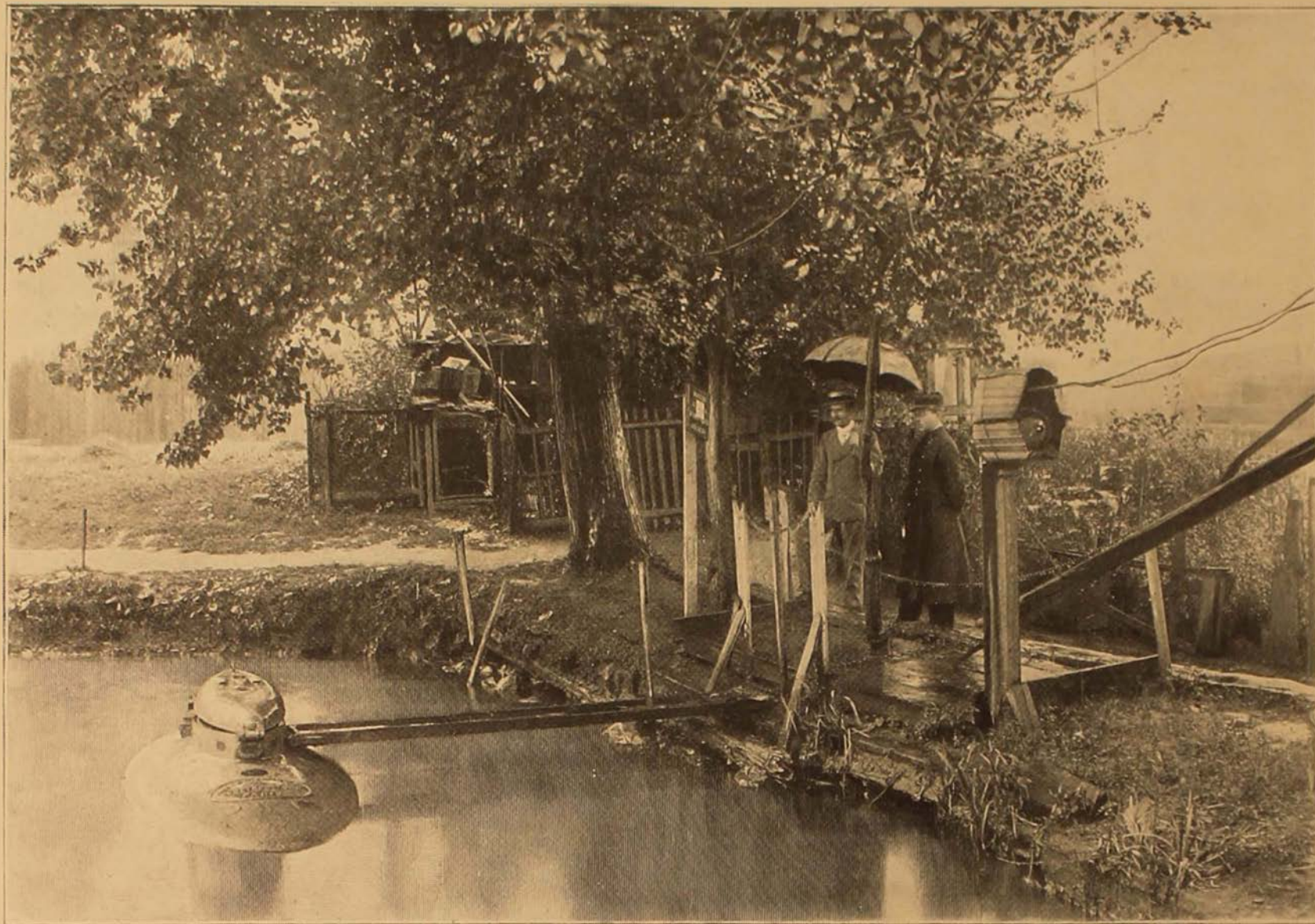
On était si tranquille dans Paris désert et, cette année, si confortable, grâce à l'absence des fortes chaleurs.

Maintenant, c'est fini, ou près de finir. La vie, disait un sage, serait en somme très acceptable sans les nécessités mondaines. Qui ne s'est fait cette réflexion vingt fois à ce moment critique de la soirée où il faut enfiler son habit quand on aurait tant de plaisir à rester chez soi au coin de son feu ?

Mais il faut marcher, s'habiller, qu'il pleuve ou qu'il vente, et aller, quand ce n'est pas au théâtre, dans un salon où rien ne vous attire.

Sans doute, on peut, à la rigueur, échapper à la corvée. Mais dès qu'on a commencé à se faire une réflexion semblable. Elle nous apparaît si juste et si raisonnable ; on se la fait tous les jours et on ne bouge plus de son chez soi. Le mal n'est pas grand, dira-t-on. Erreur, comme on ne peut pas perpétuellement inventer des prétextes pour refuser les invitations qu'on vous adresse, on est classé au rang des êtres insociables, ce qui n'est pas sans inconvénients.

Donc, Parisiens, préparez-vous à jouir de nouveau des délices de Capoue, de ces délices qu'en vient ceux qui ne les connaissent pas.



Le sous-marin le « Goubet » aux docks de Saint-Ouen : la coupole émergeant du bassin.

La cloche a sonné ou va sonner. En avant les événements « bien parisiens » qui tiennent tant de place et méritent d'en occuper si peu ! Les snobs vont refléurir et vous imposer leur tyrannie, il faudra assister à l'éclosion des modes nouvelles et avoir l'air de s'intéresser à une foule de choses peu intéressantes, croire de nouveau que l'existence tient dans un périmètre restreint et que tout ce qui se passe en dehors ne compte pas, vivre pour les autres et non pas pour soi. Cette dernière obligation est la base de tout. Et c'est pourquoi nombre de Parisiens voient revenir sans enthousiasme leurs relations dispersées jusqu'ici aux quatre coins de l'horizon.

Un chiffre donné par le procureur de la République soutenant l'accusation dans un des procès intentés aux personnes accusées d'avoir fomenté les troubles en Bretagne a arrêté mon attention.

Ce magistrat a prétendu, d'après des renseignements obtenus de l'administration des contributions indirectes, que dans les communes de Saint-Méen, Folgoët et Ploudaniel, il a été bu quarante-cinq mille petits verres durant la période de résistance.

Quarante-cinq mille petits verres ! Je ne sais jusqu'à quel point cette statistique est exacte, mais je constate que l'influence que peut exercer la politique sur la consommation des petits verres doit produire un effet opposé parmi les membres du gouvernement.

Il est évident que le ministre des Finances, qui voit ses recettes augmenter du fait des droits perçus sur l'alcool, envisage les situations sous un autre jour que le ministre de l'Intérieur.

Une période de troubles met ce dernier de méchante humeur. Le ministre des Finances, au contraire, ne peut que se réjouir.

Tandis que l'un pense aux mesures à prendre pour ramener le calme, l'autre doit faire des vœux, dans l'intérêt du Trésor, pour que l'ordre soit troublé le plus longtemps possible.

Ainsi, et c'est généralement ce qui arrive, le malheur de l'un cause le bonheur d'un autre.

En admettant que la statistique du procureur de la République soit exacte, une bonne révolution serait, peut-être, le remède indiqué, malgré les

apparences contraires, pour enrichir le Trésor et combler son déficit.

Un lecteur qui a lu en Suisse un de mes derniers articles où je constatais l'inclémence de cet été exceptionnel a copié, m'écrivit-il, à mon intention, sur un de ces livres où les voyageurs consignent leurs impressions, les vers suivants dont je serais désolé de priver les lecteurs de *l'Illustration* :

Il a tant plu qu'on ne sait plus
Pendant quel mois il a l'plus plu,
Mais c' que j' sais bien c'est qu'au surplus
S'il eût moins plu, ça m'eût plus plu.

Ces vers, si je ne me trompe, ne sont pas nés en ce siècle. On les chantait, il y a quelque chose comme quarante ans, dans une revue.

L'acteur auquel les auteurs avaient confié le soin de mettre en valeur cette belle poésie s'appelaient Vavasseur. Il était grêlé comme un écumoire et chantait avec une voix de mirliton. C'était même une des causes de son succès.

A cette époque lointaine, Paris possédait des acteurs qui triomphaient grâce à l'ingrate nature. Il y avait le nez de Hyacinthe, nez monumental, puits insondable, célèbre dans les fastes du Palais-Royal, l'extinction de voix chronique dont Grassot tirait des effets que nos pères déclaraient d'un comique irrésistible, les proportions pachydermiques de M^{me} Thierret, duègne qu'on n'a jamais égalée, déclarent les mêmes ancêtres, le rhume de Kopp perpétuellement voué au coryza. Et au-dessus de ces infirmes planait Hortense Schneider, blonde ébouriffée, qui appartient à l'histoire, car elle créa la *Grande-Duchesse de Gérolstein* qui eut, paraît-il, une influence sur les destinées de la France.

Du moins, des gens le prétendirent après 1870, à l'époque où l'on recherchait les causes de nos désastres, attribués par les uns au maître d'école allemand, par d'autres à l'invasion de l'opérette qui avait supprimé le respect en France. Oui, ces choses ont été dites et imprimées avec beaucoup d'autres de même force. Heureusement — Figaro le constatait — que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.

H. HARDUIN.

LA VENTE DU « GOUBET »

C'est une histoire très mélancolique, au moins jusqu'à ce jour, que celle du *Goubet*.

A son apparition, en 1887, il avait mis en émoi toutes les curiosités. On en parla d'abord comme d'un navire chimérique, d'un navire de roman scientifique, et son inventeur, l'ingénieur Goubet, qui osait ainsi s'attaquer bravement au problème de la navigation sous-marine, semblait un personnage d'Hoffmann. Cependant, un beau jour, on apprit que M. Goubet était sorti de Cherbourg avec son mystérieux engin : qu'il avait, aux yeux d'un public d'abord ironique et mal convaincu, évolué avec une relative aisance, plongé, passé sous le cuirassé *Magenta*, qui se trouvait en rade. Et le lendemain, c'était la gloire, des articles dithyrambiques dans la presse, dont M. Camille Pelletan, aujourd'hui ministre de la Marine, signa même quelques-uns ; c'était la porte ouverte à tous les espoirs.

Le premier *Goubet* avait des défauts. L'inventeur travailla son bateau, en fit mettre en chantier un second exemplaire, le *Goubet n° 2*, notablement perfectionné. Puis il recommença ses expériences, sous les yeux de commissaires officiels. Mais ce fut en vain que M. Goubet attendit du ministère de la Marine la commande qu'il avait pu ambitionner. Et tandis qu'on construisait, dans les arsenaux, des sous-marins qui parfois lui devaient beaucoup, le pauvre *Goubet n° 2* venait s'échouer, presque oublié, aux docks de Saint-Ouen.

C'est là que, l'autre vendredi, s'est déroulée l'une des scènes capitales de sa vie : à la requête d'un certain nombre de créanciers de l'inventeur, ruiné, découragé, on vendait publiquement le sous-marin.

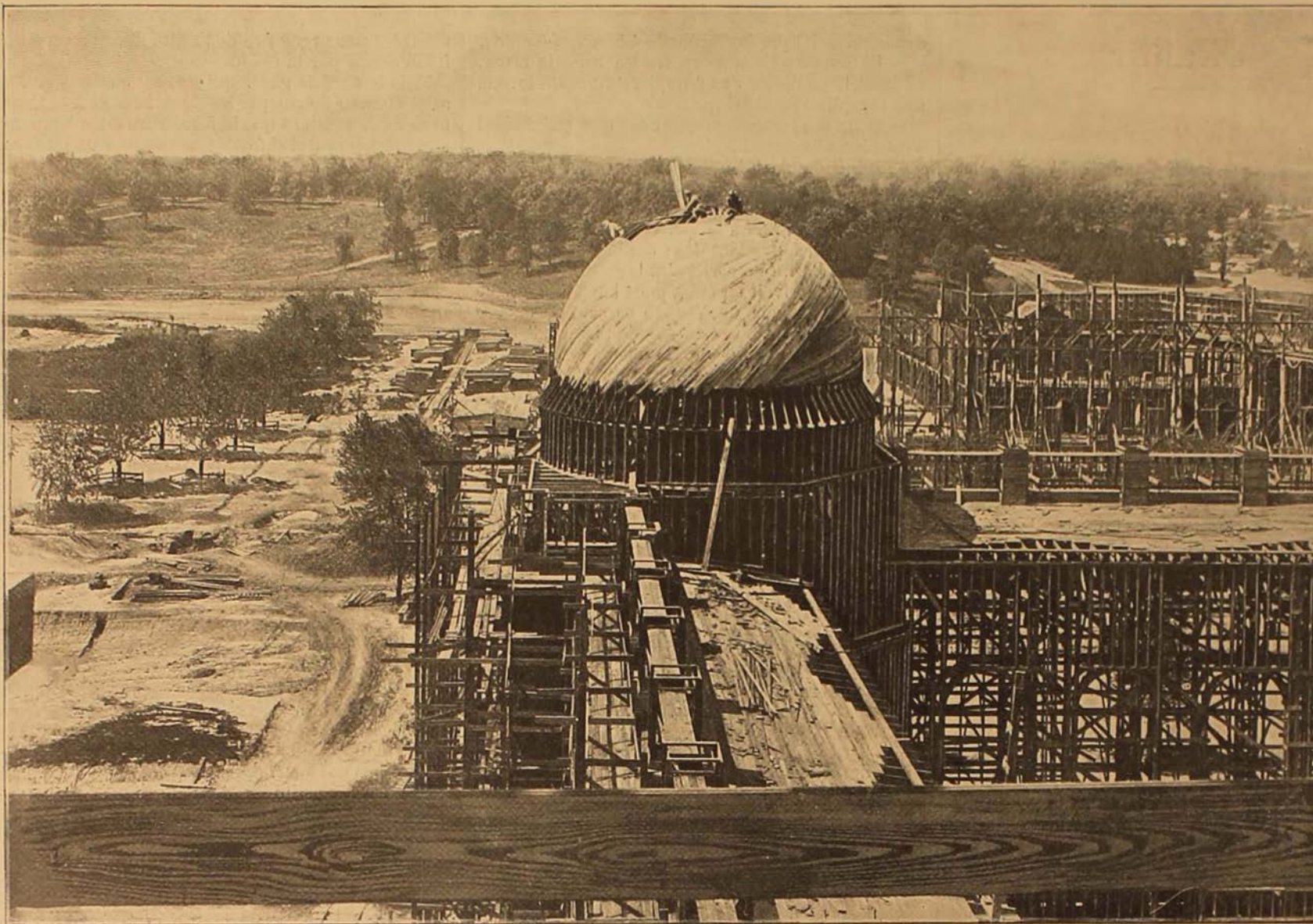
Pour la circonstance, on l'avait remis à l'eau, dans l'un des bassins des docks. Il faisait un temps affreux et bien en harmonie avec la tristesse de cette destinée pitoyable du bateau. La pluie tombait à verse, criblant de ses flèches le miroir croupissant du bassin, et dans les intervalles de deux ondées, tandis que les photographes, maugréant, s'appliquaient à fixer l'image du malheureux *Goubet*, émergeant à moitié de l'eau noire, tout petit, — il n'a que 3 mètres de longueur sur 1^m,80 de grand diamètre, — le grand arbre qui, de la berge, s'égouttait, semblait pleurer de vraies larmes.

Les enchères, troublées par la pluie, commencèrent au bord même du bassin. Et, après une lutte assez vive entre un marchand d'antiquités de la rue des Saints-Pères et M. Marie, ancien secrétaire de la Chambre des huissiers, le bateau fut adjugé, moyennant 45.000 francs, à ce dernier, agissant, dit-on, pour le compte d'un groupe d'amis de M. Goubet.

G. B.



L'ESCRIME A LA BAÏONNETTE DANS L'ARMÉE RUSSE. — A l'assaut!



Vue prise de la tour des industries diverses.

L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

L'Exposition universelle qui va s'ouvrir en 1904 à Saint-Louis (Missouri) présentera ceci de particulier, et de très inattendu, au moins au premier abord, dans un pays comme les Etats-Unis, où l'industrie métallurgique a atteint un si grand développement, qu'elle sera en grande partie construite en bois.

C'est un phénomène que nous avons déjà pu con-

stater chez nous en 1900 : en comparaison de l'exposition précédente, celle de 1889, qui avait consacré le triomphe de la construction en fer et qui avait fait surgir ces deux monstres de métal, la tour Eiffel et la Galerie des Machines, la dernière exposition paraissait étrangement réactionnaire, tant le bois y tenait de place. Cette impression, on la retrouvera accentuée encore à l'Exposition universelle de Saint-Louis.

Qu'on jette un coup d'œil sur les photographies, que nous reproduisons, de deux palais en construction. Cet

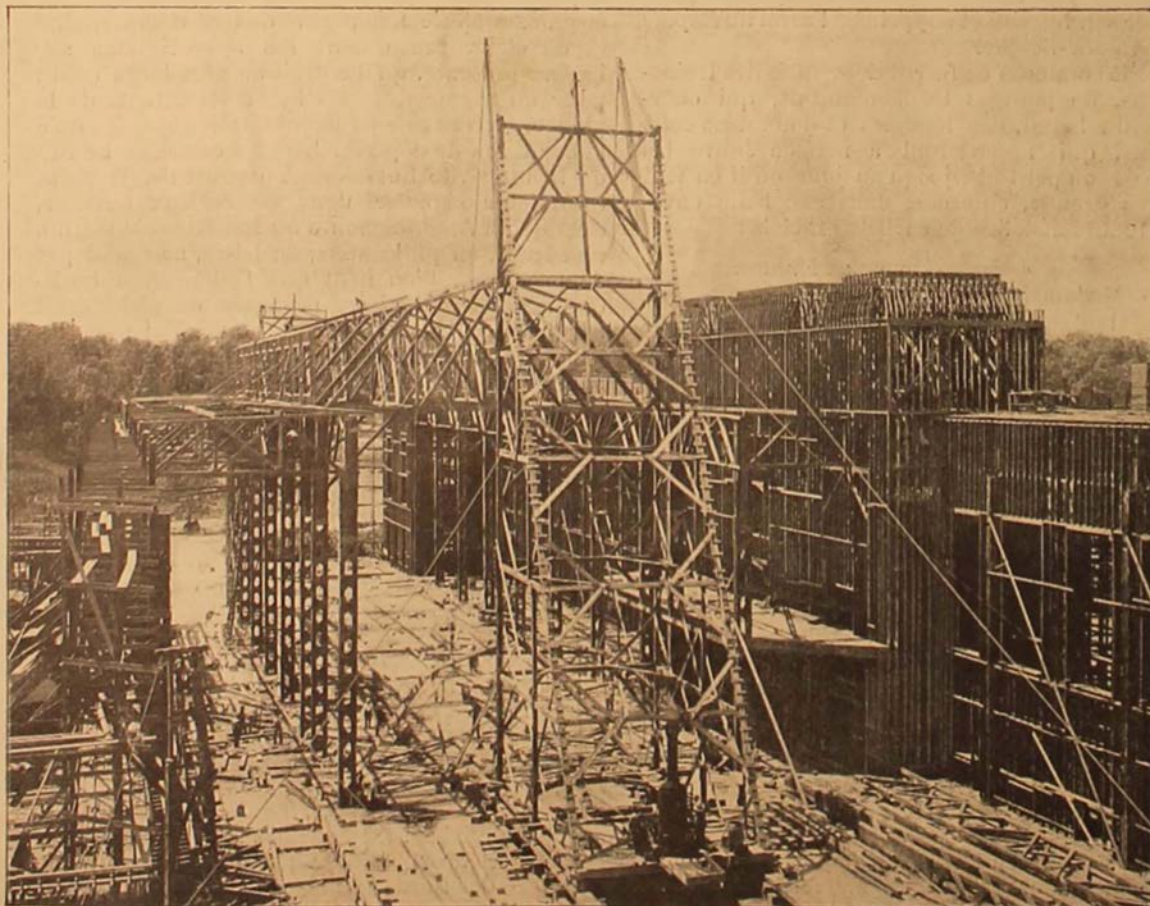
enchevêtrement de madriers, de poteaux, d'entretoises est vraiment une très pittoresque chose, mais apparaît comme la revanche du bois, car le fer en est totalement absent. Ce qui n'empêche pas ces charpentes d'être très audacieuses, car les charpentiers, sans aucun doute, ont profité des expériences et des témérités des monteurs en fer. Il y a, toutefois, une crainte à concevoir : c'est que toutes ces constructions, si légères, si aériennes, si belles dans l'état d'inachèvement où nous les voyons, ne soient que l'ossature de bien vilains palais.

Nous avons eu, en 1900 encore, une déception pareille, quand les charpentes que nous avons admirées pendant la période de construction eurent reçu leur revêtement de staffs et de plâtras. Ce fut un vrai désenchantement. Vraisemblablement, il en ira de même à Saint-Louis. Au surplus, le vilain pavillon que les Américains avaient édifié à la rue des Nations, pseudo-romain, académique au plus mauvais sens du mot, horrible amalgame de tous les ponts-neufs connus en architecture, ne fait que trop présager ce qu'il sera donné aux visiteurs de Saint-Louis de voir, en 1904 : colonnades, dômes et frontons triangulaires, et c'est encore un beau sujet d'étonnement, pour quiconque y réfléchit, que de voir ce peuple américain, d'esprit si hardi, si inventif, se passionner pour des formules d'art aussi complètement étrangères à son génie ; mais c'est là un fait qu'il faut constater sans chercher à l'approfondir.

En ce qui concerne, du moins, l'Exposition universelle de Saint-Louis et les procédés de construction qui y sont mis en œuvre, les architectes et ingénieurs américains ont de bons arguments à donner pour justifier le parti qu'ils ont adopté.

On sait, en effet, que la région que traverse le Mississippi, sur la rive droite duquel est bâtie la ville de Saint-Louis, est grande productrice de bois : les descriptions de Chateaubriand, dans *Atala* et dans les *Natchez*, ont gravé dans les mémoires la vision de ces îles flottantes où s'entrelaçaient les troncs abattus par l'orage ou arrachés à la berge par le fleuve. Saint-Louis se trouve, de ce fait, un centre très important pour la charpenterie.

Ce sera donc une raison économique, d'abord, qui aura décidé les architectes à opter pour la construction en bois de préférence à la construction en fer. Un second avantage qu'ils auront envisagé réside dans la plus grande facilité de démolition que présentera leur ville éphémère, une fois ses destins accomplis. Et prêt au ciel que les organisateurs de notre dernière Exposition eussent généralisé davantage encore l'emploi de la charpente en bois : le Champ-de-Mars serait peut-être aujourd'hui débarrassé des ruines de palais qui l'encombrent encore !



Les charpentes du palais des Industries textiles.

L'ARRÊT

I

Depuis longtemps, les habitants de Vernon-sur-Seiche — un chef-lieu de canton de quatre mille âmes, s'il vous plaît — souffraient cruellement de n'avoir pu obtenir que le *Rapide* de Paris consentit à s'arrêter à leur modeste station, où ne stoppaient que les trains omnibus et les convois de marchandises. Que de démarches cependant avaient été faites auprès des pouvoirs publics! Que de pétitions sollicitant l'*avis favorable* du Conseil général, des Chambres de commerce! Que de lettres éplorées à « Messieurs les sénateurs et à Messieurs les députés du département! » Ah! ouïche... les interventions les plus puissantes étaient venues se heurter au refus formel — à peine poli — de l'omnipotente compagnie, et le *Rapide* avait continué de passer, comme une trombe, devant la petite station, crachant au nez des habitants le mépris brutal de ses jets de vapeur et de ses coups de sifflet. On eût même dit que la machine — une grande bête allongée, au mufle de fauve — réservait pour la traversée de l'infortuné chef-lieu de canton ses scories les plus noires, ses fumées les plus nauséabondes, où flottaient d'écœurantes odeurs d'œufs pourris, et les gens de Vernon se sentaient vaguement traités par l'express comme une simple borne sur laquelle un chien lève en passant une patte hâtive et dédaigneuse...

Mais la Providence et le parlementarisme veillaient sur les destinées de Vernon-sur-Seiche. Un beau jour le ministère glissa sur la peau d'orange d'une interpellation perfide, et patatras! le portefeuille des Travaux publics tomba, — on n'a jamais su comment, — dans les mains de Cascabel, — Cascabel, mes amis, un enfant de Vernon, que la politique avait arraché à ses boccoux de pharmacien pour l'installer à la Chambre!

Les faveurs de la fortune n'avaient pas desséché le cœur de Cascabel : une fois ministre, il se ressouvint des doléances de ses compatriotes, et, pour leur donner une preuve écrasante de sa souveraineté, il n'arrêta pas le soleil, ce qui, après Josué, eût paru banal; il fit mieux : il arrêta le *Rapide* de Paris à la station de son pays natal!

Ah! cela n'avait pas entraîné... Il n'y avait pas huit jours que Cascabel trônait au ministère des Travaux publics, que la Compagnie, jusqu'alors rébarbative, modifiait docilement son horaire et annonçait au monde entier que l'express de Paris s'arrêterait désormais deux fois par jour (à l'aller et au retour) à la station de Vernon-sur-Seiche. « Vive Cascabel! »

II

Ah! ce fut un grand jour que celui où Vernon-sur-Seiche inaugura l'arrêt du *Rapide*! Il se trouva précisément que, pour rehausser cette solennité, le chef-lieu de canton disposait ce jour-là d'un voyageur de marque, dont la renommée avait annoncé le départ sensationnel. M. Armand Jouve, le petit-fils de la mère Jouve, partait pour Paris, et comme ses galons de lieutenant d'infanterie de marine lui ouvraient à bon compte l'accès des premières, il avait été décidé que le jeune officier, en partance pour l'Indo-Chine, étrennerait l'arrêt de l'express...

Celui-ci devait stopper à dix heures cinquante. Mais une bonne heure avant le passage du train, tous les abords de la voie étaient garnis d'une foule heureuse et triomphante, venue pour savourer l'humiliation de ce train de luxe, qui avait cru — le fat! — qu'il passerait éternellement sous le nez de ces pauvres villageois avec l'insolence de ses lavabos, de ses wagons-restaurants et de ses coupés-lits!... « Ah! mon vieux, va falloir tout de même que tu l'arrêtes... ça te chiffonne, hein?... ça te vexé... au frein, l'ami et rondement! »

Sur le quai de la gare se promenaient les autorités.

Armand Jouve et sa grand'maman — une pauvre vieille toute ratatinée — recevaient docilement les félicitations, les souhaits et les poignées de main, intimidés, gênés par la solennité de ce départ, qui les empêchait de se parler encore, d'échanger pour la centième fois les mêmes recommandations, et ils restaient à peu près muets, au milieu de la joie bavarde des autres, se raidissant dans une contenance stoïque, mais le cœur très gros, tous les deux...

Dans deux ans, disait le maire, M. Armand

débarquera ici par le *Rapide* de 4 heures du soir...

— Et comme il nous reviendra avec la croix, ajoutait le capitaine des pompiers, nous lui ferons une réception en musique...

— Deux ans! Qu'est-ce que c'est que ça? Hélas! c'est bien vite passé...

— Hum! deux ans!... deux ans!...

Et la grand'mère songeait avec effroi à tout ce qu'il lui faudrait d'énergie, de science et d'efforts pour se cramponner à la vie, de ses mains sèches et tremblantes, pendant deux ans!...

« En arrière!... en arrière!... le voilà! »

L'express arrivait en effet, mais lancé à une telle vitesse que les gens de Vernon se crurent encore une fois bafoués par la Compagnie : jamais le train ne pourrait s'arrêter devant la gare...

Mais si, — brusquement, par un effort prodigieux et rageur, avec un grincement maussade de toutes les roues, le train s'est arrêté, et maintenant, la locomotive est là, crachant, toussant, ruisselant de tous ses robinets en fureur, toute secouée de la fièvre trépidante du départ, comme si les rails brûlaient ses roues...

— « Oh! la méchante bête! » dit un paysan. « Non sur eiche!... non sur eiche! » bredouille le chef de train; un claquement de portière, un coup de sifflet et l'express a repris sa course vertigineuse s'enfonçant avec fureur dans l'air pur des champs pour y laver la souillure de l'« arrêt!... »

— « Pas long, l'arrêt... pas long! »

— « Je crois bien que les roues n'ont pas cessé de tourner... »

— « Ah! mais... ah! mais... il faudra voir : on en dira deux mots à Cascabel. »

— « Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu! répétait tout effarée la vieille grand'mère, les bras encore tendus vers son enfant... Ah! mon Dieu! on ne part pas comme ça... mais c'est effrayant? »

Elle gardait la sensation d'une disparition dans un gouffre, d'une proie happée au vol par un monstre... et songeant aux diligences de son jeune âge, aux causeries sans fin, aux longues embrassades sur le marchepied, elle répétait : « ce n'est pas un départ, ça... c'est un enlèvement!... »

— « Dans deux ans et avec la croix! Madame Jouve... »

Et le maire, donnant le bras à la vieille, la ramena chez elle, pendant que les paysans saluaient la fuite du *Rapide* des cris de « Vive Cascabel! »

III

Six mois après Cascabel tombait du pouvoir, et l'ex-potard léguait le portefeuille des Travaux publics à un ancien avoué.

Ah! dame, cette fois non plus, ça ne traîna pas : il ne fallut pas huit jours à la Compagnie pour modifier son horaire et supprimer l'arrêt du *Rapide* à Vernon-sur-Seiche.

Et voilà comment ce furent désormais des trains-omnibus, de pauvres trains-omnibus, qui charriaient du bétail, des légumes et d'humbles colis humains, qui apportèrent à maman Jouve les lettres de son petit-fils, jusqu'au jour où il en vint une très grande, enfermée dans une belle enveloppe toute constellée de cachets officiels :

« MINISTÈRE DE LA MARINE

« Madame,

« J'ai la douleur de vous apprendre que le lieutenant Jouve (Pierre-Armand) est décédé à l'hôpital de Saïgon, le, etc... officier d'avenir, etc... regretté de tous ses chefs, etc., etc. »

« Dans deux ans, M^{me} Jouve, avec la croix! comme disait l'autre... »

Quatre heures moins cinq. Une vieille ouvre la porte des salles d'attente et se dirige vers la voie : mais le chef de gare se précipite au devant d'elle : — « Voyons, Madame Jouve, il faudrait pourtant être raisonnable... »

Le chef de gare parle d'une voix douce, apitoyée, car il souffre, lui aussi, comme tout Vernon, de l'humiliation cruelle infligée au berceau du grand Cascabel.

« Voilà bien cent fois que je vous l'ai dit, l'arrêt du *Rapide* est supprimé. »

— Ah?

— Eh! bien, alors, il faut rentrer chez vous... tout de suite.

— Mais c'est bien l'heure du *Rapide*?

— Sans doute, mais encore une fois, ma pauvre dame, il ne s'arrête plus à Vernon.

— Il... ne s'arrête plus?... »

Et la vieille, écarquillant les yeux, fait des efforts

terribles pour remettre de l'ordre dans sa cervelle bouleversée par la folie...

Mais le chef de gare, qui craint un accident, a saisi maman Jouve par les deux bras et il la tient avec force pendant que le *Rapide* traverse Vernon-sur-Seiche, brutal et foudroyant comme une charge de mitraille, et disparaît bientôt à l'horizon, laissant traîner dans l'air une fraîche rumeur d'écluses...

— Ah! cette fois, Monsieur le chef de gare, vous ne direz pas le contraire, cette fois, je l'ai vu... Je connais bien mon petit-fils, peut-être?... Je l'ai vu... Il a la croix, Monsieur... il a la croix! Il a voulu descendre, le pauvre; il avait la main sur la poignée... Pourquoi n'avez-vous pas fait arrêter le train! Ah! Monsieur le chef de gare, vous qui êtes si bon, vous ferez arrêter le train... n'est-ce pas? Je reviendrai demain... demain... tous les jours...

Et la vieille se tait, dévorant des yeux la plaine apaisée, où le soleil fait étinceler les rails, — calmes et rigides comme le destin, — après l'envol furieux du *Rapide*...

ERNEST RIVAUD.

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

JUGÉES PAR UN ANGLAIS

Il s'est rencontré un Anglais d'une espèce à part, un Anglais qui ne se croit pas obligé d'admirer en toutes choses la Grande-Bretagne comme la première nation de l'univers, un Anglais qui ne considère pas comme le plus sacré de ses devoirs un parti pris d'hostilité et de dénigrement systématique à l'égard de la France.

Ce fait paraît d'autant plus digne d'être signalé que M. G. Wells n'est pas un inconnu ayant besoin de recourir à des artifices plus ou moins ingénieux pour attirer sur lui l'attention publique. Personne n'accusera l'auteur de la *Guerre des Mondes*, des *Contes de l'Espace et du Temps*, des *Roues de la Fortune* et de tant d'autres ouvrages qui ont eu un éclatant succès en Angleterre et ont excité un vif intérêt parmi l'élite intellectuelle du continent européen, d'avoir cherché surtout à exaspérer ses concitoyens par l'audace de ses doctrines, afin de faire du bruit autour de son nom. L'écrivain des *Anticipations* était suffisamment célèbre pour n'être pas tenté de provoquer des tempêtes artificielles à propos d'un livre qui ne courait aucun risque de passer inaperçu.

Il importe peu d'examiner s'il est plus ou moins vraisemblable que les prévisions de M. Wells soient appelées à se vérifier un jour. Le Prophète du vingtième siècle fait preuve de tant d'impartialité et de clairvoyance dans ses appréciations sur l'heure présente, qu'il a droit au plus large crédit pour un avenir dont les habitants actuels de la planète terrestre ne pourront être les témoins qu'à la condition de dépasser les plus extrêmes limites de la longévité humaine. A notre avis, le point essentiel à signaler dans ce curieux ouvrage, c'est qu'un Anglo-Saxon d'un indiscutable mérite, un savant, un philosophe, un lettré, ne craint pas de proclamer bien haut que l'admiration traditionnelle et obligatoire professée de plein droit par les loyaux sujets du Royaume-Uni pour les institutions, les coutumes, l'esprit national, la culture intellectuelle, la langue et la littérature de la plus grande « de Toutes les Bretagnes », — suivant le titre officiel inscrit sur les nouvelles monnaies d'Edouard VII, — a quelque peu perdu de sa raison d'être, tandis que la France, accablée chaque jour sous les anathèmes des écrivains anglais à la mode et des feuilles les plus répandues à Londres, et pourquoi n'ajouterions-nous pas à Paris, serait au contraire loin de s'acheminer vers un rapide déclin.

M. Wells a beau être Anglais, il n'hésite pas à se montrer sévère envers ses concitoyens et à rendre justice à la France.

Les Dieux s'en vont! Que nous sommes loin de l'époque où la Constitution britannique était, non seulement aux yeux de tous les Anglais, sans exception, mais de tous les Européens qui se piquaient d'un peu de libéralisme, le dernier mot de la sagesse humaine! L'auteur des *Anticipations* ne se laisse nullement éblouir par le prestige de la Chambre des Lords qui a été si souvent comparée au Sénat romain et à l'aristocratie de Venise. Cette vénérable institution, qui est en général admirée comme la pierre angulaire de la grandeur

du Royaume-Uni, ne serait, d'après l'écrivain anglo-saxon, qu'une réunion composée de grands seigneurs, assistés d'un certain nombre d'évêques et de quelques brasseurs enrichis. Les premiers, dit-il, ne représentent plus qu'un souvenir historique; les seconds, qu'une église sans fidèles; et les derniers, qu'une fortune acquise par la seule puissance d'un gros capital mis au service de la routine.

M. Wells ne protesterait pas contre les récompenses extraordinaires qui ont été accordées aux principaux brasseurs de la Grande-Bretagne, s'ils avaient été, suivant l'expression américaine, de vrais « capitaines d'industrie »; mais ces lords du houblon, dont l'unique souci était de s'enrichir au plus vite, ont reculé devant des expériences coûteuses qui ne leur auraient pas rapporté des bénéfices immédiats. Ils se sont laissé battre par leurs rivaux d'Allemagne ou de Bohême, dont les bières légères ne peuvent être imitées, même de très loin, par les brasseries les plus célèbres du Royaume-Uni.

Les brasseurs anglais n'ont même pas su défendre le marché national contre une concurrence qui, chaque année, devient de plus en plus envahissante et c'est pour cela qu'ils ont été élevés à la Pairie! Jamais des récompenses plus imméritées n'avaient été accordées à des vaincus!

La Chambre des Communes n'inspire pas plus de confiance à l'auteur des *Anticipations* que la Chambre des Lords. Si les membres de la haute Assemblée ne représentent qu'eux-mêmes, les législateurs à titre électif ne doivent, dit-il, leur mandat qu'à une obscure « machine » de parti. M. Wells ne pardonne pas aux circonscriptions électorales du Royaume-Uni de n'avoir pas su faire une plus large part aux ingénieurs, aux savants, aux chimistes, aux médecins, en un mot aux hommes qui contribuent au développement de la civilisation. Ce n'est qu'à titre exceptionnel, et pour ainsi dire par miracle, qu'ils forcent les portes de ce club composé de personnages incompetents et bien élevés. Aussi quelle impression affligeante le spectacle d'un vote de la Chambre des Communes ne produit-il pas sur un étranger! Un timbre sonne; les députés se précipitent en désordre vers les portes des couloirs où doivent se réunir, chacun de leur côté, les partisans et les adversaires de la mesure proposée, afin de se faire compter, un à un, de la même façon qu'un fermier illettré compte un troupeau de bétail. Il suffirait de quelques jours à un homme du métier pour installer un appareil électrique qui permettrait d'obtenir en deux minutes le résultat d'un vote, dont les formalités et les manœuvres surannées font perdre près d'une heure.

Il est hors de doute qu'une machine à voter rendrait de précieux services à la Chambre des Communes et à toutes les assemblées politiques de l'ancien et du nouveau monde, mais les procédés un peu primitifs que les législateurs anglais ont adoptés pour compter leurs suffrages ont, malgré les anathèmes de M. Wells, l'avantage indiscutable d'empêcher les votes par procuration.

Sévère pour l'aristocratie de la naissance ou de l'argent qui domine dans les deux Assemblées, le Prophète du vingt et unième siècle est peut-être plus inexorable encore envers les ouvriers anglais en général et surtout envers les maçons.

C'est à l'influence exercée par les Trade-Unions que M. Wells attribue le déclin de l'industrie britannique. Tandis que le principal souci d'un Américain est de gagner un maximum de salaire, l'Anglais se préoccupe avant tout de ne fournir qu'un minimum de travail. Non seulement des règles d'une complication extraordinaire limitent le nombre des heures de présence à l'atelier, mais encore des inspecteurs spéciaux sont chargés de mettre à l'index « les moutons à sonnettes », c'est-à-dire les hommes laborieux qui travailleraient avec trop d'ardeur et donneraient, par conséquent, « un mauvais exemple » à leurs compagnons. D'autre part, les précautions les plus minutieuses ont été prises pour étouffer dans son germe toute innovation qui aurait pour conséquence la simplification de la main-d'œuvre et une réduction du prix de revient. Les résultats de ce système étaient faciles à prévoir. L'Angleterre a été obligée d'abdiquer la royauté de l'acier et du fer entre les mains de l'Amérique, et elle n'a pu lutter contre la concurrence que lui faisaient les produits à bon marché de l'industrie allemande.

Les maçons anglais, n'ayant pas à redouter l'importation de maisons toutes faites, ont pu librement pousser beaucoup plus loin encore que les autres corporations ouvrières les conséquences des principes proclamés par les Trade-Unions.

Suivant les prédictions de M. Wells, les tendances qui dominent aujourd'hui du premier au dernier échelon de la hiérarchie sociale du Royaume-Uni, conduiraient fatalement l'Angleterre à un effroyable désastre, le jour où elle serait aux prises avec une puissance de premier rang.

L'expérience faite dans la guerre sud-africaine a mis en lumière les côtés faibles de l'officier anglais. Il n'y a qu'une voix pour admirer son courage personnel et son entraînement à se faire tuer lorsque les chefs sont obligés de donner l'exemple; mais on l'accuse, peut-être à bon droit, de dédaigner les détails techniques de son métier. L'écrivain anglo-saxon est d'avis que ces hommes de sport seront absolument incapables de conduire les troupes britanniques à la victoire sur les champs de bataille de l'avenir.

Suivant les prévisions de M. Wells, les luttes décisives où se règlera le sort des grandes agglomérations de peuples, qui se constitueront pendant la seconde moitié du vingtième siècle, auront un caractère essentiellement scientifique. La révolution qui a bouleversé toutes les industries fera également sentir ses effets dans l'art de détruire les hommes; les nations se feront la guerre à la machine et le dernier mot restera à celui des deux adversaires qui saura le mieux se servir des instruments de précision. Il y a évidemment de graves lacunes dans l'éducation militaire des officiers anglais. L'instruction technique qui leur est donnée dans les écoles de Sandhurst et de Woolwich est des plus superficielles, et « les questions de boutique », comme ils disent avec une pointe de dédain en parlant des affaires de leur métier, leur paraissent absolument indignes d'attirer leur attention. Les résultats imprévus d'une course de yachts excitent, dit M. Wells, plus d'intérêt dans les *mess* des régiments de la garde qu'un projet de loi sur le recrutement ou la réorganisation des manœuvres de l'infanterie. Le télégramme de condoléance adressé par les officiers d'un corps d'élite à sir Thomas Lipton, pour s'associer au chagrin que devait lui causer la défaite de son bateau le *Shamrock II*, est un de ces incidents assez futiles en apparence, mais qui n'en jettent pas moins une vive lumière sur l'état d'esprit d'une armée. M. Wells a relevé, dans le prospectus d'une librairie française, cinq ouvrages sur la guerre de montagnes, tandis que la seule publication qui ait paru en Angleterre sur ces problèmes de stratégie, importants entre tous pour une armée appelée tôt ou tard à se battre dans les défilés de l'Hindou-Kouch et de l'Himalaya, est un essai très sommaire du major Peech.

Les péripéties de la lutte engagée dans le sud de l'Afrique ont donné naissance à une douzaine de traités sur la guerre de partisans, ayant pour auteurs des officiers français, tandis que le seul ouvrage qui ait été publié sur cette question dans les librairies de la Grande-Bretagne et de ses dépendances se réduit à un certain nombre d'articles du docteur T. Miller-Maguire.

Après avoir rendu justice à l'activité intellectuelle des officiers français, à leur ardeur à s'instruire et à tirer profit de tous les renseignements que comporte une cruelle et coûteuse leçon dont la Grande-Bretagne a fait les frais, l'écrivain anglo-saxon ne craint pas de promettre la victoire à une armée commandée par des chefs animés de l'esprit le plus scientifique, le plus moderne, et ne laissant échapper aucune occasion d'approfondir les secrets de leur métier.

Ici nous laissons la parole à l'écrivain anglais, afin de donner une idée aussi exacte que possible de la confiance qu'inspire à un étranger dont le témoignage n'est pas suspect, l'avenir réservé à notre pays :

« Il s'en faut de beaucoup, dit M. Wells, qu'on apprécie à sa juste valeur la puissance militaire de la France. M. Bloch est d'avis que, sur terre, la France est aujourd'hui relativement beaucoup plus forte qu'en 1870, et je partage pleinement son opinion. Il a raison de dire que les dernières transformations opérées dans l'art de la guerre sont favorables aux aptitudes intellectuelles et aux qualités particulières du caractère français. Aussi, un nouveau duel où la France et l'Allemagne seraient seules en présence, sans alliés de part ni d'autre, n'aurait pas la même issue que le précédent. »

Autant l'écrivain anglo-saxon a foi dans les destinées de la France, autant il manifeste de l'inquiétude sur le sort réservé à la Grande-Bretagne.

Gouvernée par une classe dirigeante dont l'avenir et criminelle imprévoyance lui a attaché aux

piéd ces deux boulets qui s'appellent l'Irlande et le Transvaal, déchue de son ancienne primauté commerciale, atteinte dans son prestige militaire, l'Angleterre est, au dire de M. Wells, frappée d'une si complète stérilité littéraire que, malgré la supériorité du nombre, elle sera vaincue dans la lutte pour la suprématie des langues, la plus importante et la plus décisive peut-être de toutes les guerres de l'avenir. Un jour viendra où tous les autres idiomes particuliers, en usage chez les nationalités de second ordre, seront réduits à l'état de patois locaux et où le Français, l'Anglais et l'Allemand, restés seuls en présence, se disputeront la dignité de langue universelle. L'auteur des *Anticipations* ne craint pas d'affirmer que cette bataille, dont les conséquences pour l'avenir de l'esprit humain seront incalculables, se terminera par la victoire du Français.

Ici encore nous laissons la parole à l'écrivain anglais :

« Il existe dans l'univers, dit M. Wells, une tendance à représenter sous les plus noires couleurs l'avenir réservé à tout ce qui existe en France, et les Français eux-mêmes sont les premiers à partager ce préjugé. Il faut, à notre avis, chercher l'origine de cette erreur dans la défaite que les Français ont subie en 1870, et dans le reproche qui leur est adressé chaque jour de ne pas se multiplier avec l'abandon des lapins et des nègres. Des considérations de cette nature ne peuvent exercer que très peu d'influence sur la dissémination de la langue française. Le public qui lit des livres français est infiniment plus étendu que le système politique ou les frontières géographiques de la France. Il se publie chaque année un bien plus grand nombre de livres en France que de l'autre côté du détroit, et chacun d'eux fournit matière à des articles de critique littéraire où l'auteur de l'ouvrage trouve des enseignements précieux. Ajoutons que la France possède une légion de traducteurs sans rivaux dans le reste de l'univers. Ils sont toujours en éveil et leur concours est d'une remarquable efficacité.

« Il suffit de jeter les yeux sur l'étalage des librairies de Paris et de Londres pour s'expliquer l'indiscutable supériorité de la France. Les rangées de volumes jaune citron classés suivant un ordre parfait s'étendent sur toute la gamme des manifestations de l'intelligence humaine.

« Il n'y a pas de questions frappées d'interdit absolu, ou emprisonnées d'avance dans des barrières qu'un écrivain n'a pas le droit de franchir. Tout s'y trouve depuis l'indécence effrontée jusqu'à la philosophie la plus profonde. Ce sont des magasins pour hommes. Je me rappelle la surprise que j'éprouvai un jour en découvrant à l'étalage d'une librairie de l'avenue de l'Opéra trois exemplaires d'une traduction française de ce merveilleux ouvrage du professeur William James qui a pour titre : *les Principes de Psychologie*.

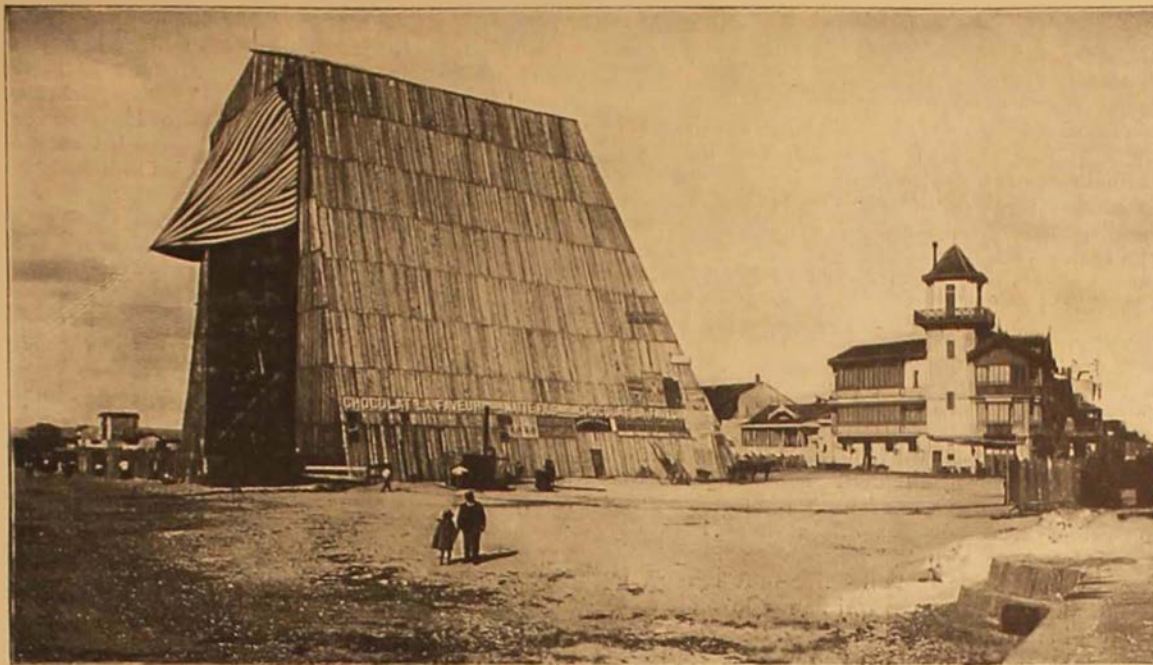
« Ainsi, je trouvais en France, réunis sous la même vitrine, trois exemplaires d'un livre que je n'avais jamais vu nulle part en Angleterre si ce n'est dans ma bibliothèque!

« Le livre français qui se vend à si bon marché, et dont la mise en pages est si agréable à l'œil, est destiné à un public qui l'achète pour le lire, tandis que le livre anglais, horriblement imprimé et plus horriblement illustré, avec sa couverture criarde dorée et gaufrée, a l'air de sortir d'un magasin de bric-à-brac. On ne trouve dans une librairie anglaise que des romans moraux, des voyages illustrés ou de vieilles traductions d'auteurs classiques remises à neuf et dorées sur tranches pour être vendues. Une librairie française, au contraire, est un miroir complet de toute la vie intellectuelle du temps présent. »

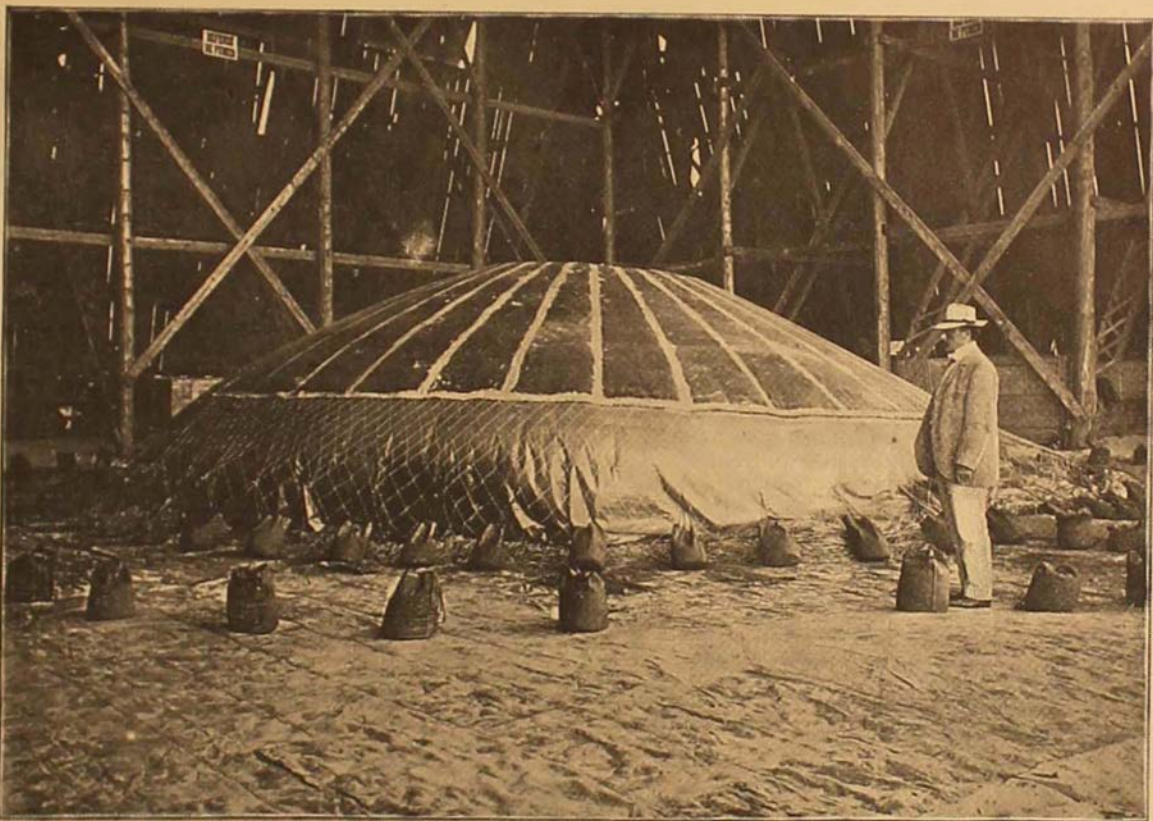
Il ne s'agit pas d'examiner ici les doctrines personnelles de M. Wells sur les transformations matérielles politiques et sociales qui, pendant le vingtième siècle, doivent se produire dans les sociétés humaines; le seul point intéressant, à notre avis, à mettre en lumière est la confiance de l'écrivain anglo-saxon dans l'avenir de notre pays. L'auteur des *Anticipations* ne craint pas d'annoncer que la France sortira triomphante de la guerre à coups de canon où se règlera le problème des grandes agglomérations des peuples, et de la guerre à coups de livres où se décidera la suprématie de l'une des trois langues qui se disputent aujourd'hui le premier rang.

Ces présages de victoire doivent d'autant plus nous réjouir qu'ils nous arrivent d'un camp ennemi.

G. LABADIE-LAGRAVE.

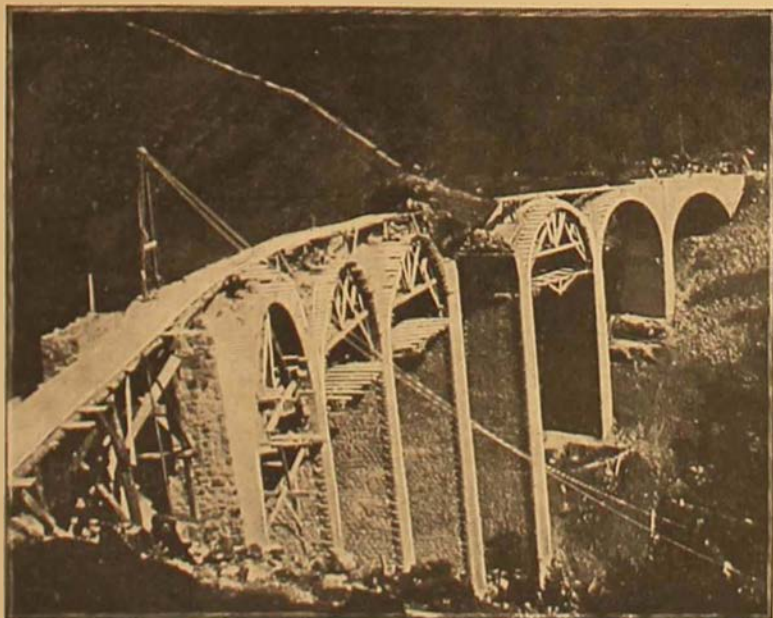


L'aérodrome de Palavas-les-Flots.

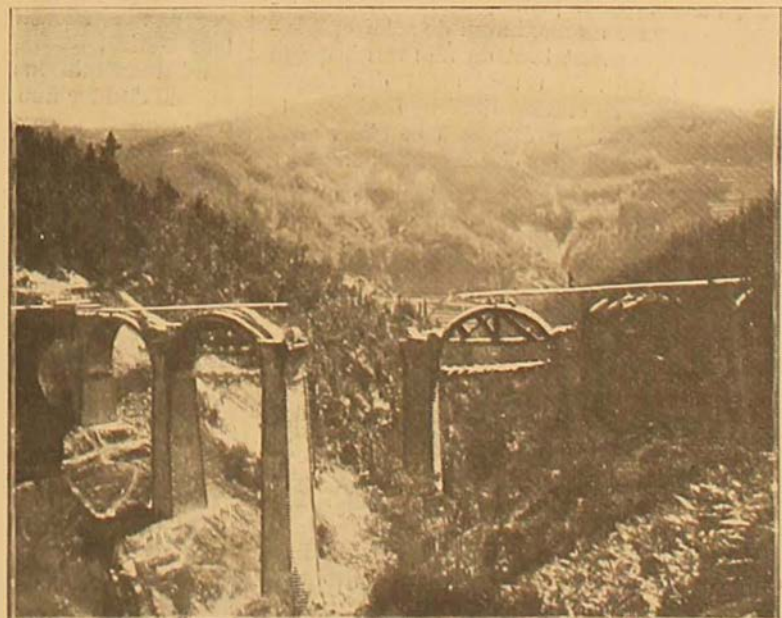


Le gonflement du "Méditerranéen II", le 15 septembre, à 3 heures du soir (à droite, M. de la Vaulx). — Phot. Ch. Cochet.

LES EXPÉRIENCES D'AÉROSTATION MARITIME DE M. DE LA VAULX



Vue prise des hauteurs.



Vue prise en amont.

Le viaduc du « Bon-Pas », dans l'Ardèche, après l'écrasement de l'arche centrale. — Phot. de M^{lle} N. Melosso.

CE QUE DEVIENNENT LES MUNITIONS DE GUERRE

La France consacre chaque année près d'un milliard au budget de la Guerre et de la Marine. Cet argent est-il toujours intelligemment dépensé dans l'intérêt de la défense? On peut se le demander devant un spectacle comme celui que nous avons pu photographier à Calvi (Corse) et que reproduisent nos deux gravures.

La scène se passe sur le quai du port : une corvée d'artillerie apporte des caisses de munitions. Celles-ci sont ouvertes, les obus alignés, comptés, puis déposés dans une embarcation qui va les porter à quelque distance au large, où ils sont... jetés à la mer!

Comme nous manifestions notre étonnement, un des militaires présents voulut bien nous expliquer que c'étaient là des obus réformés :

— Nous en avons comme cela 5.000 à faire pour aujourd'hui : à 20 francs environ par obus, il y en a pour 100.000 francs... Cette opération, ajoute-t-il, n'a du reste rien d'extraordinaire; c'est ainsi qu'on se débarasse, sur tout le littoral, non seulement des munitions hors d'usage, mais des vivres restés en magasin au delà du temps réglementaire. C'est ainsi qu'il y a quinze jours, il a été jeté à la mer 20.000 kilos de boîtes de conserves...

— Mais, objectons-nous, ne pourrait-on décharger ces obus et utiliser le fer et le cuivre dont ils sont faits? Ne pourrait-on vérifier la qualité de ces conserves et en consommer au moins une partie, si tout n'est pas bon?

— Cela ne nous regarde pas, réplique un officier impatient de nos questions... Nous avons des ordres et nous les exécutons.

Et moi, je m'éloigne, songeur, après avoir pris mes deux instantanés, et je pense que cela regarde peut-être les contribuables...

LA TRAVERSÉE DE LA MÉDITERRANÉE EN BALLON

M. Henry de la Vaulx, parti de Toulon en ballon, l'année dernière au mois d'octobre, avec l'intention de traverser la Méditerranée, avait été recueilli par le croiseur *Du Chayla*, en vue de Perpignan, après seize heures de navigation aérienne.

Il recommence sa tentative cette année, mais dans de meilleures conditions. Il a édifié à Palavas-les-Flots, près de Montpellier, un aérodrome gigantesque à l'abri duquel il a procédé au gonflement du ballon le *Méditerranéen II* cubant 3.400 mètres. Cette opération a duré cinq jours. M. de la Vaulx espère, grâce à la puissance ascensionnelle de son aérostat, pouvoir enlever tous les appareils nécessaires à ses expériences de dirigabilité sur mer. Il compte profiter du premier vent propice pour s'élever au-dessus des flots.

Ce que veut M. de la Vaulx, c'est, suivant ses propres expressions, non pas accomplir un exploit sportif, mais, en procédant progressivement, avec un esprit rationnel et scientifique, prouver que, grâce à sa méthode et à ses appareils, un aérostat pourra désormais s'avancer sur mer en sécurité.

Le contre-torpilleur *Epée* a été désigné par le ministre de la Marine pour convoyer le *Méditerranéen II*.

UN VIADUC ÉCROULÉ DANS L'ARDÈCHE

La ligne que la Compagnie des Chemins de fer départementaux fait construire du Cheylard à Saint-Julien-Boutières, dont la gare desservira le plateau de Saint-Agrève à 1.100 mètres d'altitude, se déroule parmi des sites très pittoresques, mais, par cela même, très accidentés. Dans l'un des ravins qu'elle doit traverser, le *Bon Pas*, d'une profondeur de 25 mètres, neuf ouvriers travaillaient, le 8 septembre, à l'achèvement du viaduc et ils procédaient à la pose de la pierre de clé de voûte de l'arche centrale, lorsqu'un effroyable craquement se fit entendre : les pierres de cintrage cédaient et l'arche s'effondrait écrasant tous les ouvriers.



CE QUE DEVIENNENT LES MUNITIONS DE GUERRE. — Les obus sont apportés sur les quais et embarqués.



CE QUE DEVIENNENT LES MUNITIONS DE GUERRE. — Les obus sont jetés à la mer. — Photographies faites à Calvi (Corse.)



Brebis mangent la ration du cheval.



Brebis broutant le maïs.

LA SÉCHERESSE EN AUSTRALIE

Nous nous plaignons, cette année, en Europe, de la fréquence des pluies et de la fraîcheur anormale de la température. Aux antipodes, au contraire, les Australiens ont à souffrir d'une sécheresse exceptionnelle. Un de nos collaborateurs, M. P. Warrego, nous envoie, en effet, de Sydney, la lettre suivante, à propos des fléaux qui ravagent actuellement la cinquième partie du monde :

Il est quelque part aux antipodes un pays qui semble avoir été destiné à être un champ d'expériences de toutes sortes.

On dirait que, tout d'abord, la Nature a voulu s'amuser à voir ce qu'une île quatorze fois grande comme la France pouvait faire sous un climat anhydre ou à peu près avec des rivières peu nombreuses et souvent à sec; elle y a mis, de plus, un certain nombre d'animaux qui semblent fantaisistes et hors des règles; des marsupiaux, des mammifères ovipares comme le *platypus*, et des poissons qui se promènent sur terre comme le *barramunda*.

Quand les Anglais, à leur tour, arrivèrent en Australie, ils commencèrent eux aussi par une expérience et les premiers colons de ce nouveau continent avaient, comme on sait, une démarche qui sonnait terriblement la ferraille. L'essai, d'ailleurs, fut malheureux et donna des résultats désastreux.



Arrivée dans un parc d'une voiture chargée de sacs de maïs.

Un peu plus tard, un sportsman accompli voulut, de son côté, expérimenter, lui aussi, et il importa en Australie le lapin : le succès de son entreprise dépassa toutes ses espérances, mais abîma fort celles de la présente génération.

Enfin les politiciens sont venus et se sont mis de la partie; et ce pauvre pays, champ déjà de tant d'expériences de tout genre, est en train de subir une vivisection lente et douloureuse, mais fort intéressante toutefois, pour les charlatans qui se sont chargés de l'opération.

La République (*commonwealth*) australienne n'a guère que 3 millions d'habitants, mais peut se vanter de posséder 7 gouverneurs, 11 parlements, 6 agents généraux, 55 ministres, 769 membres de parlement et une administration nombreuse en proportion. La dette de cette contrée fortunée est, paraît-il, de 207 millions de livres sterling.

Si vous regardez une carte de l'Australie, vous verrez que la côte Est seule a des montagnes, et encore le mont Kosciusko, son point le plus élevé, ne mesure-t-il que 2.241 mètres de hauteur; aussi les pluies sont-elles fort mal distribuées à la surface de ce grand continent, se faisant de plus en plus rares à mesure qu'on va vers l'intérieur et vers l'ouest. La sécheresse, qui, depuis sept ans, n'a pas discontinué dans certains districts de la Nouvelle-Galles du Sud, est, cette année, générale. Partout on n'entend parler que de cette sécheresse : partout ce sont des hécatombes de moutons qui crèvent de soif et de faim. En 1891, il y avait en Nouvelle-Galles du Sud 61.831.416 moutons; en 1901, 41.588.000; personne n'ose songer à ce que sera le chiffre pour 1902, car on parle de 40 millions de moutons tués pendant cette période de sécheresse dans l'Australie entière.

Le « roi de la laine » l'Hon. S. McCaughey possédait, il y a quelques années, 1.320.000 moutons; aujourd'hui on dit qu'il n'en a guère que 220.000.

L'élevage n'est rémunérateur qu'autant que les animaux vivent de l'herbe poussée naturellement; mais, cette année, tous les *squallers* qui ont voulu garder au moins

une partie de leurs troupeaux ont dû acheter du fourrage ou du grain pour leurs bêtes. Des fortunes ont été ainsi dépensées pour faire venir, parfois d'une distance de 500 milles de chemin de fer, le foin, la luzerne pressée, le blé, l'avoine ou le maïs qu'on donne à ces affamés.

Toutes les stations de chemin de fer sont encombrées de wagons chargés de fourrage ou de sacs de maïs, et le gouvernement, devant la calamité générale, a fait un rabais de 75 0/0 sur le prix de transport de tout ce qui est destiné aux troupeaux qui crèvent de faim.

La station de Burrawang N. S. W. (New South Wales), dont la marque est bien connue de tous les acheteurs de laine, nourrit en ce moment à la main 110.000 moutons, donnant à chaque bête une demi-livre de blé et une demi-livre de foin par jour. Et le blé coûte à MM. Edols, les propriétaires, 5 francs le *bushel* (36 litres) et le foin 125 francs la tonne. Il y a cent trente hommes employés à nourrir les troupeaux, à transporter le fourrage et l'eau, à couper certains arbres dont les moutons mangent les feuilles. 200 chevaux sont nourris eux aussi, Burrawang dépense 2.000 livres par semaine et jusqu'ici la sécheresse a coûté à cette station, cette année seule, la somme de 50.000 livres, soit 1.250.000 francs !

Non seulement tout le monde a perdu des moutons, mais l'agneillage est totalement compromis et, sur la plupart des stations, on assommait chaque agneau pour sauver la mère.

Par contre-coup, tout devient cher et les prix de famine sont à l'ordre du jour. A Sydney, le filet de bœuf coûte 1 fr. 10 la livre. Dans l'intérieur beaucoup de bouchers ont fermé boutique. La ville de Forbes fait venir la viande et le beurre de Sydney (289 milles). Les moutons gras se sont vendus jusqu'à 65 francs et les bœufs jusqu'à 375 francs, ce qui est énorme.

Cette sécheresse est la plus terrible qu'on ait connue ici de mémoire d'homme; des arbres meurent du manque d'eau; les oiseaux, kangourous, émus et lapins ont succombé en grand nombre; ceux qui ont résisté deviennent étrangement apprivoisés. Il y a un mois, un vieux kangourou mâle contemplait mes salades par-dessus la barrière de fils de fer qui entoure le jardin; avant-hier, deux émus venaient boire à un réservoir, à 20 mètres de l'endroit où un homme et moi étions à déjeuner.

Les moutons, qui d'ordinaire s'enfuient à notre approche, vont chaque matin à l'heure habituelle à la rencontre de la voiture qui leur porte le maïs; dans chaque parc, il y a une avant-garde qui suit la voiture presque sous les roues; il en est même qui viennent manger le maïs dans notre main.

Dans un de nos parcs, les vieilles brebis se montrent d'une familiarité parfois gênante : le pauvre cheval ne peut avoir son picotin en paix, car trois ou quatre *old ladies* viennent fourrer leur tête dans la boîte qui lui sert de mangeoire. Pendant que nous mangeons, il nous faut les pousser du coude ou les écarter d'une manière ou de l'autre, car elles viennent faire l'inspection du pain, flairer la viande froide ou faire une perquisition dans la théière.

Cette sécheresse, et c'est le seul bon résultat qu'elle ait eu, a dû tuer environ 60 0/0 des lapins qui infestaient la colonie; on les a trappés autour des réservoirs en construisant une enceinte en treillage de fil de fer. Quatre entrées seules étaient ménagées en forme de nasses : les lapins venaient boire, mais ne pouvaient sortir de l'enceinte où on les tuait facilement le matin suivant.



Sauvés des corbeaux.



La famine rend les moutons familiers.

A Pinnacle Station, près de Grenfell, on a exécuté, du 6 décembre 1901 au 26 février 1902, 63.000 lapins. La plupart ont été dépouillés, puis transportés à un quart de mille des réservoirs où on les avait attrapés, et jetés en tas. Quand l'herbe devint rare, toutes ces carcasses de lapins avaient disparu : les moutons les avaient mangées. Cette expérience (encore une!) ne réussit point à 200 ou 300 moutons qui moururent des suites de ce cannibalisme. Des autopsies montrèrent qu'il



Emus sauvages s'éloignant du réservoir où ils sont venus boire.

ne pouvait y avoir aucun doute : des poils de lapins roulés en pelotes et des os avaient causé la mort. Ceci n'est qu'un cas entre mille, car sur toutes les stations on a vu les moutons manger les lapins morts, les bœufs eux-mêmes s'essayant à ce nouveau régime.

Nous sommes en juillet, et la pluie n'est pas encore venue. L'herbe est invisible. Nous avons encore dans les oreilles le cri hideux des corbeaux dont le vol est lourd de charogne : nous avons devant la vue toutes ces pauvres bêtes qui souffrent, squelettes debout quand l'oiseau du diable ne leur a pas encore vidé les orbites ; et nous souffrons nous aussi de ne pouvoir sauver ces êtres muets dans leurs tortures, et



Une caricature politique symbolisant la situation actuelle de l'Australie.

dont les grands yeux jaunes nous fixent comme pour nous reprocher notre cruauté. Qu'on ne s'étonne pas que, dans ces conditions, le mécontentement soit général. Un journal spécial, la *Pastoralist's Review*, vient de symboliser la situation en une image saisissante : La pieuvre énorme de l'administration, représentée par tout ce luxe de gouverneurs, de ministres, de membres du parlement dont nous donnions plus haut les chiffres, est vautrée, rouge et gorgée de sang sur la grande île, ses tentacules étendues tout alentour. Sous son étreinte, ce ne sont que ruines et que misères : un pauvre diable patauge dans les dettes, surchargé sous le poids des droits et des taxes ; à l'agriculteur, il reste ses yeux pour pleurer sur ses plantations ; les charrues, les herses se rouillent auprès des squelettes du bétail mort. Il est temps de quitter cette terre inhospitalière : au nord, les pêcheurs de perles, harassés par la loi interdisant le travail des jaunes, s'en vont avec leurs scaphandres s'établir à la Nouvelle-Guinée hollandaise ; plus loin, les contingents, happés par la promesse des 6 fr. 25 de solde journalière, s'embarquent avec entrain pour le Transvaal ; et les capitalistes, enfin, cinglent vers le sud, trouvant qu'il est temps de secouer la poussière australienne, et font voile pour Buenos-Ayres. Il faut, comme ce pauvre héros qu'on voit à gauche, être rivé par la détresse à la glèbe pour demeurer et attendre la de mourir de faim. P. W.



(Fac-similé d'un dessin de Kitazawa, « l'Alliance » anglo-japonaise, donné par le « Jiji-Shimpo » à ses lecteurs.)

LA PRINCESSE YAMATO ET LA GRANDE-BRETAGNE

Les grands journaux japonais, comme le *Jiji-Shimpo* ou *Nouvelles du Temps*, qui tire à plus de cent mille exemplaires, ne laissent jamais passer le premier de l'an sans offrir à leurs lecteurs quelque image polychrome : un faisan doré dans les herbes, un paysage de neige, la reproduction d'un tableau admis au salon. Dans les circonstances extraordinaires, ils s'inspirent du sujet d'actualité. La guerre sino-japonaise leur permit autrefois de répandre parmi le peuple la silhouette de maint héros japonais mort pour la patrie. Tous ces dessins, pieusement collectionnés par les humbles, s'en vont, comme chez nous les chromos, s'aligner, non plus sur les murs des chaumières, mais sur les *byobou* ou paravents mobiles, ou bien sur les *fukuma*, cloisons en carton qui séparent les appartements.

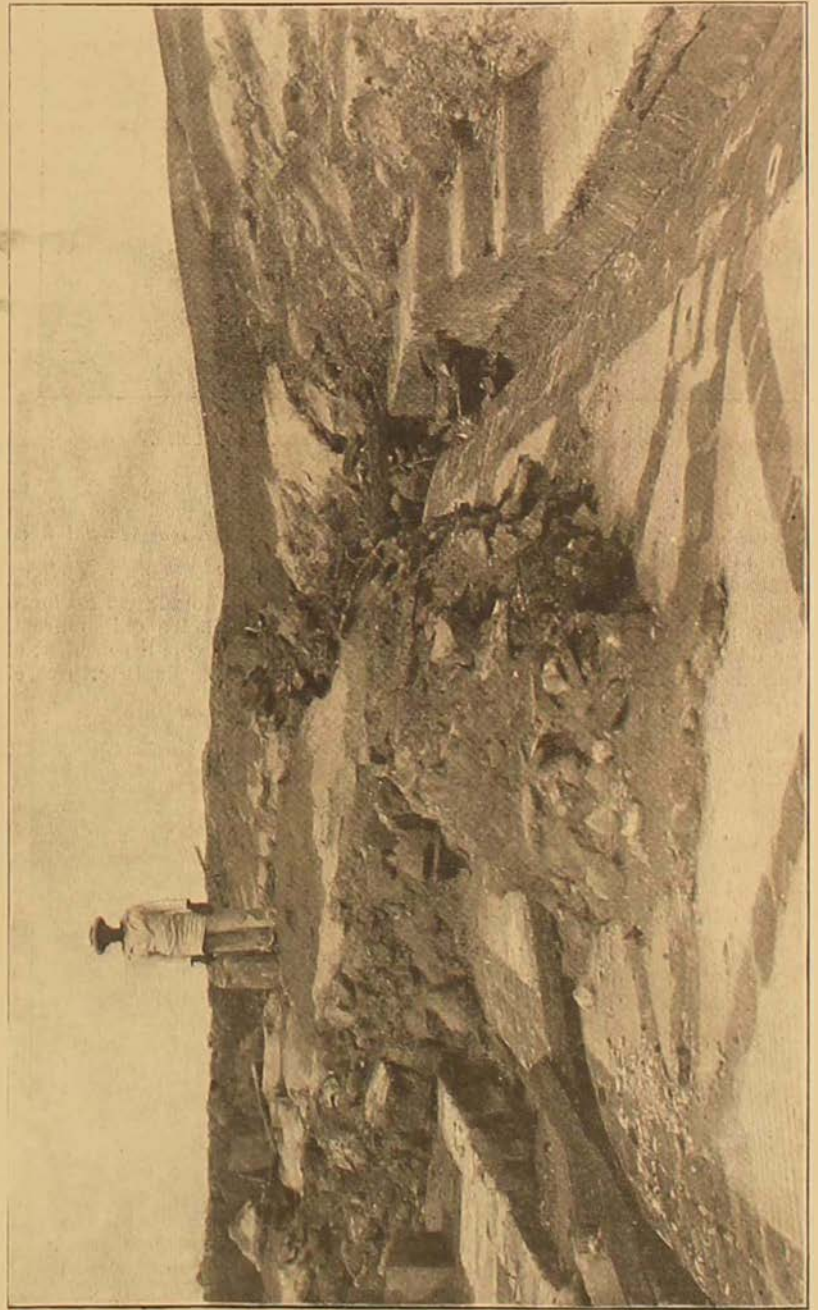
Tout dernièrement, le *Jiji-Shimpo* offrait ainsi à ses lecteurs un tableau de genre, tout à fait d'actualité. Le dessin ci-contre n'est que la réduction du *suikoku* du *Jiji* du 26 juin 1902. Nul événement, en effet, n'était plus propre à flatter l'orgueil national, que l'alliance avec l'Angleterre. Être recherché par le plus puissant empire d'Occident ! Marcher de pair, la main dans la main avec une puissance assez forte pour décliner jus- qu'ici toute avance ou toute offre d'alliance, il y avait là de quoi faire tourner toutes les têtes ! Aussi le moindre village a-t-il tenu à honneur de fêter le traité par un banquet ; les poètes l'ont chanté, les peintres l'ont gravé sur la toile ou le papier.

Dès le premier jour, vers le mois de mars, le *Jiji-Shimpo* donnait un dessin à la plume de Kitazawa. Deux femmes, de taille égale, l'une avec la hallebarde *desamuraï*, le soleil levant sur le front, l'autre avec le bouclier aux couleurs d'Albion, s'en allaient amicalement appuyées l'une sur l'autre, protégeant deux petits bonshommes à l'air guilleret. C'était la déesse du Yamato nom poétique du Japon et la Grande-Bretagne prenant sous leur garde la Chine et la Corée.

Depuis lors, le but de l'alliance, dépassant le cadre des clauses primitives, s'est-il élargi, ou bien le dessin a-t-il été jugé offensant pour deux peuples qui n'avaient pas réclamé l'honneur d'une telle protection ? Bref, les deux petits protégés ont disparu de la planche en couleur modifiée en vue de la prime, et il ne reste plus que deux grandes sœurs, l'une blanche, l'autre jaune, marchant dans une mée, la première s'appuyant au bras de la seconde, pour la plus grande gloire de l'une et le plus grand profit de l'autre : *Yamato and Britannia for ever!*



Le quartier du Fort sous la cendre (fin juin 1902).



Le même quartier déblayé par les pluies (fin juillet 1902).



Débris humains mis à jour par l'érosion des eaux.

DANS LES RUINES DE SAINT-PIERRE DE LA MARTINIQUE

Après la formidable poussée de gaz qui, dans la matinée du 8 mai dernier, anéantit la malheureuse ville de Saint-Pierre, une épaisse couche de cendres ensevelit, comme sous un linceul, toutes les ruines accumulées en quelques instants. « L'emplacement du quartier du Fort, dit M. Lacroix, chef de la mission scientifique française, était encore, le 22 juin, recouvert par une sorte de dune de cendres à surface ondulée. Depuis lors, l'érosion, très active pendant cette saison des pluies, met peu à peu à découvert ruines et cadavres. » Le phénomène est particulièrement frappant dans ce quartier du Fort, le plus rapproché du volcan et qui a eu à subir le maximum de l'action dévastatrice.

Ce sont les deux aspects différents de ce même quartier, avant et après les pluies, que montrent les photographies que nous reproduisons et que nous devons à l'obligeance de M. Lacroix.

G. C.



LE BUVEUR DE BIÈRE

PEINT PAR A.-F. LELEU.

L'approche du temps des vendanges fait tout d'abord songer aux produits de nos vignes françaises, universellement réputés et si souvent célébrés par nos chansonniers. Certes, ils restent toujours dignes de leur renommée et conservent leurs vertus, pourvu qu'ils soient parfaitement sincères. Mais, aujourd'hui, même en France, il faut bien le constater, le vin, ce « jus divin », comme disent les poètes, ne règne plus en maître absolu; le houblon fait une sérieuse

concurrence au raisin, et le buveur de bière s'appelle légion.

Celui-ci n'est pas le videur de chopas allemand, replet et rubicond, attablé dans la brasserie bavaroise; c'est l'homme du Nord, quelque vieil ouvrier flamand, qui, sa journée faite, vient se rafraîchir à l'estaminet. Nul breuvage ne vaut pour lui la bière aigrelette de son terroir.

Aussi, quelle physionomie expressive au moment où

il porte à sa bouche le verre en forme de gobelet qu'il tient entre ses doigts spatuleux, déformés par le travail! Son visage s'épanouit en un sourire qui en souligne les rides, son œil bleu s'éclaire, ses lèvres s'entr'ouvrent; il semble déguster d'avance sa boisson favorite, couleur d'ambre, couronnée d'une mousse légère.

Ah! le bon coup qu'il va boire, oubliant un instant le dur labeur, les soucis et le fardeau des années sous lequel il s'achemine vers le repos définitif.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

(7-14 septembre)

FRANCE

L'Officiel du 10 septembre a publié un important mouvement administratif. Dix-neuf préfectures ont changé de titulaire.

M. Pelletan, ministre de la Marine, accompagné de M. Vallé, ministre de la Justice, est parti le 9 septembre pour Toulon, où il s'est embarqué, le 10, se rendant en Corse. Après avoir visité les ports de Calvi, Ajaccio et Bonifacio, les ministres se sont rendus, le 14, à Bizerte.

Le comité fédéral des mineurs de la Loire, qui avait décidé la grève pour le 12 septembre, s'est, au dernier moment, révisé et a organisé un referendum. Sur les 11 syndicats, 3 seulement ont pris part au vote et sur 10.000 mineurs, il n'y en a que 3.689 ayant exprimé leur opinion, dont 2.865 en faveur de la grève.

M. Maurice Faure, vice-président de la Chambre des députés, a été élu sénateur de la Drôme.

Le lieutenant-colonel de Saint-Rémy, que le conseil de guerre de Nantes n'avait condamné qu'à un jour de prison, a été placé en non-activité par retrait d'emploi.

Le plus important des procès entamés à la suite des faits de résistance à l'exécution des décrets en Bretagne est venu, le 12 septembre, devant le tribunal de Brest. M. Croc était inculpé d'avoir organisé les troubles de Ploudaniel, puis dirigé la rébellion qui fut caractérisée, on s'en souvient, par l'emploi de seaux d'eau sale et d'ordures versés sur la tête des agents de l'autorité. Le jugement a été rendu samedi : M. Croc a été condamné à 100 fr. d'amende avec application de la loi de sursis.

Le Shah de Perse a quitté Paris dimanche, 14 septembre, se rendant en Russie.

COLONIES

Martinique. — Le ministre des colonies a décidé l'envoi à la Martinique d'une nouvelle mission scientifique, dirigée comme la première par M. Lacroix, professeur de minéralogie au Muséum, et chargée spécialement d'organiser un service de surveillance du volcan.

L'île Bernouja, située dans la partie sud du golfe du Mexique, par 22°34'11" lat. N. et 93°38'16" long. O., a disparu sans laisser de traces.

ÉTRANGER

Les généraux boers ont quitté Londres le 9 septembre. L'entrevue qu'ils avaient eue le 3 avec M. Chamberlain, et dans laquelle ils avaient formulé 11 desiderata, n'a donné aucun résultat immédiat, le ministre des colonies britanniques s'étant refusé à toute concession; elle a du moins établi nettement quels amendements sont nécessaires pour transformer le contrat provisoire de Vereeniging en un traité librement consenti. Botha, Dewet et Delarey sont retournés en Hollande. Le 11 septembre, un accueil enthousiaste leur a été fait à Amsterdam où le bourgmestre et le conseil communal les ont reçus en grand gala à l'Hôtel de Ville.

Dans le Luxembourg, on est fort inquiet de l'état du grand-duc héritier qui a été frappé d'une attaque d'apoplexie et s'est brisé la jambe en tombant. S'il venait à mourir, comme il n'a pas d'héritier mâle et que le grand-duché est sous le régime de la loi salique, la question de la « Succession du Luxembourg » serait posée.

Aux Etats-Unis, les discours contre les trusts que vient de prononcer M. Roosevelt ont eu pour première conséquence d'ouvrir dès à présent la campagne pour l'élection présidentielle de 1904. Déjà le Herald publie un ticket anti-trust, désignant M. Roosevelt pour la présidence et l'amiral Dewey pour la vice-présidence. La popularité de M. Roosevelt est si grande que les représentants de trusts eux-mêmes et les chefs du parti républicain de l'Etat de New-York, parlant par l'organe du sénateur Platt, ont cru habile de déclarer que sa candidature s'imposait dès maintenant au parti républicain.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Un nouveau distributeur automatique de timbres-poste. — Les inventeurs du nouveau distributeur de timbres-poste sont MM. Aubin, capitaine de gendarmerie à Caen, et Grosselet, horloger en la même ville.

Cet appareil est tout au plus gros comme deux pavés de bois mis de champ l'un sur l'autre, et se place où l'on veut : près des guichets ou bien encore sur une colonne de fonte en un coin quelconque de la salle d'attente.

Pour s'en servir, il suffit de mettre 15 centimes dans la fente unique placée verticalement en haut et à droite de l'appareil. L'on appuie ensuite sur un petit levier et, de l'ouverture béante que forme une tête de dauphin en bronze, tombe le timbre demandé.

Le mécanisme est si simple, mais si robuste, et d'une exécution irréprochable. Ces qualités assurent son bon fonctionnement et parlent son succès.

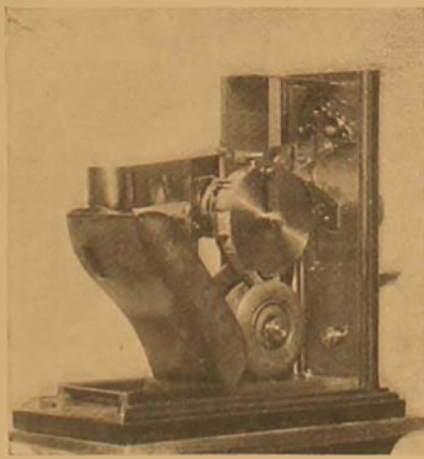
Un levier-bascule qui pèse la monnaie, un rouet et un tambour forment les organes essentiels de l'appareil.

Le levier-bascule est à deux bras à peu près égaux. L'un d'eux supporte un godet dans lequel viennent se loger les pièces; l'autre est muni d'une masse métallique formant contrepoids.

L'arrivée des 15 grammes en billon fait basculer le godet; ce mouvement ouvre l'appareil et permet d'abaisser le levier à main extérieure. Ce dernier reste bloqué tant que l'argent n'a pas été introduit. Le timbre étant sorti, les 15 centimes tombent sur un petit plateau également à bascule situé à l'arrière de l'appareil et où ils sont visibles — donc pas de fausses pièces! — pendant un laps de temps indéterminé et qui dépend, non d'un réglage, mais uniquement de l'emplacement que prennent les pièces sur le plateau. Lorsqu'il est trop chargé, il s'incline et verse la recette dans la caisse placée au-dessous.

Les feuilles de timbres sont au préalable divisées en bandes de la largeur d'une unité. On colle un certain nombre de bandes les unes au bout des autres, puis on les enroule sur une sorte de rouet fait de bois fixé sur le socle de l'appareil. Au-dessus de ce rouet est disposé un tambour en bronze qui reçoit l'extrémité de la bande de timbres; cette dernière glisse, à chaque mouvement du levier à main, d'une longueur égale à celle de la figurine, puis elle sort à l'extérieur par la gueule du dauphin qui dissimule un couteau d'acier ayant pour fonction de détacher le timbre.

Pour éviter les secousses auxquelles pourrait être soumis le levier extérieur, MM. Aubin et Grosselet lui ont adapté un corps de pompe muni d'un piston régulateur de marche. Un compteur apparent a encore été adjoint au mécanisme. Il



Mécanisme intérieur.

indique le nombre de timbres vendus jusqu'à concurrence de 900 (les feuilles de timbres sont de 300). Au moment où ce total est atteint, l'appareil se bloque de lui-même à la dernière livraison et le mot *RENUÉ* apparaît dans la fenêtre du compteur. En même temps — la machine est honnête! — l'entrée des pièces de monnaie s'obture. Elle ne rend pas l'argent, mais elle le refuse lorsque le stock de marchandise est épuisé!

Voilà, aussi brièvement que possible, en quoi consiste le nouveau distributeur automatique de timbres-poste. Il fonctionne avec une régularité absolue à Caen, où ont eu lieu les premiers essais depuis un mois. Le public parisien va être appelé, à son tour, à l'apprécier bientôt. On va, en effet, l'installer dans deux grands bureaux de poste des quartiers de la Madeleine et de la place de la République.

Les plus grands cuirassés du monde. — La France, en créant le cuirassé *République*, premier d'une série de six navires semblables, faisant partie du programme de constructions navales de 1900, est entrée dans la voie des navires à très gros tonnage, où elle paraît être suivie par toutes les autres nations maritimes. Cette tendance à l'augmentation du tonnage, conséquence forcée de l'augmentation des cuirasses, ressort de la nomenclature suivante qui indique les plus gros types anciens et nouveaux des cuirassés d'escadre de premier rang. Nous avons imprimé en caractères ordinaires, pour chaque pays considéré, le type des plus forts navires de cette classe, actuellement à flot, et, en italique, celui des navires nouveaux en construction ou projetés :

| | | Tonneaux. |
|--------------|-------------------------|-----------|
| FRANCE..... | <i>Suffren</i> | 12.730 |
| | <i>République</i> | 14.865 |
| ANGLETERRE. | Duncan..... | 14.000 |
| | London..... | 15.000 |
| | Edward VII..... | 16.350 |
| RUSSIE..... | Tsarevitch..... | 12.900 |
| | Borodino..... | 13.516 |
| ALLEMAGNE.. | Wittelsbach..... | 11.611 |
| | H. J. K. L..... | 12.792 |
| | (4 unités nouvelles.) | |
| JAPON..... | Nouveaux cuirassés..... | 15.000 |
| ÉTATS-UNIS . | Pennsylvania..... | 14.948 |
| | Connecticut..... | 18.000 |
| | Louisiana..... | 18.000 |
| ITALIE..... | Vittorio Emmanuele..... | 12.425 |

On voit que les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et la Russie augmentent sensiblement le tonnage de leurs grosses unités de combat. L'Allemagne suit le mouvement, mais dans des proportions moindres à cause du faible tirant d'eau de certaines parties de son littoral. L'Italie seule, qui a tenu la tête à cet égard, il y a quelques années, semble avoir renoncé à dépasser les 12.500 tonnes de son plus gros type actuel. Quant au Japon, il essaie naturellement de marcher dans le sillage de sa puissante et nouvelle alliée l'Angleterre.

Le transcontinental australien. — Le parlement australien vient de décider la construction d'une grande ligne transcontinentale de Port Darwin à Adélaïde. Cette ligne, d'une longueur approximative de 1.800 kilomètres, traversera l'Australie de part en part dans sa partie médiane et dans une direction à peu près nord-sud. Sa construction mettra en valeur les richesses du « Northern Territory », encore à peu près inexploitées, faute de moyens de transport. Les ressources de cette contrée sont considérables en pâturages, élevage de bestiaux et exploitation de mines. Ce chemin de fer trans-australien rendra les mêmes services que ceux dont la Russie d'Asie est redevable au Transsibérien. On estime que la voie nouvelle, en développant l'élevage, permettra à l'Australie de fournir des chevaux à l'armée des Indes et d'augmenter le commerce d'exportation des viandes et conserves. Le pays étant généralement plat, on ne prévoit pas de grandes difficultés de construction.

Un steamer à turbines pour le Pas de Calais. — La Compagnie du South Eastern and Chatam Railway, qui exploite, concurremment avec la Compagnie du Nord, le service maritime postal de Calais à Douvres, vient de commander un steamer à turbines, qui sera livré pour le prochain service d'hiver et qui, comme vitesse et confort, marquera un nouveau et important progrès dans la traversée de la Manche.

Ce nouveau bateau aura environ 100 mètres de longueur et 12 mètres de largeur. Il sera entièrement différent des types actuellement en service. Les turbines à vapeur chargées de faire mouvoir les hélices occupent moins de place que les machines ordinaires, on en a profité pour augmenter les aménagements destinés aux passagers, comme cabines et comme salons. Le pont-promenade supérieur recouvert d'un abri sera très apprécié en cas de mauvais temps. Le navire sera pourvu de cinq propulseurs capables de lui imprimer une vitesse de 25 nœuds. Dans ces conditions, il effectuera la traversée en 45 minutes.

Les écoles commerciales au Japon. — Il n'est pas sans intérêt, pour nous autres Français, de savoir que l'enseignement commercial est organisé de façon très sérieuse au Japon, où 27 établissements publics lui sont consacrés. Dans ce chiffre, on compte une Ecole supérieure, puis des Ecoles ordinaires et enfin des Ecoles élémentaires.

L'Ecole supérieure se trouve à Tokyo, où elle a été organisée par le Ministère de l'Instruction publique en 1885. Le système qui y est observé est celui de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers, avec quelques modifications, et les professeurs y sont pour la plupart des Japonais ayant étudié à Anvers ou à Paris. Le nombre des élèves dépasse 500.

Le niveau de l'Instruction est fort élevé à l'école de commerce de Tokyo, et l'examen d'entrée exige des candidats toutes les connaissances enseignées dans les écoles secondaires. Dans la première année, on enseigne spécialement la moralité commerciale et les exercices du corps, car l'on estime à juste raison qu'une bonne santé est absolument nécessaire aux entreprises commerciales de toute nature.

Pendant les trois années suivantes, on passe en revue toutes les matières théoriques applicables au commerce, depuis la géographie et l'histoire commerciales et industrielles, l'éco-

nomie politique, les finances publiques, la statistique, jusqu'au droit civil, commercial et industriel, à la science du commerce, sans parler des langues européennes ou orientales. Il y a même un cours de construction mécanique.

Les élèves les plus distingués sont ensuite envoyés à l'étranger pour s'instruire plus complètement dans une spécialité et faire profiter le pays des connaissances qu'ils ont pu acquérir.

Cette école possède un musée commercial.

Les grèves aux Etats-Unis. — Le Département du Travail des Etats-Unis vient de publier une statistique générale des grèves survenues dans ce pays de 1881 à 1900.

Leur nombre a été de 22.793, atteignant 117.509 établissements et comprenant 6.105.694 grévistes.

A ces chiffres, il faut ajouter ceux des lockouts survenus pendant cette période de vingt années; en effet, 501.397 ouvriers ont été contraints au chômage dans 1.005 établissements, ce qui porte le nombre des chômeurs à 6.610.000.

Parmi les établissements atteints, 28 0/0 l'ont été à la suite d'une demande d'augmentation de salaire; 30 0/0 l'ont été à la suite d'une demande de diminution de la journée de travail; 9 0/0 par sympathie pour d'autres grévistes ou pour la défense de la cause syndicale.

Les pertes en salaires se sont élevées au total de 1.533.500.000 fr., soit une moyenne de 230 fr. par tête et de 12.030 francs par établissement. Les patrons accusent une perte de 713.295.500 fr., soit de 5.595 par établissement.

Enfin les secours versés aux chômeurs pendant ces 20 années, se sont élevés à 98.131.270, ce qui ne représente qu'environ 6 1/2 0/0 du total des salaires perdus.

Ces grèves n'ont guère réussi que dans la moitié des cas.

L'industrie charbonnière a subi, à elle seule, 11 0/0 de grèves, avec 31 0/0 du nombre total des grévistes.

Le nouveau port de Rosario. — Nous enregistrons avec plaisir une victoire à l'actif de l'industrie française : le gouvernement de la République Argentine vient de confier au Creusot la construction du nouveau port de Rosario. Les travaux comprennent l'établissement de cinq kilomètres de quais et docks, munis de leur réseau de voies ferrées et d'un éleveur à grain d'un million de boisseaux, le tout éclairé à la lumière électrique. La dépense est évaluée à 55 millions de francs.

Long voyage d'une drague. — Les énormes dragues qu'on voit dans les ports à marées, occupées constamment à maintenir dans la passe le tirant d'eau nécessaire, ne semblent pas faites pour effectuer de longues traversées maritimes. Leurs superstructures élevées paraissent en effet devoir singulièrement nuire à leur bonne tenue à la mer par gros temps.

Il existe cependant aujourd'hui des dragues, comme celle de la Basse-Seine, capables de s'aventurer au large sans danger. C'est un engin de ce genre qui vient d'être construit à Rotterdam pour le compte du gouvernement allemand, et qui s'est rendu de ce port à Tsing-Tao (nouvelle possession allemande en Chine), effectuant ce long voyage par ses propres moyens, à la vitesse de 12 nœuds.

L'élevage de l'autruche aux Etats-Unis.

— L'élevage de l'autruche, en vue de l'obtention des plumes, qui a bien réussi dans le sud de l'Afrique, mais échoué, jusqu'ici, en Algérie, paraît donner des satisfactions en Californie, du côté du Pasadena. L'animal se trouve bien du climat californien, et l'exploitation semble se faire de façon intelligente. Un témoin oculaire a récemment raconté de quelle manière s'opère la récolte ou la cueillette des plumes.

Celles-ci, on le sait, ne sont bonnes à cueillir que dans une certaine condition. Un homme est donc chargé de surveiller le troupeau, et de séparer du reste de celui-ci, les oiseaux dont le plumage est dans l'état requis. Ceux-ci sont dirigés vers des enclos d'isolement, afin qu'ils ne courent point le risque d'endommager leur vêtement. Et peu de temps après, chaque oiseau, tour à tour, est chassé dans un couloir étroit et sombre qui est, sans peine, au moyen de deux grilles, transformé en une cage. On jette un sac d'étoffe sur la tête de l'animal, pour qu'il soit dans l'impossibilité de voir ses ennemis; et ceux-ci protégés par les parois de la cage, perchés sur des estrades, coupent une à une avec des ciseaux, les plumes qui sont en la meilleure condition. L'autruche se débat vigoureusement, et parfois, au cours de ses ruades, elle se fait blesser. Mais le cas est prévu; on la panse aussitôt. Seules, les plumes de la queue sont arrachées au lieu d'être coupées; la reproduction en est plus satisfaisante après arrachement. Inutile de dire que, pendant cette phase de la récolte, le volatile proteste vigoureusement. Il fait entendre des mugissements sonores; et sans la cage, il tuerait ou estropierait à coups de pied son exploitateur. La première récolte est la plus avantageuse; les autruches plus âgées donnent un produit de moins de valeur. Mais on les conserve pour la multiplication de l'espèce. La valeur de la récolte des plumes d'autruche est actuellement à Pasadena, de près de 600.000 francs par an, et les capitaux engagés dans l'entreprise atteignent 4 millions de francs environ.

La vaccination contre la maladie des jeunes chiens. — Il y a environ un an, nous faisons connaître ici même les expériences de M. Phisalix, sur la vaccination contre la maladie des jeunes chiens, vaccination obtenue à l'aide

de cultures atténuées d'un microbe découvert par M. Lignières.

Mais il s'agissait de savoir si cette vaccination, efficace dans le laboratoire contre les injections expérimentales, l'était aussi contre les causes d'infection naturelle, c'est-à-dire si elle était vraiment pratique. Or, dans le cours de cette année, M. Phisalix a eu l'occasion de vacciner plus de 1.200 chiens, qui ont été très sûrement préservés contre la maladie.

De leur côté, M. J. et M. Lignières, qui ont réussi à isoler et à cultiver, sous le nom générique de *pasteurelloses*, les microbes qu'ils regardent comme étant les agents infectieux de la fièvre typhoïde du cheval, les septicémies du mouton, du bœuf et du porc, ont pratiqué également des vaccinations contre ces *pasteurelloses*, et ont obtenu des succès non moins éclatants. Notamment, ils ont vacciné 70.000 moutons, qui ont pu résister presque tous (85 0/0) à une inoculation se montrant mortelle une fois sur deux pour les animaux non vaccinés.

Ce sont là des résultats qui promettent de grands bénéfices à l'élevage.

Peut-on empêcher la production de taches sur les cigares? — Une des principales difficultés que rencontrent les fabricants de cigares est la lutte contre les taches et moisissures qui se forment sur les cigares. Un grand fabricant ayant récemment saisi de la question le bureau des études de pathologie végétale du Ministère des Etats-Unis, M. R. H. True a été chargé de faire les recherches scientifiques permettant d'arriver à un moyen pratique d'empêcher la production de taches, qui est, chaque année, pour les fabricants, la source de pertes considérables. M. True a constaté que les taches sont dues à deux moisissures : un *Aspergillus* et un *Penicillium*. Ces moisissures ne poussent pas sur la feuille de tabac servant d'enveloppe, avant le traitement spécial qu'elle subit, pour pouvoir remplir le rôle qui lui est dévolu : mais une fois qu'elle a reçu la légère couche de gomme adragante qui la rend collante, elle forme — grâce à la gomme — un terrain de culture excellent. Il s'agissait, par conséquent, de trouver le moyen de rendre la couche de gomme antiseptique : il s'agissait d'y incorporer quelque substance nuisible à la végétation des moisissures. Plusieurs substances ont été essayées : mais aucune n'a paru présenter plus d'avantages que l'acide borique. Pour faire la gomme, on s'est servi d'une solution saturée d'acide borique, et, d'après le directeur de la fabrique dans laquelle ce procédé a été appliqué, les résultats ont été excellents. Aucune tache ne s'est produite. On sait d'ailleurs que l'acide borique est un produit très inoffensif. Sa présence ne peut nuire à la santé.

Comment finissent les mignards. — Il y a dans les abattoirs des moutons qui jouent le plus triste des rôles qu'un mouton puisse accepter. Ce sont les mignards : les moutons qui ont pour fonction de prendre la tête des troupeaux successifs de leurs congénères et de les conduire au sacrifice. Sans le mignard, que ses pareils suivent pour qu'il leur montre le chemin, — et les moutons aiment bien qu'on leur montre le chemin, et ils le suivent quel qu'il soit, — sans le mignard, le troupeau se disperserait, d'où du désordre et de la perte de temps. Le mignard est un précieux collaborateur pour les bouchers. Aussi est-il laissé en liberté, et est-il bien traité. Il use souvent de sa liberté pour manifester des goûts abominables : il se met à boire du sang et à manger de la viande ; il devient carnivore, par goût, du reste, nullement par nécessité. M. C. Pagès racontait récemment à la Société de Biologie, l'histoire d'un de ces moutons mignards : et il faisait voir que la fin en est plus édifiante que le commencement. Car, à devenir carnivores, les mignards maigrissent et dépérissent ; le foie et les muscles s'infiltrent de graisse, et le mignard meurt si l'on n'a la précaution de le sacrifier sans attendre qu'il périclite de faiblesse. Cette graisse paraît être celle de ses victimes qu'il ne peut s'assimiler. Un moraliste dirait que cette graisse ne passe pas et reste sur l'estomac du mouton. Ce qui est certain, toutefois, c'est que le mignard périt misérablement. Et c'est justice.

A quel âge doit-on se marier? — Souvent discutée déjà, cette question a été posée à nouveau par M. Arsène Dumont, devant la Société d'anthropologie. Après avoir constaté que l'âge où l'on se marie est, en moyenne, de 23 ans pour le sexe féminin, et de 28 ans pour le masculin, M. Arsène Dumont fait ressortir les avantages qui, selon lui, résulteraient de mariages plus précoces, tels que ceux que préconisait Bérillon, pour qui l'âge d'élection est entre 21 et 24 ans pour l'homme, et entre 19 et 20 ans pour les femmes. Supposons, dit-il, que l'âge moyen du mariage soit avancé d'une année seulement. La première conséquence, c'est que le nombre des hommes utilement mariés serait accru de 250.000 ; ceci ressort des statistiques. Les mêmes statistiques montrent — et c'est ici la seconde conséquence — que la société bénéficierait d'un surcroît de plus de 40.000 naissances. Et enfin, la natalité française, qui est actuellement de 21,9 pour 1.000 habitants, passerait à 26,00 ou 28,00. Il y aurait avantage pour le pays, puisque ses défenseurs seraient plus nombreux, et que son influence s'accroîtrait ; il y aurait avantage aussi pour les conjoints et pour la morale. La question est de savoir si l'on peut écarter les raisons qui font que l'homme se marie à un âge plus avancé que celui où il conviendrait qu'il se mariât. On peut voir le mal sans, pour cela, être en état d'en éloigner la cause.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Ceux qui font la fête, par Philibert Audebrand (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). — *Le Roman d'un Agrégé*, par Léo Claretie (Librairie Molière, 3 fr. 50). — *En Garnison*, par C.-G. Kéronan (Victor-Havard, 3 fr. 50). — *Les Eruptions volcaniques et les Tremblements de terre*, par Camille Flammarion (Flammarion, 3 fr. 50).

Sous ce titre attirant : *Ceux qui font la fête*, M. Philibert Audebrand a réuni un certain nombre de chroniques et de fantaisies publiées en ces dernières années. Qui s'imaginerait rencontrer beaucoup de dévergondage moral dans son livre serait fort déçu. Rien de plus trompeur que cette couverture de M. Audebrand. Personne ne fait beaucoup la fête parmi ses personnages. Il y a bien çà et là quelques types masculins ou féminins qui n'ont pas grand-chose à voir avec le bon sens et avec la vie sérieuse. Mais ce que peint M. Audebrand, c'est principalement leur sottise, jamais leur existence licencieuse. Nous sommes donc les seuls à faire la fête en lisant ces jolies pages. J'ai connu des gens d'esprit, mais un peu forcés ; ils posaient au rire et lançaient leurs bons mots avec intention. Tout naturellement, sans emprunt, avec tranquillité, l'esprit coule de la plume de M. Audebrand. Aucune pointe d'amertume, aucun désir de vengeance, aucune satisfaction de rancune n'apparaissent dans tout ce volume. Evidemment l'auteur n'en veut à aucun de ceux et de celles qu'il a entrevus et rendus dans ce qu'il appelle ses « petites comédies de paravent ». On a là de la satire aimable, de la philosophie pratique et mondaine. Lisez l'histoire des *Quarante et un enfants* : la scène se passe à Québec. Comme la poule qui a de la peine à retrouver le soir son compte de poussins, les parents font tous leurs efforts pour se rappeler, à certaines heures de la journée, ce que font leurs quarante et un rejetons. Ils en établissent le compte sur leurs doigts, et en oublient toujours quelqu'un. Et la *morphinomane* ! La femme de chambre ne voulant à aucun prix désoberir au docteur, refuse énergiquement d'user de la seringue de Pravaz. Rien ne la peut décider, pas même la menace d'un renvoi. Mais elle se laisse gagner par la promesse d'un joli châle en cachemire et surtout par cette autre promesse : « Jeudi prochain, tu auras la journée entière pour aller danser avec Joseph au bal d'Asnières ». Sur ce, Dorine saute sur la seringue et administre la bienheureuse piqûre. Les comédies de paravent sont toutes dans ce goût, dans ce goût tout athénien ou bien tout parisien, quand Paris n'avait pas renoncé au léger sourire et qu'il avait de la ressemblance avec Athènes.

Le Roman d'un Agrégé, de M. Léo Claretie, est plutôt sombre. Armand Larive est Parisien, de petite bourgeoisie, fort intelligent. Rien de plus calme et de moins intellectuel que le milieu où il a passé son enfance et sa première jeunesse. Pourvu de ses grades universitaires, il est expédié au lycée de Valenciennes. M. Léo Claretie peint une classe de province et les principaux types qu'y rencontre un professeur, mais sans s'y attarder trop. On a aussi là la tête d'un proviseur, homme excellent, mais singulièrement timide.

Tout vous est aiglon, tout me semble zéphyr.

Il n'y a qu'aiglon pour ce fonctionnaire tremblant. Le moindre murmure de la ville, la moindre attaque des journaux de la localité, la plus mince apparence d'audace de ses professeurs lui donnent des frissons prolongés. Il mande plusieurs fois Larive dans son cabinet, pour l'exhorter à la prudence.

Cependant le jeune agrégé se lance dans le beau monde de l'endroit. On lui fait d'abord bon accueil ; on lui tend même certain filet matrimonial. Deux élégantes, un peu mûres, faciles et influentes, lui tendent d'autres filets dans lesquels il se sent plus disposé à choir que dans les rets conjugaux. Le voilà dans une société bavarde, jalouse, policière, qu'il veut conquérir. — A quoi bon cette conquête ? — Aussi s'habille-t-il à la dernière mode et se livre-t-il à certains sports. Ce fut la cause de sa perte. Que n'est-il resté à sa place, tout entier aux sports intellectuels et dédaignant les sots amusements. Au fond, il a des appétits désordonnés, un

désir furieux de succès à n'importe quel prix, le mépris de toute sensibilité, peu de scrupule moral, un orgueil immense, ce qui est fort différent de la dignité. C'est un triste monsieur que monsieur l'agrégé.

Irrité de ses déboires provinciaux, fatigué de la petite ville et du professorat, il entre comme précepteur dans une noble maison. La maîtresse du lieu est encore belle, aussi l'amène-t-il à l'adultère. En même temps il se souvient d'une petite amie d'enfance qu'il n'a pas épousée parce que cela ne servait pas son ambition ; il la rencontre, elle est mariée. Après un long siège, il s'empare de la jeune femme, la conduit dans la retraite même qu'a louée pour leurs amours la mère de son élève. Surpris là par le mari de la petite bourgeoise, menacé du revolver, il en tourne le canon contre l'agresseur, lequel tombe foudroyé. Que fera-t-il ? Il fuit à l'étranger ; il souffre, il devient meilleur, il expie, il comprend que ses doctrines d'orgueil et de culture de la volonté étaient mauvaises. Au seuil de la vie nouvelle qu'après un suicide manqué il va probablement franchir, se tient Armand Larive. M. Léo Claretie le laisse là. C'est donc une œuvre de belle morale un peu trop dramatique vers la fin que *Le Roman d'un Agrégé*. Je signale, dans le livre, quelques pages fort ingénieuses sur le flirt : « Fleurter, c'est conter fleurette... Pour flirter, il faut se garder d'aimer. Il est utile au flirt que l'esprit soit libre, dégagé, pour opérer des pirouettes, agiles et gracieuses. » Je recommande ce morceau aux gourmets littéraires et aux psychologues.

M. Léo Claretie, dans une partie de son livre, a décrit, en ce qu'elle a de mesquin et de désagréable, la petite ville de province. Là, tout est guetté, envenimé ; là, mille ennuis et mille piqûres. Nous ne sortons pas du même sujet avec : *En Garnison*, de M. Kéronan. Seulement, ce n'est plus un professeur, mais un officier qui est ici la victime. Malheur au Parisien inexpérimenté qui tombe dans le nid de guêpes ! Les guêpes les plus malignes sont ordinairement représentées par deux ou trois dames d'âge respectable. Ce sont elles qui exercent les surveillances, qui commentent les démarches, qui inventent les histoires, qui donnent les coups perpétuels d'aiguillon. Donc le jeune lieutenant marquis de Kerbihan débarque avec le 18^e hussards à Mont-en-Vexin. Il n'y a guère qu'une femme distinguée dans la localité ; c'est une jeune Parisienne, mariée à un juge. Quelques attentions innocentes du jeune officier à l'endroit de M^{me} de Varnerie ont mis les commères en éveil dans toute la ville. Bientôt on finit par montrer du doigt, dans les rues, le lieutenant et M^{me} de Varnerie, par les saluer ironiquement, par amener les gens du peuple à jeter des allusions ordures sur leur passage. M^{me} de Varnerie devenant enceinte, on adresse à son mari une lettre anonyme. Sans explication, celui-ci furieux chasse sa jeune femme, laquelle s'en va tout oublier, à Paris, au fond de l'eau. Je n'aime pas cette fin trop romanesque : tuer ses personnages constitue une façon trop commode de s'en débarrasser et de clore son récit. Pas davantage je n'aime la crédulité du juge qui, sur une lettre anonyme et sans autre information, condamne la femme qu'il adore.

Quelle est la petite ville qu'a voulu dépendre assez désavantageusement M. Kéronan ? Elle est fort nettement désignée, avec son Saint-Christophe, dans les mollets duquel les filles à marier plantent des épingle, avec son grand séminaire qui la domine, avec l'exécution tourmentée et féroce de l'abbé assassin. Sans doute, tout est exagéré dans les noires peintures de M. Kéronan. Cependant l'écrivain nous intéresse par la passion minutieuse avec laquelle il s'est acharné sur les vilenies et sur les mœurs singulières de certaines provinciales — je ne dis pas toutes — et de certains provinciaux désœuvrés.

Personne ne possède, comme M. Camille Flammarion l'art de vulgariser la science. Son livre sur les éruptions volcaniques et les tremblements de terre en est une nouvelle preuve. Le savant étudie d'abord l'éruption du Krakatoa qui, en 1883, engloutit quarante mille hommes et bouleversa les îles et le détroit de la Sonde. Ce fut une pluie de cendres, de pierres poncees et de boue. Pendant dix-huit heures, le

volcan fit rage. Refoulée d'abord, la mer revint furieuse, précipitant sur la terre ferme des vagues immenses qui se mêlèrent, comme agents de destruction, à ce qui s'élançait du volcan. Le cataclysme de Java émut toute la planète ; l'atmosphère eut des ondulations qui firent le tour du monde en trente-cinq heures. Partout les baromètres baissèrent et, à l'Observatoire de Paris, de plus de 2 millimètres ; le bruit des détonations se fit entendre aux antipodes. Quelles furent les causes de la catastrophe et qu'est-ce qui détermine les explosions des volcans ? Plusieurs hypothèses ont cours parmi les savants. Il est infiniment probable qu'on doit les explosions à la puissance de la vapeur d'eau. C'est au bord de la mer que ces phénomènes se produisent. L'eau de l'Océan s'infiltré en quantité dans les vides souterrains, forment des nappes, des lacs, qui entrent en ébullition, se changent en vapeur, et, à un certain moment, soulèvent tout avec une violence incalculable.

En même temps que celui de la Sonde, M. Flammarion a noté avec précision le cataclysme de la Martinique. En trente secondes, la ville de Saint-Pierre fut détruite. Les habitants succombèrent à une asphyxie immédiate, causée par les gaz s'échappant du volcan, avant que ceux-ci aient pris feu et consumé la ville. M. Flammarion a recueilli, dans son volume, toutes les relations des témoins et de ceux qui se sont présentés aussitôt après le désastre. Sa conclusion est celle-ci : « L'explosion de la Montagne Pelée a été produite, comme toutes les éruptions volcaniques, par la force de la vapeur d'eau en pression au fond du cratère.

On se souvient des tremblements de terre d'Ischia (28 juillet 1883), d'Espagne (décembre 1884, des Alpes-Maritimes (1887). Qu'est-ce qui les a produits, d'après M. Flammarion ? Il y a d'abord des rochers qui se désagrègent et qui se tassent. L'Espagne, en particulier, repose sur des rochers mal équilibrés. Qu'une voûte s'effondre, les effets en peuvent être formidables. Qu'on songe encore aux eaux se glissant dans les interstices des masses de pierre et donnant naissance à des produits chimiques variés, « dont l'action ne peut être insensible ». De plus, les vapeurs d'eau et les gaz, remplissant les vides, subissent une énorme pression et tendent à se faire jour. Voilà les principales causes des tremblements de terre, qui n'ont, par là même, qu'une certaine parenté avec les éruptions volcaniques.

On lira, non sans passion, le livre de M. Camille Flammarion, lequel raconte et explique les principaux cataclysmes qui ont troublé et modifié la planète.

E. LEDRAIN.

Ont paru :

HISTOIRE. — *Le Maréchal de Luxembourg et le Prince d'Orange* (1668-1678), par P. de Séguier. 1 vol. in-8°. Calmann-Lévy, 7 fr. 50. — *Rome, Naples et le Directoire. Armistices et Traités* (1796-1797), par J. du Teil. 1 vol. in-8°. avec fig. Plon, 7 fr. 50. — *Les Guerres d'Espagne sous Napoléon*, par E. Guillon. 1 vol. in-18, d^e, 3 fr. 50. — *Le Prince Eugène et Murat*, par M. H. Weil. 2 tomes IV et V. 2 vol. in-8°. Fontemoing, 15 fr. — *Les Préliminaires de la Guerre de Cent ans. La Papauté, la France et l'Angleterre* (1328-1342), par E. Deprez. 1 vol. in-8°, d^e, 12 fr. — *La France au milieu du XVII^e siècle, d'après la correspondance de Gui Patin* (1648-1661), par Arm. Bretelle. 1 vol. in-8°. Colin, 7 fr. 50. — *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*, recueil de décrets publiés par A. Autard. tome V, avec une table générale alphabétique. 1 vol. in-4°. Quentlin, 7 fr. 50. — *L'Orient à vol d'oiseau*, par H. de Saint-Germain. 1 vol. in-8°. Renard, 6 fr. — *Louis Jolliet, découvreur du Mississippi*, par Ernest Gagnon. 1 vol. in-8°. Québec, 7 fr. 50. — *Vers le Pôle Sud. L'expédition de la Belgica* (1897-1899), par Fr.-A. Cook, adaptation française par A.-L. Pfänder. 1 vol. in-8°. avec 142 photo et 1 carte. Flammarion, 10 fr.

POÉSIE ET LITTÉRATURE. — *Leconte de Lisle et ses amis*, par Fernand Calmettes. 1 vol. in-18. Société nouvelle d'édition, 3 fr. 50. — *La Mort du Rêve*, par P.-N. Roinard. Éditions du Mercure de France, 3 fr. 50. — *Ferreux*, par Lucie Delarue-Mardrus. 1 vol. in-18, éditions de la Revue Blanche, 3 fr. 50. — *A Travers le Voile*, par Marie Daugnet. 1 vol. in-12. Vanier, 3 fr. 50. — *Tolstoï et les Doukhobors*, par J.-W. Bienstock. 1 vol. in-18, Stock, 3 fr. 50.

ROMAN. — *La Confession de Nivaise*, par Pierre Valdague. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Les Ascensions humaines*, par Antonio Topagzaro, traduction de l'italien. In-18, Perrin, 3 fr. 50. — *Avant le Massacre*, roman macédonien, par Pierre d'Espagnat. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Le Capitaine Cap, ses aventures, ses idées, ses brevages*, par Alphonse Allais. In-18, Juven, 3 fr. 50. — *Lendemain d'amour*, par Paul Ginisty. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Ceux qui font la fête*, par Philibert Audebrand. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *Demi-Carrière*, par le comte de Comminges. In-18, Simonis, 3 fr. 50. — *Hésitation sentimentale*, par J.-L. N. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *Minutes bibliques*, par Max Armand Blanc. In-18, éditions du Mercure de France, 2 fr.

NOS GRAVURES

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT EN TOURNÉE

En France, la Constitution emprisonne le Président de la République dans les étroites limites d'un rôle représentatif, que restreignent encore les chinoïseries du Protocole. Il se déplace peu, rarement il prononce un discours politique, devant un auditoire trié sur le volet, soit à la fin d'un banquet, soit à l'occasion de quelque cérémonie solennelle dont le programme a été strictement fixé d'avance.

En Amérique, au contraire, le chef de l'Etat jouit d'une grande liberté d'allures; il voyage à sa guise, entreprend des tournées à travers le pays, se met en communication directe avec ses concitoyens, assiste à des meetings monstres en plein air, harangue les foules. Sa besogne, alors, ne diffère guère de celle qu'il faisait pendant la campagne électorale, en allant soutenir sa candidature dans les divers Etats de l'Union.

Ces libres façons conviennent tout particulièrement au caractère et au tempérament du président Roosevelt. Entraîné aux exercices physiques, doué d'une rare énergie, d'une infatigable activité, d'une éloquence à la fois forte et familière, on l'a vu à l'œuvre, dans la tournée récente au cours de laquelle il faillit périr victime d'un grave accident de voiture. Notre dessin, exécuté d'après une photographie, le montre accomplissant un de ses exploits oratoires: pas d'apparat officiel, pas de tentures de velours à crêpines d'or; pour tribune, une simple estrade en charpente, dressée sur la place publique et pavée aux couleurs nationales. Au bord, entouré des organisateurs du meeting, l'orateur se tient debout, plein d'aisance, les mains appuyées sur la balustrade, traitant d'abondance la question des *trusts* et bien d'autres affaires encore. Des reporters, dont une dame, prennent des notes; un photographe braque son appareil, quelques policemen gardent le pied de l'estrade, et l'on devine, en avant, la présence de la foule immense qui, tantôt, écoute le président dans un silence religieux, tantôt l'acclame de ses formidables hurras. C'est très américain.

L'ESCRIME A LA BAIONNETTE EN RUSSIE

Le dispositif adopté dans l'armée russe afin d'initier les jeunes soldats à la rude escrime à la baïonnette est ingénieux: des mannequins représentant assez grossièrement des hommes sont suspendus à deux cadres qui reposent sur le sol par deux semelles arrondies, si bien qu'au moindre mouvement, l'appareil entier se balance, augmentant par sa mobilité la difficulté de porter le coup juste. Notre gravure montre des soldats russes à l'exercice, les uns s'escrimant de la crosse, les autres de la pointe, ceux-ci s'attaquant à des mannequins juchés sur un simulateur de fortification, qu'il leur faut escalader, excellente préparation à l'assaut! — ceux-là malmenant fort les mannequins qui sont censés défendre l'approche du fortin. Et l'on peut voir que les soldats « amis et alliés » n'y vont pas de main morte!



M. ROSENTHAL. — Phot. Ogerau.

M. S. Rosenthal, le professeur d'échecs bien connu, a succombé, à l'âge de soixante-cinq ans, à Neuilly-sur-Seine, aux suites d'une maladie d'épuisement qui le minait depuis plusieurs années. Polonais d'origine, il se fixa en France vers 1865 et



M. Victor Sévère, maire de Fort-de-France.

obtint plus tard la naturalisation. Toute son existence a été consacrée à l'étude et à l'enseignement des échecs. Bon joueur, mais non de la première force, il a donné au Grand Cercle du boulevard Montmartre des séances de parties à l'aveugle dont le retentissement ne contribua pas peu à fonder sa renommée. Il a organisé et dirigé le Tournoi de Paris en 1900 et publié le recueil des parties qui y furent jouées, avec des annotations où se révèle une science théorique patiemment acquise. Rosenthal a été notre collaborateur, puis notre confrère; il était un des membres du comité des Tournois Internationaux de Monte-Carlo.

UNE PIERRE GRAVÉE

Un comité constitué à Naples, sous la présidence d'honneur de l'archevêque Mgr Giustino Adami, se propose d'offrir au pape une topaze gravée dont nous donnons la reproduction. La pierre, en elle-même, est très belle et probablement la plus grosse topaze du monde. Elle pèse 1 kilogr. 784 grammes et mesure 182 millimètres de hauteur et 114 de largeur, sur 72 d'épaisseur. Trouvée dans les mines de Geraci, au Brésil, elle appartient aux Bourbons de Naples. Les jeux de la fortune et de la politique la firent passer dans la famille Cariello, de Naples. C'est là qu'elle allait recevoir la parure artistique sous laquelle elle se présente aujourd'hui, car le professeur Andrea Cariello entreprit, il y a quelques années, d'y graver, en camée, une image du Christ rompant le pain eucharistique.

Ce travail achevé, il se proposait de rendre le joyau ainsi embelli au comte de Caserte, chef actuel de la branche des Bourbons de Naples. Mais le prince, refusant ce présent royal, exprima le vœu que la topaze fût offerte au Saint-Père. La pièce est digne d'entrer au trésor de Saint-Pierre, car, après le *Grand Camée de France*, qui a 300 millimètres de haut sur 260 de large, et la réplique qui en existe en Amérique; après les camées fameux de Vienne: le *Triomphe de Tibère* et le *Portrait d'Auguste*, dont la plus grande dimension est de 230 millimètres, après encore la célèbre gemme de la Haye, l'*Apothéose de Claude*, qui a 220 millimètres sur 180, cette topaze, indépendamment de sa valeur artistique, compte parmi les plus grandes pierres gravées du monde entier.

M. VICTOR SÉVÈRE

MAIRE DE FORT-DE-FRANCE

Lorsque la montagne Pelée, dont les terribles caprices continuent à préoccuper le monde, fit pour la première fois parler d'elle, dans les circonstances que l'on sait, le maire de Fort-de-France, M. Victor Sévère, fut de ceux dont on remarqua le rôle dans l'organisation des secours.

M. Victor Sévère, maire et conseiller général de Fort-de-France, a tout juste dépassé la trentaine. Il fut avocat, d'abord à la Guyane, puis à Fort-de-France. Au lendemain de la catastrophe de Saint-Pierre, ce fut à lui qu'incomba la tâche délicate de distribuer les premiers secours.

Par ses soins, toute la population des communes évacuées trouva, tant à



Fort-de-France que dans le sud de l'île, abri et subsistances.

A ce moment, où il fallait tout improviser, tout créer avec les ressources les plus limitées, M. Victor Sévère parvint très heureusement, à force de zèle et d'intelligence, à mener à bien cette mission difficile.

L'éruption du 30 août, qui détruisit le Morne-Rouge et Ajoupa-Bouillon et fit tant de victimes dans la zone trop tôt réoccupée, lui a amené de nouveaux sinistres à hospitaliser et à nourrir.

LES THÉÂTRES

Les Bouffes-Parisiens viennent de faire une heureuse réouverture avec *Madame la Présidente*, pièce en trois actes de MM. Paul Ferrier et Auguste Germain, musique de M. Ed. Diet. C'est une agréable comédie où l'on censure en chantant je ne sais quelle république hispano-américaine dont le personnel gouvernemental ressemble à s'y tromper au monde empanaché des monarchies fantaisistes que l'opérette nous a révélées. La musique de M. Diet est vive et spirituelle; on lui voudrait plus d'abandon et surtout de simplicité dans la facture.

Pour sa réouverture, le Vaudeville a remis à la scène une très spirituelle comédie d'Edouard Pailleron. *L'Age ingrat* eut beaucoup de succès il y a une quinzaine d'années; le temps a marché: les modes ont changé: ce qui était hardi en 1878 ne le semble plus aujourd'hui. Reste le talent de l'auteur: on passe toujours une bonne soirée avec Pailleron. Par surplús, cette comédie est précédée d'un très agréable conte arabe: *Marchand de pastèques*, très habilement mis à la scène par MM. Pierre Elzéar et Oscar Jaeggly, qui en sont certainement les inventeurs. La troupe du Vaudeville, dont l'ensemble est excellent, interprète fort bien les deux pièces.

Nous annoncerons aussi la réouverture du Cirque d'Hiver et du Nouveau Cirque: ici et là, on nous fait assister à des exercices variés dont certains sont vraiment extraordinaires. S'il est un art en décadence, ce n'est certes pas l'art des acrobaties.

NOTES ET IMPRESSIONS

On ne fait pas les révolutions avec des maximes métaphysiques: il faut une proie réelle à la multitude pour l'entraîner.

BARNAVE.

Les guerres civiles sont presque toujours l'expression de deux devoirs en opposition l'un contre l'autre.

LAMARTINE.

La France est la première nation qui ait essayé de fonder chez elle le gouvernement de la raison.

ERNEST LAVISSE.

Jean-Jacques Rousseau est le véritable Christophe Colomb de la poésie alpestre.

GEORGE SAND.

Voyager est un art, nous n'en voulons faire qu'un plaisir.

HIPPE RIGAULT.

La femme doit entretenir le sentiment poétique à son foyer; c'est la musique et l'encens dans l'église; c'est le charme dans le bien.

OCTAVE FEUILLET.

L'éducation: l'art d'apprendre aux enfants à se passer de nous.

LEGOUVÉ.

Les pays et les maisons ne recèlent d'autre bonheur que celui qu'on y apporte en soi ou avec soi.

GUY CHANTEPLEURE.

Les vieux aiment les jeunes; les jeunes n'aiment pas les vieux, ils les supportent: l'affection descend et ne remonte pas.

JEAN ECK.

Le sage renonce aux idées du passé sans en nier la force ou le charme: on cesse de croire à Peau-d'Anc sans rougir du plaisir qu'on y a pris.

Laissons la jeunesse faire provision de poésie et d'idéal: ces parfums de la vie que le temps fait trop vite évaporer.

G.-M. VALTOUR.



LA PRINCESSE ERRANTE

Roman nouveau, par LÉON DE TINSEAU. — Illustrations de SIMONT

(Suite. — Voir nos numéros depuis le 30 août 1902.)

A la nuit tombante, le yacht quitta le port. Niels, selon son habitude, vint en aide au mécanicien pour les manœuvres de sortie. Puis il monta sur le pont, désireux l'air frais du large pour rafraîchir ses tempes fiévreuses. « O Bothen, ma patrie, quand me reverras-tu ? » pensa-t-il. Mais déjà un autre nom, toujours sur ses lèvres sans jamais les

franchir, vint accaparer son regret de même qu'il accaparait toute sa vie mentale. Voyant les derniers feux de la côte sombrer sous l'horizon, il leur parlait à demi-voix dans son langage de poète :

— Comme c'était facile de vous quitter, mon père et mes sœurs ! Comme, sans une larme dans les yeux, je vois l'ombre l'engloutir, vieux rivage !

Hélas ! en quittant tout, je crois ne quitter rien : tout m'a quitté quand elle est partie ! La reverrai-je ? Voilà ce que mon cœur est anxieux de savoir. C'est la question qui l'occupe, le laissant dans une sacrilège indifférence pour toute autre incertitude. J'irai loin, dit-on. Elle est loin !... Fol espoir, je ne veux pas l'entendre ! Et cependant tu gonfles ma

poitrine, quand les sanglots devaient l'étouffer. Mon père, mon pays, pardonnez-moi de vous quitter en un frisson d'attente qui merend presque heureux. Si c'était près d'elle que son père va m'envoyer!...

Mais, pour le moment, Niels faisait route vers l'étoile polaire, tournant le dos à l'autre étoile. Celle-ci devait briller alors dans la tiédeur inconnue d'une côte ensoleillée du Midi. Le jeune homme connaissait la route, suivie l'année précédente. Poussé par ses aubes lourdes qui frappaient l'eau à peine visible, le yacht naviguait lentement, sur une mer tellement parsemée d'îles qu'un pilote ne pouvait s'y retrouver qu'après de longues années de pratique. La nuit fut calme; dans cet archipel serré, la houle se fait rarement sentir. Marstrand ne sortit de sa cabine que le lendemain, vers trois heures après-midi, quand on approcha de la petite ville de Gefle, où il devait quitter son yacht.

Dans la rade un voilier de haut bord dominait tous ses voisins par la hauteur de ses mâts où le pavillon du départ flottait depuis la veille. Niels demanda quel était ce navire, dont les installations avaient quelque chose d'insolite.

— C'est le *Gustave Vasa*, dit un matelot du petit vapeur. Il est venu de Bothen pour charger ici un convoi d'émigrants à destination d'Amérique. L'embarquement est fini. Je voudrais bien savoir ce qu'ils attendent! La marée est justement bonne pour sortir du chenal.

On apercevait de longues files de passagers accoudés aux bastingages, la plupart avec ce regard sans vision des malheureux que la vie n'intéresse plus. Une jeune femme donnait le sein à son enfant, âgé de quelques mois.

— Oh! s'écria Niels; l'infortunée petite créature condamnée presque en naissant à l'épreuve terrible d'un tel voyage!

Marstrand, qui montait sur le pont, apostropha le jeune homme d'une voix rude et moqueuse :

— Je ne te savais pas le cœur si tendre!

Niels allait répondre qu'il ne savait pas le cœur du baron aussi peu compatissant. Mais il vit, sur le visage du vieillard, une expression de sévérité qui lui fit peur. Sans prononcer une parole, chargé du poids lourd d'un bagage préparé pour une longue absence, il suivit son chef dont un matelot portait la légère valise. Sur le quai, ils montèrent dans une voiture. Un char de paysans reçut les coffres d'Hegelstad.

— Nous allons à Ockelbo, dit le baron.

Ockelbo était un pavillon de chasse situé dans une forêt de la Couronne. Plusieurs fois déjà Niels avait visité avec le Surintendant ce lieu sauvage, dont l'aspect lui causait toujours une terreur instinctive. Cette fois encore il frissonna en pénétrant sous les grands pins, dont la masse sombre semblait se refermer sur lui, comme les flots de la mer Rouge derrière les Hébreux, à chaque détour du chemin. Le baron, dont il formait toute la suite, ne parlait pas. Lui ordinairement préoccupé de l'état des routes et des mille détails de l'exploitation forestière, semblait perdu dans une pensée fixe, évidemment grave ou douloureuse, qui creusait une grosse ride entre ses sourcils rapprochés.

Il faisait nuit, bien qu'il fût à peine six heures, quand les deux voitures s'arrêtèrent devant le perron de bois mal éclairé par une lampe fumeuse. Le vieux garde, Stuve, reçut son maître avec des saluts qui valaient des génuflexions; mais Marstrand parut ignorer sa présence. Au moment d'entrer dans le logis principal, on put voir que le vieillard hésitait. Faisant un effort, il ouvrit la porte. Puis, se retournant, il dit à son compagnon :

— Va manger, si tu peux; et n'oublie pas de boire! Tu auras besoin de toute ton énergie. Nous avons devant nous une rude besogne cette nuit.

Encore que cette recommandation fût peu faite pour exciter l'appétit du convive, Niels mangea et but copieusement. Il avait toujours été maître de ses nerfs. Aussi bien il éprouvait plutôt une détente à la pensée qu'il touchait peut-être à la fin du mystère où, depuis plusieurs mois, il se sentait enveloppé de plus en plus.

Servi par la femme de Stuve, vieille Dalécarlienne au visage de sorcière, il n'essaya même pas de la faire parler. Pour ce couple, Marstrand était beau-

coup plus qu'un homme; il était le maître à Ockelbo, de fait sinon de droit, car depuis vingt-cinq ans le beau veneur d'autrefois, monté sur le trône et tombé en puissance de femme, avait presque oublié son goût pour la chasse. Et, sans doute, il avait encore plus oublié la jolie Dalécarlienne rencontrée un jour dans la forêt où le prince avait perdu sa suite. Elle, sans savoir le nom du seigneur égaré, l'avait remis dans son chemin, après une halte sur le gazon frais où la belle fille gardait ses vaches, tout en rêvant au jeune forestier Nicolas Stuve, qui, la jugeant trop pauvre, se faisait tirer l'oreille pour aller devant le pasteur. Dotée par le Roi, à qui, du moins, elle ne put reprocher l'ingratitude, la petite avait épousé très vite son bon ami, promu aux fonctions de gardien du pavillon de chasse. Et, maintenant, devenue vieille, ce n'était plus au Roi qu'elle apportait, comme jadis, les plats fumants de venaison et les brocs de bière blonde. Mais, sur une parole de celui qui représentait le maître, elle aurait sacrifié sa vie, celle de Stuve, celle de leur fille Hanna que Niels était surpris de ne pas voir tourner autour de lui, avec ses longues nattes et son corsage de drap rouge.

Dans la pièce silencieuse, mal éclairée, Niels achevait son repas solitaire. Il but un verre d'eau-de-vie. La tête lourde, sentant ses idées flotter dans sa cervelle lassée, il contemplait d'un regard vague les boiseries aux teintes de cire vierge, et les têtes de sangliers, faisant briller dans l'ombre l'ivoire de leurs défenses énormes. Des bruits de voix parvenaient jusqu'à lui. Même il crut entendre un long gémissement de femme. Le bruit d'une porte fermée avec violence ébranla toute la maison. Peu après des pas firent craquer les solives du corridor; le baron pénétra dans la salle à manger.

IV

Dans son visage d'une pâleur mortelle, ses yeux luisaient comme des braises. Tout à coup réveillé de sa torpeur, Niels fut saisi d'épouvante et regretta de s'être mis dans les mains de cet homme au regard diabolique. Tout indiquait l'approche d'un drame. Dans son angoisse indéfinie, le jeune homme se demanda s'il n'allait pas en être la victime, et s'il sortirait vivant d'Ockelbo. Il savait que Stuve, sur un signe, l'eût fait disparaître.

Sa conscience, à dire vrai, n'était pas sans reproche. Dans son cœur était une image qu'il n'avait pas le droit d'y garder. Mais par quel sortilège le baron de Marstrand avait-il pu pénétrer jusqu'à cette folie? « Grand Dieu! songea Niels. Je porte au cou la pièce d'or qu'elle m'a donnée en partant pour l'Italie. Si son père me découvre, je suis perdu!... »

Le baron, pendant ce temps-là, s'était assis en face d'Hegelstad. Sans parler, il se versa une rasade d'eau-de-vie, lui l'homme sobre parmi tous.

— Oui! dit-il, semblant répondre à l'étonnement qu'il lisait dans la pensée de son compagnon. Il faut se donner des forces, à certaines heures de la vie! La vie!... Dire que j'y tenais, que tu y tiens sans doute!

Niels jugea prudent de garder pour lui son opinion sur le prix que l'on attache à l'existence quand on a vingt-trois ans, même quand on s'est interdit les joies d'un amour possible. Comme s'il se fût parlé à lui-même, le baron dit, en redressant sa taille :

— La vie n'est rien; mais il y a l'honneur... qui est tout! L'honneur!...

Il frappa du poing sur la table et son visage fut tourmenté par une convulsion terrible. Puis, avec une effrayante mobilité, il redevint calme. Ce fut avec la voix rauque et sans éclat d'un homme épuisé qu'il dit à son auditeur :

— Niels, le moment est venu de tenir tes promesses. Tu m'as promis de m'obéir. Bien des choses doivent être accomplies avant que le soleil se lève. D'abord tu vas te marier. Le pasteur d'Ockelbo attend. La fiancée est prête. Parbleu, mon ami! Tu ne te plaindras pas que je t'ai trouvé une femme indigne de toi... tout au moins par la beauté.

Pour le coup, Hegelstad ne douta plus que le malheureux vieillard fût arrivé aux dernières limites de la démence. Il répondit avec la douceur qu'on met à parler à un malade :

— Votre Excellence ignore que j'aime une jeune fille...

Marstrand éclata d'un rire plus effrayant que mille menaces.

— Tu crois que je l'ignore? Pauvre fou!... Mais il faut nous hâter. Tant de choses à faire cette nuit!...

En disant ces mots, le vieillard s'était levé. Pour son esprit tendu vers un but, l'idée de la résistance possible des autres n'existait pas. Comme Hegelstad pétrifié restait à sa place :

— Allons! viens! commanda-t-il en passant son bras sous celui du jeune homme.

Dans ce mouvement, il déploya une telle force que Niels n'aurait pu résister. L'audace lui manquait, au surplus, pour se révolter contre un grand seigneur, lui chétif, élevé dans le respect, dans la crainte, même aussi dans la superstition qui, au milieu du dernier siècle, ne régnait guère moins en Bothnie qu'elle ne régnait chez nous cent ans plus tôt. Mais il faut dire à la louange d'Hegelstad que la gratitude prenait le pas chez lui sur tous les autres sentiments. A cet homme, si étrange que fût sa conduite, Niels devait tout. « Si seulement je pouvais comprendre! » pensait-il.

Bientôt il éprouva le plus grand étonnement de sa vie en pénétrant, poussé par le baron, dans une pièce qu'éclairaient plusieurs lampes et aussi la rouge lueur d'un feu ardent. Tout près de lâtre, affaissée dans un fauteuil, semblant prête à mourir, Hilda se voilait la face de ses mains amaigrées. Elle aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre l'imprécation que, sans doute, Niels allait laisser échapper à sa vue.

Mais Niels ne comprenait pas encore. Il eût été incapable d'articuler une parole. Avec une expression d'égarement dans les yeux, il regardait Hilda, son cou d'ivoire sortant du col sombre de la robe, ses cheveux d'or avivés par la flamme rouge du foyer. Il croyait avoir devant lui une de ces toiles du musée de Bothen, représentant quelque victime, dans son éclatante beauté, au milieu d'une scène de carnage. En face de sa fille, M^{me} de Marstrand devenue toute blanche en quelques mois, se tenait assise, raide et majestueuse d'une horreur tragique, dont la grandeur donnait à son visage dévasté par les larmes une sorte de beauté qu'elle n'avait jamais connue.

— Etes-vous prêts? demanda Marstrand, qui semblait compter les minutes.

Niels s'écria d'une voix tremblante :

— Suis-je la proie du démon et de ses enchantements?... Il n'est pas possible que Votre Excellence ait l'idée...

— Jeune homme, interrompit le baron, je n'ai jamais trompé personne. Tu vas savoir pour quelle raison je te donne ma fille.

Il ouvrit une porte. Dans un berceau orné de dentelles et de rubans, seul objet luxueux qui frappât le regard dans cette maison froide et sévère, un tout jeune enfant souriait, endormi.

— Comprends-tu maintenant? demanda le vieillard, dont les yeux s'étaient détournés de ce spectacle. Cette petite créature doit avoir un père. Ma fille doit avoir un mari. Tu es le seul homme du royaume à qui je puisse demander un tel service, parce que, toi, tu emporteras au tombeau le secret de la femme que tu aimes. On croit la jeune baronne Hilda en Italie. Ne peut-elle pas y avoir rencontré quelque beau gentilhomme, l'avoir épousé? Dans quelques jours, on apprend leurs fiançailles. Puis on voit reparaître à Bothen, dans un ou deux mois, la mère, l'heureuse mère! Celle-ci raconte que sa fille est devenue comtesse Napolitaine ou Sicilienne. La Sicile est loin... Et l'honneur est sauf, mon bon Niels; l'honneur est sauf, grâce à toi. Non; je ne connais pas, dans tout le royaume, un second Hegelstad. Je t'avais bien dit que je comptais sur ton dévouement!

Le baron parlait d'une voix douce, presque caressante, une voix d'homme très vieux demandant l'aumône. Sa violence avait disparu, à cette heure où l'orgueil de sa famille dépendait de ce qu'allait répondre le fils du serrurier.

Celui-ci, dont le visage était figé par une immense douleur, fit une seule question :

Et si je refuse?

— Si tu refuses? répéta le baron en fermant les yeux... Ah! si tu refuses, me voilà obligé à d'autres



moyens pour obtenir le même résultat, c'est-à-dire pour sauver l'honneur. Mais je le sauverai, par Dieu! Fallût-il les envoyer en Laponie...

Il suffisait de regarder Marstrand, possédé de nouveau par une colère presque homicide, pour être assuré qu'il les enverrait en Laponie, au besoin, afin de garder le secret funeste. En peu de minutes, Niels venait de vivre toute une vie. Son respect, son affection, son estime pour ce Brutus révélé dans toute la splendeur de l'égoïsme humain, étaient tombés comme le fragile décor d'une comédie achevée. La recherche du moyen de salut pour la victime, devenue encore plus chère, l'absorbait tout entier, lui donnait le sang-froid du marin qui s'assied à la barre du canot lancé vers l'épave où se cramponnent des malheureux. Il dit, la tête haute :

— Reste une seule question. Il faut savoir ce que la baronne Hilda préfère... de la Laponie — ou de moi.

Pour la première fois le visage de la jeune femme se laissa voir, si changé que Niels retint un cri de souffrance. Elle répondit :

— Je souffrirais mille morts plutôt que d'accepter un tel sacrifice en échange de ma vie. Mais il s'agit d'une autre vie, plus innocente que la mienne. Je remercie à genoux celui qui voudrait bien se dévouer.

Niels l'empêcha de se mettre à ses pieds. Raidie au dossier de son fauteuil, la vieille baronne se tordait les mains. Niels demanda encore :

— Que nous offre-t-on, en échange du prix que va payer votre fille, baron Marstrand?

— L'oubli, articula péniblement le vieillard. Tu as vu, dans le port de Gelle, un bateau d'émigrants à la veille du départ. Sa meilleure cabine est réservée pour toi, la femme et la fille. Là-bas, tu peux faire fortune. Aussi bien, je ne vous laisse pas quitter l'Europe les mains vides. Avant peu d'années, un homme de ton intelligence aura gagné cent mille dollars en Amérique. Allons! Les heures s'enfuient. Avant le jour il faut être à bord. Le pasteur vous attend.

— Quelle valeur peut avoir un tel mariage? Il est impossible d'après nos lois.

— Rien n'est impossible quand la volonté royale se prononce, répondit Marstrand. J'ai tout préparé, ne crains rien.

Niels fit un mouvement. Ces mots qu'il venait d'entendre : « la volonté royale », venaient de frapper sa mémoire. Il songea aux papiers mystérieux qu'il avait reçus du Roi la veille de son départ, en vue d'une « mission » et d'un « voyage ». L'enveloppe qu'il avait gardée sous son vêtement fut mise au jour; sa main tremblante brisa les cachets de cire. Puis, le front sillonné de grandes rides, il s'efforça de réunir ses idées pour comprendre les mots qu'il avait sous les yeux.

— Excellence, dit-il enfin, le Roi me fait noble et m'accorde une pension. Dans quelques mois, dans quelques années, si on l'exige, votre fille peut revenir en Bothnie. Elle conserve son rang. Lisez plutôt.

Mais le baron ne toucha point la feuille de parchemin couverte de sceaux et de signatures. De nouveau une terrible colère contractait son visage.

— Oh! s'écria-t-il; on a osé faire cela!...

Et, comme l'honnête et naïf Hegelstad le regardait sans comprendre :

— Tu n'es pas curieux! ajouta-t-il. Tu n'as pas même désiré savoir le nom de... de l'homme que tu remplaces... Ah! ah! ils l'ont fait gentilhomme! Ils l'ont fait riche! Méprisable fou! Commande tes livrées; fais graver ton écusson. Mais, pour mettre l'hommage de la gratitude aux pieds de celui à qui tu dois tout... même la fille, tu devras patienter jusqu'au retour de Son Altesse Royale, le prince Olaf!

Hegelstad ne fit pas un geste. Sa bouche et ses yeux s'ouvrirent lentement. Tout ce mystère inexplicable, qui lui fatiguait l'intelligence depuis plusieurs mois, devenait la chose la plus claire du monde. Effrayé de ce silence, Hilda relevait la tête, frissonnant à l'idée qu'une malédiction, une parole de haine mortelle serait dirigée contre l'homme qui l'avait perdue et qu'elle aimait toujours. Mais, pour une courte minute, Niels oubliait Hilda. Il songeait à lui-même et à son propre honneur, ce pauvre artisan qui n'entendait parler que

de l'honneur des autres. Une dernière fois il relut la charte royale et une tristesse immense parut lui enlever son courage.

— Mon Dieu! gémit-il, que pourrai-je donc respecter, d'ici à la fin de ma vie?

Presque aussitôt il releva le front, défia Marstrand du regard, et prononça d'une voix vibrante ces fières paroles :

— Je me respecterai moi-même, quoiqu'il arrive!

Il s'approcha de la cheminée; le parchemin se tordit dans la flamme et disparut bientôt, comme une vision repoussée de grandeur et de honte.

— Maintenant, ajouta-t-il, je suis prêt. Le pasteur peut venir. Et nous partirons les mains vides. L'argent du Roi, le vôtre, je refuse tout!

Avec le ministre luthérien, deux témoins parurent. L'un était Stuve, le garde-chasse; l'autre était un serviteur aussi âgé que lui et non moins sûr.

— Faisons vite, commanda le baron. Tout a été mis en règle d'avance.

— Comme pour une exécution capitale, soupira la vieille baronne dont on n'avait pas encore entendu la voix. Monsieur de Marstrand, une fois encore, ne voulez-vous pas avoir pitié? Vous êtes un homme, et certains supplices, pour nous plus cruels que la mort, ne peuvent être compris par un homme. Le châtement réservé à votre fille n'est pas seulement la déportation; c'est le viol. Comment pourrait-elle consentir à se donner à l'époux dont on lui impose la présence?

Le baron allait faire éclater sa colère; Niels l'arrêta d'un geste.

— Baronne Hilda, fit-il, aucun pouvoir humain, aucun trésor, ne me ferait accomplir les sacrifices qui s'entassent sur moi. Je vais quitter, à la façon d'un fugitif, mon père et mon pays; je vais passer ma vie auprès de vous qui ne m'aimez pas, qui ne pouvez pas m'aimer; je vais être marié, et je n'aurai pas de femme; je vais être père, et je n'aurai pas d'enfant. Toutes ces tortures, je les accepte pour une seule raison : parce que je vous aime. Je vous aime depuis quand? Je ne sais pas. Mon malheur a été de vous voir trop souvent. Après vous avoir vue, adorée comme un être supérieur, dont tout me séparait et me sépare, comment aurais-je pu regarder une autre femme? Qu'étaient auprès de vous les plus belles dames qui venaient chez le Roi!... Mes paroles vous font souffrir? Soyez sans crainte : vous ne les entendrez plus quand nous serons seuls. J'ai voulu vous les dire en présence de votre mère, qui vous aime aussi, mais moins que je vous aime. Je sais que votre vie ne peut plus être heureuse; de moins vous souffrirez, avec moi, aussi peu que vous pouvez souffrir. Je serai votre père, votre mère, votre gardien, votre consolateur, tout... excepté une seule chose. Devant Dieu, j'en fais le serment. Donc, sans trembler, mettez votre main dans la mienne, si vous croyez ne pouvoir mieux faire. Et, s'il faut vous dire la vérité, je cherche en vain, pour vous le donner, un autre conseil.

— Hélas! dit la fille de Marstrand, que deviendrais-je sans vous? Cependant, je veux vous le répéter encore : ce n'est pas pour moi que j'accepte le dévouement de votre cœur... Moi, j'espère bientôt mourir. Mais je ne suis pas seule...

— Vous aurez tout le temps de causer dans votre cabine, interrompit Marstrand. Nous avons déjà trop parlé. Voici l'heure des actes.

Peu d'instant après, tous les personnages nécessaires à la cérémonie étaient rassemblés dans la vaste pièce. Les traits d'Hilda laissaient voir cette résignation accablée de la créature humaine qui vient de laisser derrière elle tout espoir. Elle n'eût pas regardé autrement le bourreau armé de sa hache qu'elle ne regardait ce petit homme aux yeux rouges et clignotants, qui tournait d'une main nerveuse les feuillets de sa Bible. Niels ne quittait pas du regard la principale victime de ce drame où il venait d'entrer inopinément. Il s'attendait à la voir défaillir. Lui-même avait la respiration haletante du criminel torturé sur le chevalet, mais résolu à se taire. Ils prononcèrent le serment conjugal d'une voix qui n'était pas leur voix.

— Allez-vous-en tous, maintenant! cria le baron au pasteur et aux témoins, sans avoir besoin de leur répéter l'ordre.

Hilda regardait son mari avec une sorte de stupeur, cherchant une parole à dire à cet homme qui venait de s'immoler pour elle. Celui-ci, au contraire, sembla tout à coup dominer la scène. Comme s'il eût été en sa propre maison, il entra sans hésiter dans la pièce voisine et tira du berceau, avec des précautions infinies, la petite fille qui ne s'éveilla pas.

— Courage! dit-il, s'approchant d'Hilda. Un trésor vous reste. Embrassez la chair de votre chair, et oubliez ceux qui sont durs et implacables.

— Par grâce, ne me condamnez pas, moi, soupira la baronne Marstrand. J'ai fait, j'ai dit tout ce que peut faire et dire une pauvre femme réduite à se soumettre. Si je ne pleure pas en ce moment, c'est que, dans mes yeux, il ne reste plus de larmes. Je vous admire et je vous bénis comme je n'ai jamais admiré, béni, aucun être humain, sauf ma fille!

Elle étendit ses bras, et ce fut des lèvres tremblantes et ridées de cette vieille femme que le nouvel époux reçut le seul baiser qui devait réjouir ses noces. Mais, pour la première fois depuis le commencement de cette affreuse nuit, Hegelstad vit briller un peu de bonheur dans les yeux de sa femme, qui tenait l'enfant sur ses genoux. Se baisant à son oreille, il demanda :

— Quel est son nom?

Et, comme les joues pâles se couvraient d'une teinte vive, le brave cœur se hâta de rectifier :

— C'est son prénom, que je vous demande.

— Marie, fit à peine entendre la mère.

— Marie Hegelstad, par conséquent. Ou plutôt Marie Niels. Car nous serons Monsieur et Madame Niels, à cause de nos compagnons de voyage. Dans ce pays, grâce à Dieu, personne ne me connaît.

Le baron, qui s'était mis à écrire, quitta la table.

— Voici, dit-il, votre acte de mariage, bien en forme. Il est minuit. Dans trois heures un équipage vous attendra.

— Monsieur, répondit le jeune homme, deux heures suffiront. Je voudrais déjà être parti.

— Depuis quand m'appelle-t-on : Monsieur? corrigea le baron avec hauteur.

— En Amérique, où je vais, on ne connaît pas les titres.

— Vas-tu donc me haïr? demanda le vieillard avec une nuance d'émotion fugitive.

— Non! Pour quelqu'un que vous savez, je n'ai pas trop de toute ma haine; pas trop, pour cette femme, de toute ma tendresse. Oublions-nous mutuellement. Je vous ai dû beaucoup; mais ne pensez-vous pas que nous sommes quittes?

A ce moment, Hanna Stuve pénétra dans la pièce, avec l'air gauche d'une servante mal dégrossie qui vient prendre un ordre.

— Mon père m'a dit que la jeune baronne va partir, commença-t-elle. Naturellement, je dois l'accompagner. D'ailleurs, mon père le commande. Il dit cependant qu'il est nécessaire d'avoir la permission de nos maîtres... Alors, je prie Son Excellence de consentir.

Elle s'arrêta, essoufflée, rouge de l'effort accompli, comme si elle eût sollicité quelque faveur dépassant la mesure. Déjà le baron levait le bras pour refuser.

— Oh! mon ami! implora M^{me} de Marstrand. Je vous en conjure au nom du Christ! Accordez-moi cela! Vous m'avez tout refusé. Vous avez puni mon cœur, mon corps lui-même, parce que, dites-vous, j'ai été négligente. Mais accordez-moi cette grâce. Jusqu'à mon lit de mort, je ne vous demanderai plus rien. N'empêchez pas cette fidèle créature d'accompagner celle que mes yeux ne reverront plus. C'est un peu de moi qui partirait avec mon enfant.

— Bien! Va te préparer, dit Marstrand à la jeune fille. Tu reviendras quand ils seront installés en Amérique.

Hanna sortit sans laisser à aucune des personnes présentes le temps d'ajouter un mot. Toutefois, dans un regard qu'elle put jeter à la baronne, celle-ci devina toute l'étendue du sacrifice de ce grand cœur. « Elle vient de me faire comprendre qu'elle restera avec eux, se dit l'infortunée mère. Dieu soit béni! »

(A suivre.)

(Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.)

LA PEAU ET L'ESTOMAC

LE CUIR CHEVELU — LES MALADIES ARTHRITIQUES

« La Peau et l'Estomac » est le titre d'un livre de vulgarisation fort intéressant du à la plume d'un médecin parisien, le Dr Monnet, spécialiste des plus réputés et écrivain très distingué. Dans ce livre, le Dr Monnet expose magistralement les rapports intimes existant entre la peau et l'estomac au point de vue de leurs fonctions et de leurs maladies. Celles-ci sont presque toujours liées les unes aux autres par une corrélation intime et l'on peut dire que la guérison des premières entraîne celle des secondes et réciproquement.

Le meilleur moyen de guérir un mal est d'en connaître la cause pour la mieux soigner. Partant de là, le Dr Monnet montre comme cause primordiale de ces affections le « ferment ». Voyez-vous, dit-il, sur un vieux morceau de pain la moisissure : ferment. Voyez-vous le vin qui tourne à l'aigre : ferment.

Le ferment agit de même sur nous : il fera moisir notre peau, comme il aigrit notre estomac. Il viciera notre sang, le rendra acide, brûlant. De là, les *eczémas*, les *dartres*, les *psoriasis*, comme aussi les *gastrites*, la *dyspepsie*, la *gastralgie*.

C'est là ce que nos pères appelaient les *vices du sang*. Aujourd'hui que Pasteur a jeté sur toutes ces questions une grande clarté, on sait que le *vice du sang* n'est rien autre chose que l'accumulation dans l'organisme d'acrétes, de substances toxiques, de ferments en un mot que les maladies ne peuvent éliminer. Tout leur système digestif est ébranlé et leur peau est brûlée comme si la lave d'un volcan avait couru sur elle.

Combattre ce ferment qui mine la vie, qui corrode l'estomac et la peau, comme l'acide corrode et use les mains de ceux qui le manient, voilà le premier point et le dernier. Tuer la cause pour supprimer l'effet.

Et partout, lorsqu'on veut se donner la peine de le chercher et de l'observer, on retrouve cet élément fermentatif. Qu'est-ce donc en effet que ces *affections du cuir chevelu* où l'on voit disparaître, comme fauchées par une invisible main, les chevelures les plus solides et les plus opulentes? Elles sont la conséquence certaine de l'action spéciale d'un ferment qui vit et se développe dans les poussières des pellicules ou dans les sécrétions grasses provenant d'excès de fonctionnement des glandes sudorales ou d'exagération de fonction des glandes sébacées du cuir chevelu.

Que de chevelures seraient encore debout si ce principe n'avait pas été inconnu! Combien peuvent être encore restaurées si, au lieu de chercher dans de miraculeux et fallacieux produits la guérison de leurs affections, les malades veulent prendre la peine de se soigner avec un traitement approprié!

En somme, le ferment est à la base et à l'origine de l'être,

comme à son sommet. Car il est l'élément nécessaire de la vie comme il est générateur de maladie, et de mort quand on ne le fait pas rentrer dans ses fonctions, dans ses actions normales; et c'est là précisément le rôle de la médecine et du médecin.

Sortant des sentiers battus de la routine médicale, le Dr Monnet aborde très nettement la question du traitement. Il réproche avec énergie l'abus trop fréquent des arsenicaux et des mercuriaux, médicaments dangereux quand ils sont maniés sans sagacité et sans justesse, au point d'aggraver souvent les affections qu'ils sont destinés à guérir.

La vraie médication sera la médication dépurative, la médication dont la base sera un antiferment. Lequel?

La question est ici complexe. Il faut prendre la médication antifermentative partout où on la trouve et autant que possible l'établir d'après la connaissance et l'analyse du sang et les urines du malade, d'après ses antécédents constitutionnels, héréditaires, d'après son genre de vie, son milieu, ses ambiances.

Que ce soit au règne végétal, minéral, animal que l'on doive s'adresser; que ce soit par la voie de l'estomac, par l'emploi des sécrums, le principe doit être de purifier le sang, de le débarrasser de ses éléments étrangers. Refaire la vie normale là où le ferment menace d'engendrer la mort. Aider la nature à reprendre ses fonctions normales sans la blesser, sans la forcer, sans l'empoisonner.

C'est, en effet, à cette médication réellement active et dépurative que le Dr Monnet donne la préférence et dont il développe très clairement les résultats dans son ouvrage.

Il faut, en effet, se méfier de ces soi-disant dépuratifs qui sont le plus souvent des formules dangereuses ou sans action et qui, dans tous les cas, ne sauraient et ne pourraient convenir à tous indistinctement.

Nous avons lu, en particulier, un chapitre écrit de main de maître sur l'appropriation des sécrums aux sujets. Chaque malade a une façon particulière d'être malade; et il serait absurde de donner un même remède à tous ceux qui, d'apparence, ont une semblable maladie, écrit le Dr Monnet. Je ne connais rien de plus justement dit, de plus judicieusement étudié. J'avoue que j'ai eu là une vision très nette et très émouvante de l'action et du rôle du médecin dans la direction d'un traitement, et j'ai mieux compris comment il se faisait que le succès allait, en médecine comme ailleurs, non pas à l'empirisme et au hasard, mais à la science vraie, guidée par l'expérience et l'observation.

D'ailleurs, je renvoie au livre lui-même, lequel est véritablement captivant. Il est écrit en un style simple, élégant, accessible à tous,

et l'agrément de sa lecture se double de sa très grande utilité pratique.

Ceux qui souffrent de la peau, du cuir chevelu et de l'estomac, sont léglon aujourd'hui par ce temps de nervosisme et de vie surchauffée. Ce n'est souvent que la résultante de l'inflammation survenant à la suite d'excès cérébraux ou d'efforts matériels. Le livre du Dr Monnet, plein d'excellents conseils, apprendra à s'en préserver et à s'en guérir. C'en est assez pour justifier le succès énorme avec lequel il a été accueilli.

Mais nous ajouterons que les résultats sont là pour corroborer les espérances du livre. Nous avons pu connaître nous-mêmes de nombreux malades guéris lesquels, depuis longtemps, avaient pris le stérile parti de désespérer.

Aussi bien, considérons-nous comme un devoir de le recommander à ceux qui souffrent; ils apprendront à mieux connaître leur maladie, à la mieux soigner, et surtout à la guérir, ce qui est leur légitime espérance. Quant à nous, nous serions trop heureux si cet article, en faisant connaître une méthode bienfaisante, peut aider à soulager quelques douleurs et atténuer quelques souffrances.

D^r FOLLEN.

La plupart des maladies de ces organes sont liées, comme chacun sait, à des constitutions que les médecins appellent arthritiques ou herpétiques.

L'idée d'étudier ces constitutions, d'apporter à ceux qui en sont victimes les conseils utiles, devait venir tout naturellement à l'esprit du Dr Monnet. Aussi a-t-il publié une autre brochure dont voici le titre : **CONSULTATIONS POUR LES ARTHRITIQUES**. Là, il étudie par chapitres successifs : l'*Arthritisme* et l'*Herpétisme* en tant que diathèses constitutionnelles, les *Rhumatismes aigus chroniques*, la *Goutte*, la *Gravelle*, le *Diabète*, l'*Obésité*. Chacun de ces livres est assez suggestif par lui-même pour nous dispenser de l'analyse. Qu'il nous suffise de dire que c'est sous forme de consultation spéciale à chaque cas que le Dr Monnet a voulu établir et résumer ses conseils. De cette façon, il ne perd pas le lecteur dans le dédale de théories vaines et de médications fantaisistes. Il leur dit : *voici le mal et voilà le remède qui l'évite et le guérit*.

Chacun de ces livres, **CONSULTATIONS POUR LES ARTHRITIQUES**, de même que son précédent, **PEAU ET ESTOMAC**, est vendu dans toutes les librairies et envoyé franco contre 1 franc qu'il suffira d'adresser, soit au Dr Monnet, 17, place de la Madeleine, soit à la Société des Publications hygiéniques, 3, rue Greffulhe, Paris (8^e). Téléph. 212-18.

BÉNÉDICTINE



La
Meilleure
des Liqueurs



Exquise
Tonique
Digestive

GRUBER & C^{IE} BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN

Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
Bière en Fûts, Bout., 1/2 Bout. Livraison à domicile.

Relieur
PARIS

MAISON
FONDÉE EN 1837

Ancienne Maison MANGIN

DUPONT, Succ^r

du Journal

« l'Illustration »

24, Rue Saint-Lazare, 24

La Reliure de l'ILLUSTRATION étant
faite en grande quantité dans nos ateliers,
nous permet de l'établir aux prix ci-contre :

RELIURES DE LUXE & EN TOUS GENRES

TARIF en 1/2 CHAGRIN ROUGE à Nerfs

ILLUSTRATION, le semestre, sans romans. 4 fr. «
— avec romans. 4 fr. 50
Supplément Musical, l'année. 2 fr. 50
Supplément Théâtral, l'année. 2 fr. 50

C.-E. HENRIOD INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR

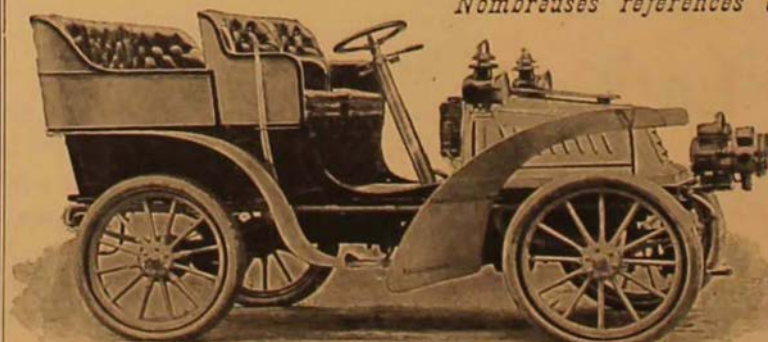
18^{ter}, rue du Marché, à Neuilly-sur-Seine

Une des plus anciennes marques d'Automobiles

« L'Exposition d'Automobiles du Grand Palais (Paris, du 10 au 25 décembre 1902) approche. Là est le grand succès annuel des Voitures HENRIOD. Aucune marque n'a encore réalisé tous les perfectionnements et les performances de ces voitures. — Garantie sans concurrence. »

MOTEURS POUR VOITURES & BATEAUX DE 8, 12, 20, 40 ET 60 CHEVAUX

Nombreuses références de premier ordre



Médaille d'Or
Paris-Rouen 1900
Exposition universelle 1900
Médaille d'Argent
la plus haute récompense
pour voitures à l'alcool.
Crystal-Palace, Londres 1902
Médaille d'Or
Paris-Corbeil 1902
Premier Prix
Exposition du Ministère
1902
Deux Médailles,
Un Diplôme.

TONNEAU DE LUXE — 9 chevaux — 5.800 francs.

Les Parfums Naturels de Lenthéric

et leur réputation dans le monde

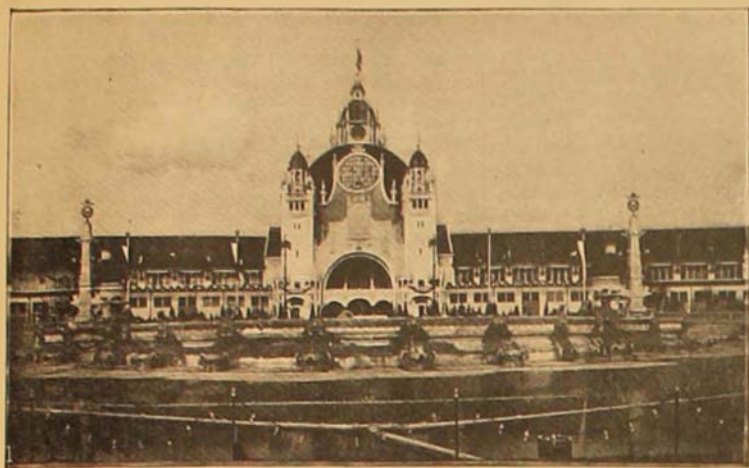


Madame de Thèbes. — Cliché Boissonnas et Taponier

*Vous êtes, mon cher Lenthéric
un véritable magicien
Vous donnez aux femmes
la grâce et la beauté; la grâce
par vos parfums, la
beauté par vos conseils
A. de Thèbes*

“ La Feria ”. — Ce parfum nouveau, de LENTHÉRIC, d'une extraordinaire tenacité, communique à tout le corps une délicate fraîcheur et donne aux différentes personnes qui l'adoptent un parfum particulier très attirant; tout le contraire se produit avec les parfums artificiels toujours écœurants après leur évaporation. — Se vend en France et à l'Étranger dans toutes les grandes maisons.

SELWYN IMPORTING and TRADING Co. — Seuls agents pour les États-Unis d'Amérique et le Canada
18, East 17th street. — New-York.



Palais de l'Industrie.

L'ART APPLIQUÉ

A L'EXPOSITION DE DUSSELDORF

L'exposition industrielle de Dusseldorf et l'exposition d'art décoratif de Turin sont, depuis notre dernière exposition universelle, les deux manifestations les plus importantes d'architecture publique, dans le sens moderne. Elles ont fourni aux artistes décorateurs, aux bâtisseurs épris de progrès, de belles occasions d'exprimer leurs idées, de matérialiser leur conception des styles nouveaux.

Sur la rive droite du Rhin, englobant une partie de ce délicieux Hofgarten qui, jusqu'au cœur de la ville, déploie l'ombre fraîche de ses beaux arbres, l'exposition de Dusseldorf est bâtie. Elle s'allonge au bord du grand fleuve, avec ses édifices joyeux, tout parés de chantantes couleurs, agrémentés de pignons, de clochers, de dômes, de flèches, avec la fête de ses drapeaux et la parure de ses parterres. Cela est plein d'imprévu, personnel, amusant : on y cherche en vain des traces de la traditionnelle lourdeur allemande; pas de solennité, pas de pompe; aucun arc de triomphe, aucun quadrige, aucun temple grec. Le modernisme règne ici, mais sans rien d'excessif, un modernisme de bon aloi qui se souvient volontiers des chansons du passé et mêle fort plaisamment aux formules nouvelles le ressouvenir des motifs architecturaux du Moyen âge allemand. L'aspect est aussi très varié et très séduisant.

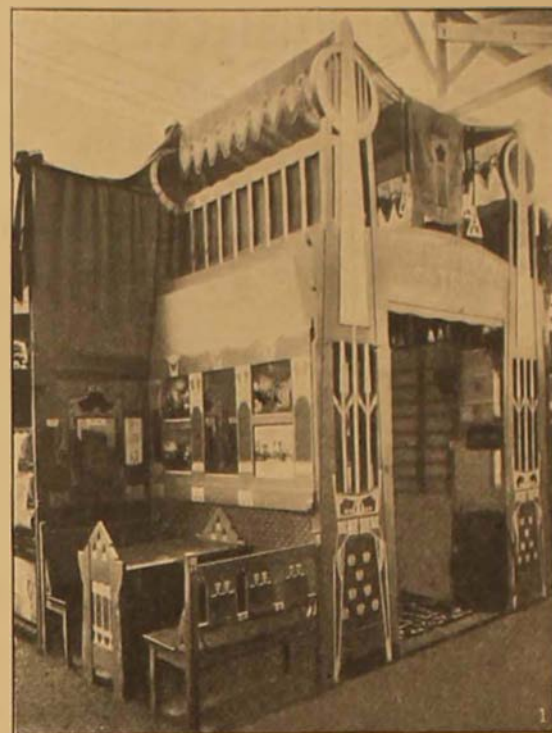
Le palais des usines Krupp, qui ne couvre pas moins de quatre mille mètres superficiels, s'impose d'abord à l'attention, et par ses proportions et par la nouveauté de ses formes architectoniques. Sa façade est flanquée de deux énormes tours, ajourées au sommet et coiffées par une coupole basse d'argent, tandis qu'un corps de bâtiment plus bas s'arrondit à l'une des extrémités comme l'arrière d'un grand navire et porte un mât de cuirassé en plein pavois. Les murs sont presque blancs; des motifs décoratifs dorés, bien à leur place, les ornent. Tout près de là, au bord même du fleuve, un joli groupe

de maisons ouvrières construites, celles-ci par la Société de constructions d'utilité générale Remscheid, celles-là reproduisant exactement les maisons ouvrières de l'usine Krupp à Eisen. Cela est charmant, d'une simplicité saine, d'un goût exquis; on aimerait vivre dans ces pièces si intimes et si claires, où tout est si intelligemment préparé pour la vie familiale.

Plus loin, voici le haut clocher carillonnant de la Société minière de Borchum et la grande coupole de la Société de Hörde; voici les deux tours Renaissance modernisée des Industries rhénanes Erhardt, et les toits rouges de la vaste salle des fêtes, le dôme et les deux hauts clochers de l'immense galerie principale des industries diverses dont les toits, rouges aussi,



Palais des usines Krupp.



Décoration intérieure de section.

mettent une note si franchement colorée dans les verdure, au-dessus des plants d'arbustes et de fleurs.

Ici encore, de petites maisons ouvrières, des pavillons isolés, ingénieux de formes et de colorations, très gais d'aspect, disant de curieuses recherches dans la voie de la nouveauté.

Puis le palais des Beaux-Arts, assez banal et qui survivra, sans grande gloire pour son architecte et pour la ville de Dusseldorf, à l'exposition actuelle. L'aménagement intérieur en est original; les salles sont bien disposées et l'on remarque surtout celles que la section de Vienne a décorées de la plus neuve manière.

Partout enfin, se manifeste la volonté de progrès dont je parlais tout à l'heure et il est impossible de ne pas être frappé par la puissance des efforts accomplis pour réaliser une telle marche en avant, dans un pays où hier régnait encore l'esprit classique le plus étroit, où l'obsession de l'art grec et romain étouffait toute tentative d'indépendance et de nouveauté.

GRANDE MAISON DE BLANC

6, BOULEVARD
DES CAPUCINES
PARIS

Photographies extraites de notre Catalogue

6, BOULEVARD
DES CAPUCINES
PARIS

Trousseaux
Complets

DEPUIS

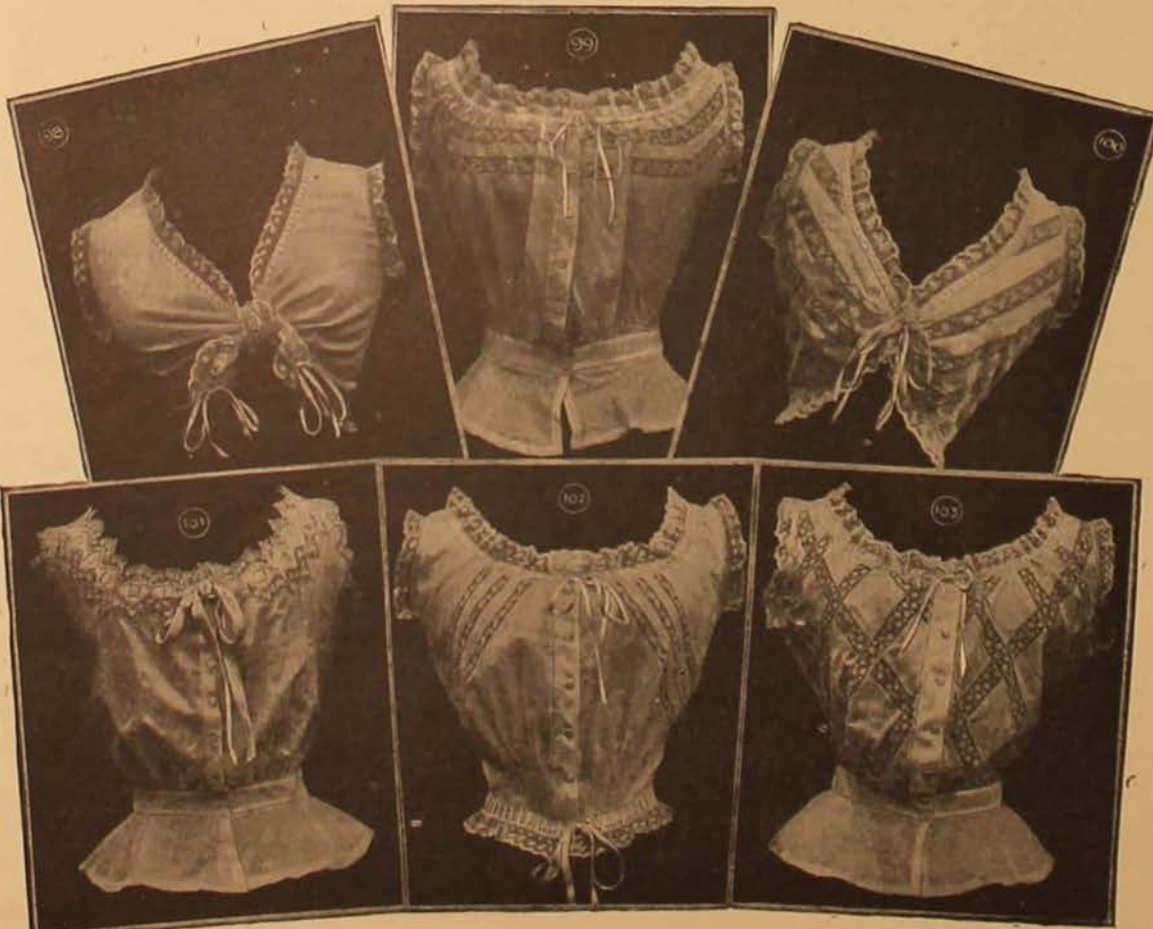
1.500 Fr.

ENVOI SUR DEMANDE
de nos

Devis de Trousseaux

de 1.500, 2.000, 3.000, 5.000 fr.

ET AU-DESSUS



№ 98 Boléro nansouck soie, garni dentelle 15. »
№ 101 Blouse nansouck soie, incrustation guipure 33. »

№ 99 Blouse nansouck soie, entredeux et Valenciennes 25. »
№ 102 Blouse nansouck soie, entredeux et Valenciennes 35. »

№ 100 Boléro nansouck soie, entredeux et Valenciennes 32. »
№ 103 Blouse nansouck soie, entredeux et Valenciennes 38. »

Linge de Table

Linge de Maison

ENVOI SUR DEMANDE
de notre

CATALOGUE
ILLUSTRÉ

OFFICIERS MINISTÉRIELS

FDS D'HOTEL Meublé expt. à Paris, r. Richemont, 15, et r. Duphot, 23 (près Madeleine) **Hotel Rapp et Duphot**. A adj. 15 oct. 1902. Et. M. **Kastler**, not. à Paris, 116, faub. Saint-Honoré, midi. M. à pr. : 60.000 f. Loy. d'av. 13.250 f. Cons. 10.000 f. S'ad. au not.

CHASSE A GRAND PARC DE 700 HECT. clos de murs en parfait état, avec petit château moderne très confortable, meublé ou non; chenils, écuries et autres dépendances. Gibier abondant pour chasse à courre et à tir. A 5 h. de Paris, grande ligne ferrée. S'adresser à M. **Aymard**, notaire à Loudun (Vienne).

FDS de Garage et Réparations d'automobiles à Paris, Av. de la Grande-Armée, 77 bis, avec dépendances **avenue Malakoff, 148 et 150**, dépendant de la **STÉ COMM. D'AUTOMOBILES**. A adj. **Moyné**, not., 7, r. Laffitte, le 27 sept. 2 h. M. à prix : 30.000 fr. March. en sus. Loy. à remb. Cons. 3.000 fr. S'ad. à M. L. Manteau, liq. de la Sté, 60, r. Caumartin et au not.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

Voir les solutions à la page 12 de la couverture.

N° 1537. — **Rectangle magique** donnant un cube magique de 3. Par A. Huber.

| | | | | | | |
|----|----|----|----|----|----|-----|
| 8 | | 13 | | 21 | | 126 |
| | 9 | | 14 | | 19 | 126 |
| | | 7 | | 15 | | 126 |
| 42 | 42 | 42 | 42 | 42 | 42 | 378 |

Avec les 27 premiers nombres, compléter le rectangle ci-dessus de manière à obtenir 126 dans chacune des trois horizontales et 42 dans chacune des 9 verticales.

En divisant ce rectangle en trois parties et en superposant ces trois parties, on devra obtenir un cube magique donnant une constante de 42 dans les 9 verticales, dans les 18 horizontales et dans les 4 grandes diagonales du cube.

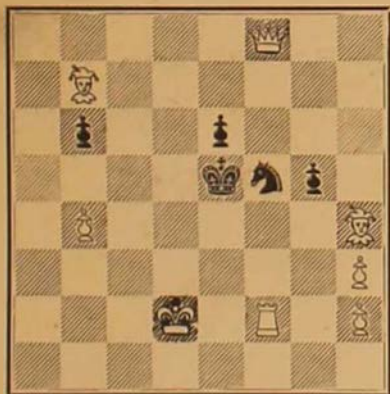
JEUX D'ESPRIT

N° 1538. — **Enigme**. Par Charles Pautot.

On ne me connaît pas et je suis à la France. D'infiniment petit, restant dans l'espérance; Pour la revanche encor, je me vois à Berlin, Eloigné de Bismarck, mais soumis à Merlin. Pour hanter Frédéric si j'ai suivi Guillaume En fuyant trois palais pour passer sous le chaume C'est que de l'avenir, en un noble festin, Je vis en célébrer, d'avance, le destin.

L'ÉCHIQUIER

N° 1539. — **Problème**, par le baron Wardener. Noms, 5.



BLANCS, 7. Mat direct en 2 coups.

LES CARTES

N° 1540. — **Le Whist à quatre**.

Marque blanche. La retourne est le 10 de pique.

| | | | | |
|----|---|---|---|---|
| | A | X | B | Z |
| 1. | | | | |
| 2. | | | | |
| 3. | | | | |
| 4. | | | | |
| 5. | | | | |
| 6. | | | | |

| | | | | |
|-----|--|--|--|--|
| 7. | | | | |
| 8. | | | | |
| 9. | | | | |
| 10. | | | | |
| 11. | | | | |
| 12. | | | | |
| 13. | | | | |

L'attaque par le valet de carreau est juste. La main est régulière et simple; aucune critique n'est nécessaire.

A. DE R.

LA CUISINE

Carpe farcie à l'ancienne.

La carpe farcie à l'« ancienne », c'est-à-dire sans complications décoratives, est facile à préparer. Elle constitue, dans une certaine mesure, un plat de luxe, de grande ressource à la campagne où l'on manque souvent de poisson de mer. On la sert chaude ou froide, et, si l'on désire simplifier ou avoir un plat maigre, on peut très bien se dispenser de la piquer.

Proportions. — Pour une carpe d'environ 2 kilos, convenant pour 10 à 12 personnes : 150 grammes nets de merlan ou de brochet; 125 gr. beurre; 150 gr. lard à piquer; 100 gr. truffe (facultative); 100 gr. mie de pain; 150 gr. d'oignon; 1 œuf entier; 2 jaunes d'œuf; 2 décil. 1/2 environ de lait; 1 petit verre de cognac; 1 ou 2 cuillerées de crème assez épaisse; 1/2 litre de vin blanc, soit 5 décilitres; 2 décil. 1/2 d'eau; 1 bouquet garni; Sel, poivre, muscade.

POUR LA SAUCE

15 grammes de farine
70 — de beurre;
2 jaunes d'œuf;
2 décil. 1/2 environ du jus de cuisson
1 cuillerée à café de jus de citron.

La carpe. — Je choisis, de préférence, une carpe laitee.

Il s'agit d'abord de la tuer, ce qui n'est point très facile, ce poisson ayant, comme on sait, la vie extrêmement dure.

On peut l'étourdir en lui assénant un coup violent sur la tête, à l'endroit où apparaît un os luisant nommé « rocher ». On lui fend ensuite le ventre sur toute la longueur, et on peut alors la vider sans qu'elle se débâte trop. Ce procédé contrarie les âmes sensibles; en outre, la carpe s'écaille moins bien quand elle est ainsi éventrée, car elle est plus ou moins flasque.

Un bon moyen consiste, après avoir étourdi le poisson, à le plonger dans une casserole pleine d'eau bouillante que l'on couvre aussitôt, en chargeant le couvercle d'un poids assez fort pour que la carpe ne puisse le soulever d'un coup de queue. Il faut opérer lestement, mais, au bout d'environ une minute, la carpe est morte.

Ajoutons que, quand la carpe a été échaudée, elle se pèle plus facilement. Mais il ne faut pas trop attendre pour la cuire, car elle tourne alors assez vite.

Donc, la carpe étant échaudée, je rogne les nageoires et la queue, je l'écaille en la grattant avec un couteau, puis je fends le ventre sur toute sa longueur. J'enlève la laitance ou les œufs que je mets de côté dans l'eau fraîche, je vide le poisson et je le lave à plusieurs eaux.

Je pèle un côté seulement de la carpe (celui qui sera piqué), depuis le bas du ventre jusqu'à l'arête du dos; en soulevant la peau avec un couteau, elle vient par plaques, assez facilement. Il faut y aller avec soin pour ne pas enlever des morceaux de chair.

Il est bon de fendre légèrement la carpe au milieu du dos, le long de l'arête, pour empêcher les lèvres du ventre de se retirer.

Si l'on ne doit pas piquer la carpe, il est inutile de la peler; il suffit de l'écailler.

Pour piquer et clouter. — Je choisis une bande de lard mince et ferme; le lard trop épais est mou et s'enfile mal. Je coupe des lardons d'à peu près 3 centimètres de longueur sur 3 millimètres d'épaisseur.

Je pique une rangée de lardons en travers tout le long de la carpe, près du dos, les espaçant d'environ 1 centimètre, et en ayant soin de prendre peu de chair, parce que le lard trop enfoui ne cuirait pas.

Je fais une rangée semblable au milieu de la carpe, et une autre le long du ventre, en entrecroisant les lardons, c'est-à-dire que ceux du milieu doivent se trouver devant l'espace compris entre deux lardons des rangées de côté.

D'autre part, je coupe la truffe crue — à moins que je sois obligé d'employer de la truffe de

conserve, qu'il faut alors choisir bien ferme — en julienne de 3 millimètres d'épaisseur sur 1 centimètre de long. Avec la pointe d'un couteau ou une grosse aiguille à brider, je fais dans la carpe des trous profonds d'un centimètre, dans lesquels je plante les morceaux de truffe comme un clou. Je fais un rang de truffe dans chaque intervalle compris entre deux rangs de lardons.

La farce. — Je fais tremper pendant cinq minutes la mie de pain dans le lait; pour que le pain s'imbibe bien il en faut plus que ce qui sera absorbé.

Pendant ce temps, je mets dans le mortier le chair de merlan ou du brochet débarrassée de toutes peaux et arêtes, et je pile avec une dizaine de grammes de gros sel qui aide au défillement des chairs.

Quand le poisson est réduit en miettes assez fines, j'ajoute la mie de pain après l'avoir bien pressée entre les doigts pour enlever l'excès de lait, un peu de poivre et de muscade et le cognac. Je continue à broyer, puis j'ajoute le beurre non fondu et, quand il est bien mélangé, les œufs.

Je passe alors au tamis métallique, ce qui est indispensable pour obtenir une farce fine. Je recueille cette farce dans un saladier et je la travaille encore pendant quelques instants avec la cuiller de bois, en ajoutant peu à peu, suivant la consistance de la farce, une à deux cuillerées de crème épaisse, sans goût aigre. La farce peut être tenue plus molle qu'une farce à quenelles ordinaires puisqu'elle sera maintenue à l'intérieur de la carpe.

Pour blanchir la laitance. — Je mets la laitance dans un peu d'eau froide légèrement salée et acidulée avec quelques gouttes de jus de citron. Je chauffe doucement et, au premier bouillon, je retire du feu.

J'égoutte la laitance et je la coupe en petits dés que j'ajoute à la farce.

Si la carpe a des œufs, on peut les blanchir comme la laitance, mais en les faisant cuire 5 ou 6 minutes. On les range sur le plat autour de la carpe. Mieux vaut ne pas les mêler à la farce.

Pour garnir la carpe. — Prenant la farce avec une cuiller, j'en remplis l'intérieur de la carpe de façon qu'elle soit bien pleine, mais que les deux lèvres de l'incision pratiquée le long du ventre se rejoignent exactement.

Je pose sur la carpe une mousseline un peu moins longue qu'elle, mais assez large pour que les deux bords puissent se recouvrir sous la carpe. Le poisson ainsi emballé, je fixe le linge avec deux ou trois tours de ficelle, en ne serrant pas trop fort, car la farce gonflera en cuisant.

Il est préférable de ne pas prendre une mousseline plus longue que la carpe que l'on serrerait en moignon près de la tête et de la queue; on formerait ainsi des plis qui contrarient la régularité de la cuisson à cet endroit.

La carpe étant ainsi emballée, il est inutile de couvrir le plat où elle cuit.

La cuisson. — Je prends un plat ovale à rebord, en cuivre étamé de préférence, de dimensions convenables pour que la carpe y soit à l'aise sans qu'il reste trop de vide.

Je graisse le fond avec une trentaine de grammes d'huile, de beurre non fondu, ou de débris de lard. Je sème sur ce fond l'oignon coupé en rondelles, et j'y pose la carpe, bien entendu le côté piqué en-dessus.

Je pose le plat tel quel sur le feu où je le laisse une dizaine de minutes pour saisir la farce et blondir l'oignon qui ne doit pas roussir.

Au bout de ce temps, je mouille avec l'eau et le vin, j'ajoute le bouquet garni, quelques grains de poivre et très peu de sel à cause de la réduction que subira le liquide. La carpe doit baigner à peu près au tiers de sa hauteur.

Je mets alors au four assez doux pour que le liquide mijote doucement comme un pot-au-feu, et je laisse cuire ainsi pendant environ 2 heures, en arrosant la carpe avec le liquide de cuisson toutes les 10 minutes.

On reconnaît que la cuisson est achevée quand la carpe cède facilement sous les doigts.

La sauce. — La carpe étant cuite, je fais fondre dans une petite casserole 20 grammes de beurre que je délaye avec 15 grammes de farine, sans laisser blondir. Je mouille, en le passant, avec le jus de cuisson de la carpe qui doit être réduit à peu près à deux décilitres et demi; je chauffe jusqu'à ébullition et je retire du feu.

D'autre part, je délaye dans un bol 2 jaunes d'œuf avec une cuillerée de café de jus de citron

et 50 grammes de beurre divisé en petits morceaux. J'y verse lentement, en tournant vivement pour empêcher les œufs d'être saisis, 2 à 3 cuillerées de sauce. Puis, quand tout est bien mélangé, je reverse le contenu du bol dans le reste de la sauce en mêlant bien avec la cuiller de bois. Je goûte pour l'assaisonnement, et j'ajoute sel et poivre si c'est nécessaire.

Pour servir. — Après avoir coupé les ficelles qui la retiennent, j'ouvre la mousseline qui enveloppe la carpe. Je glisse une pelle à poisson entre la carpe et la partie de mousseline qui est au fond du plat, et, soulevant la carpe avec précaution, je la transporte sur le plat du service bien chaud.

Je prends un peu de sauce avec une cuiller, et je la répands à la surface de la carpe, de façon à la bien napper, et je présente le reste de la sauce dans une saucière.

La carpe froide. — Si l'on veut servir la carpe froide, glacée, on ne fait pas la sauce qui vient d'être indiquée.

Après avoir posé la carpe sur le plat à servir, on verse dessus, en le passant, le jus de cuisson, et on laisse refroidir en arrosant de temps à autre la carpe, pour bien la glacer, à mesure que le jus commence à prendre un peu de consistance.

Le Pot-au-Feu, 1898.

Le Pot-au-Feu (10^e année), 14, rue Duphot. ABONNEMENT : 6 francs par an. — ÉTRANGER : 7 francs

A VENDRE en tout **BEAU DOMAINE** de 425 hectares dans le **Boisage Normand** comprenant : **CHATEAU** important dans un joli site. **Beau Parc et Dépendances**, 20 hectares. **7 FERMES** en excellent état louées 21.700 fr. 335 hectares. Très belle chasse. — **BOIS** : 70 hectares. S'adresser : M. Lemarquis, administrateur judiciaire, 3, Rue Louis-le-Grand, Paris; M. Mahot de la Quérantonnais, notaire, à Paris; M. Cortot et M. Bertinot jeune, avoués à Paris et M. L'Hermizier, notaire, St-Georges-d'Aunay (Calv.).

LE PARFUM IDEAL HOUBIGANT

Eau de Botot Dentifrice Supérieur Exig. la Signat. *M. Botot*

CHOCOLAT PIHAN 4, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, PARIS
BAPTEMES BONBONS PIHAN 4, FAUBOURG CHOCOLATS PIHAN ST-HONORÉ, PARIS

LE SAVON à l'Extrait de FIEL **MAIGRIR**
VERT DE L'AMIRAL (B^{is} s.g.d.g.)
LA PARTIE DU CORPS SAVONNÉE
Sans altérer ni la santé ni l'épiderme, la b^{is} 2 pains 10^e (n^o 33400 c.m¹⁴)
Brochure sur dem. SAVONNERIE de L'AMIRAL, 35, r. Le Peletier, Paris.

Le Meilleur des Toniques
VIN DE BUGEAUD
Quina Jaune Royal, Cacao, Vin d'Espagne. TOUTES PHARMACIES.

GRANDS MAGASINS DE LA SAMARITAINE
Rue de Rivoli, 75, Rues du Pont-Neuf et de la Monnaie, Paris.

Lundi 22 Septembre
ET JOURS SUIVANTS
MISE EN VENTE DES NOUVEAUTÉS
AUTOMNE-HIVER
OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

Vérascope Richard BREVETÉ S. G. D. G. EXPOSITION et VENTE : 3, R. Lafayette (pr. l'Opéra) DEMANDER NOTICE ILLUSTRÉE 25, Rue Mélinque, PARIS

AU BON MARCHÉ
PARIS MAISON ARISTIDE BOUCICAUT PARIS.

TAPIS *Lundi 22 Septembre et Jours suivants*
AMEUBLEMENTS
Couvertures, Literie
Linge de Table et de Maison
Bronzes et Objets d'Art
TAPISSERIES SOIERIES et DENTELLES ANCIENNES

Vin Désiles

Cordial Régénérateur

ANEMIE — NEURASTHENIE SURMENAGE, CONVALESCENCE
 Cette Médication tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. — L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ces toniques qui, tout en conservant une efficacité identique se présentent sous trois formes différentes, afin de se prêter plus facilement aux préférences des malades et aux exigences spéciales de leurs tempéraments.
PARIS, 80, Rue Réaumur, et toutes Pharmacies.

Désiline digestive
 Liqueur de Table.
Désiles-Granulé
 aux Glycérophosphates
 et à l'Extrait complet de VIN DÉSILES.

L'INSTRUCTION S'AVANCE, par Henriot.



— Voyons... il faut en finir... nous croyons tenir le cochon qui a conduit les Daurignac à la gare du Nord...

... La justice demande davantage. Qu'ont pu faire le 7 mai les Daurignac en attendant le train?

— Mon opinion est qu'ils ont dû prendre un bock.
 — Vous y êtes.

— Il faut donc retrouver les garçons de café.
 — Lesquels?
 — Il faut d'abord les interroger tous.

(Défilé de tous les garçons de tous les cafés qui avoisinent la gare du Nord.)
 — Rappelez vos souvenirs... à qui avez-vous servi des bocks le 7 mai, de 5 à 7?



— C'est moi!
 — C'est vous?... Vous vous souvenez d'avoir servi un bock à une famille composée de...

— Non, il n'y avait qu'un voyageur. Gros, avec une barbe...

— Romain? Je crois plutôt que c'était un Allemand.
 — Parfaitement : il déguisait son accent.

— Autre question... Comment vous souvenez-vous si bien de ce voyageur?

— Oh! très bien... Il a bu le bock, à moitié, et m'a jeté le reste sur les pieds en me disant : « Fôtre pière est lédésable! »
 — Diable! Ça ne fait rien; l'instruction avance à pas de géants.

PRÊTS de Capitaux

avec toute la sécurité et la discrétion d'une maison sérieuse et de confiance, sans frais, gratuits et avec avances immédiates sur **IMMEUBLES** (3/4 de leur valeur), depuis 3 1/2 %;
 sur **NUES-PROPRIÉTÉS** (Titres de Rentes, Actions ou Obligations); sur un **saire à la jouissance** à l'insu de l'usufruitier;
 sur **SUCCESSIONS** et **BIENS INDIVIS** (sans le concours des co-héritiers); sur **TITRES NOMINATIFS**, même s'ils sont entre les mains d'une autre personne, à son insu et sans besoin des titres; sur **TITRES INCASSABLES** au rachat de Retour; sur **CRÉANCES**, Rentes Viagères, Uaupuits, Assurances et 1^{ère} Garantie adjuvée. Achat comptant de **CRÉANCES** et de **NUES-PROPRIÉTÉS**.
 Ancienne Maison **VORMUS** (11^e Année)
BANQUE GÉNÉRALE HYPOTHECAIRE, Successeur, 5, Rue Cambon, PARIS (De 1 h. à 6 heures). **TELEPH. 250 44.** Lettres sans en-tête. — RENSEIGNEMENTS GRATUITS.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR
 Sans altérer votre Santé,
 Sans changer vos Habitudes?
 Suivez pendant trois mois consécutifs le **TRAITEMENT SUÉDOIS**
 Vous obtiendrez un Succès certain, étonnant
 Flac. Pilules Suédoises, 5^{fr.}
 La Flac. Savon Suédois, 5^{fr.}
 Une illustration accompagne chaque Flacon.
 DÉPÔT GÉNÉRAL, Ph^{ie} Centrale,
 50-52, Rue Montmartre, Paris et 11^{es} Ph^{ies}

CARABINES à AIR COMPRIMÉ

Tirant à balles à plombs, et à flèches, pour Jardin et Tir de Salon. — **GARANTIES SANS DANGER**
 Prix : 24 fr., 18 fr., 12 fr., 8^{fr.}50 Franco.

Catalogue illustré Franco. — **RIGAUD**, Ed^{iteur}, 26, Rue du Temple, Paris.

Machines à Coudre SINGER
 Exposition Universelle, Paris 1900
GRAND PRIX
 La plus haute récompense
 Direction pour la France, l'Algérie et la Tunisie
 PARIS — 29, rue de la Glacière, 29 — PARIS

FERNET-BRANCA
 des FRATELLI BRANCA de MILAN
 AMER TONIQUE — APERITIF — DIGESTIF
 Se Méfier des Contrefaçons.

LE COURRIER DE LA PRESSE
 Fondé en 1880. A. GALLOIS, Directeur.
 21, Boulevard Montmartre. PARIS
 FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX & DE REVUES SUR TOUS SUJETS & PERSONNALITÉS
 Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour
TARIF : 0 fr. 30 par coupure
 Tarif réduit, paiement par 100 Coupures, 25 fr.
 d'avance sans pé-) * 250 * 55 *
 riode de temps li-) * 500 * 105 *
 mité.) * 1000 * 200 *
 Tous les ordres sont valables jusqu'à avis contraire.

JUMELLES STÉRÉO-PANORAMIQUES
H. MACKENSTEIN PARIS
 Exposition Permanente
 des Merveilleux Appareils
 et Jumelles photographiques
MACKENSTEIN
 dans le nouveau Magasin de vente
 de la Société Anonyme Française
 des Établ^{ts} MACKENSTEIN
 7, AVENUE DE L'OPERA, PARIS (1^{er})
 Fournitures générales
 pour la Photographie
 Siège social et Usine :
 15, RUE DES CARMES, PARIS (5^e)
 Envoi du Catalogue général
 contre 90 cent. en timbres-poste de tous pays.
 (Prospectus spécial n° 16 gratis)

Contrôle des Compagnies d'Assurances-Vie

Le *Messenger de Paris* traitant cette question le 27 mai, écrit : « Que le législateur français copie la législation Suisse, il aura bien mérité de la France économe et prévoyante! » Une reconnaissance aussi éclatante de la surveillance Suisse montre au public des assurés et des rentiers la confiance qu'inspire la doyen des Compagnies Suisses, la *Société Suisse de Zurich*, 97, rue Saint-Lazare, Paris.

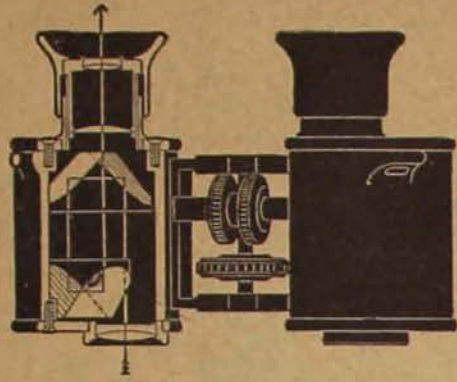
MAISONS RECOMMANDÉES

- AMEUBLEMENT D'ART. ROSSI** ET FILS, 595 R. B-Honoré
- ARMES POUR ENFANTS CARD** FABRICANT BRUNO S. G. G. 15, 8^{es} St-Martin, PARIS.
- APPAREILS** EN CAOUTCHOUC, ceintures, bas pour varices. — **DRAPIER** et FILS, 41, rue de Rivoli. — Cat. fr. — Téléph. 106-45
- BAPTEMES** BOITES JACQUIN FRÈRES ET DRAGÈES 12, RUE FENELLE, PARIS.
- BAPTÊMES "AU CHAT NOIR"** 32, rue Saint-Denis, Paris DRAGÈES et BOITES. BONBONS et CHOCOLATS.
- BAZAR D'ÉLECTRICITÉ** 34, bd Henri IV. App^{areils} électriques en tous genres. Cat. fr.
- BILLARDS** DE PRÉCISION. — TABLES-BILLARDS. Jeux de société. — Catalogues franco. BATAILLE, 8, bd Bonne-Nouvelle, Paris.
- BRULAND** FAUTEUILS MALADES 14, rue Monseigneur POUR le Prince, FA. 15
- CALFEUTRAGE MESNARD**, Bourrelets chenille laine, 154, boul. St-Germain.
- CARBONYLE** TRIPLE LA DURÉE DU BOIS, 158-159, Faub. St-Denis, PARIS.
- L.P. CORSETS L.P. A LA COURONNE**
- ECHANGES PHOTOGRAPHIQUES** CH. ALIBERT 12, 87 St-Martin, Paris
- FLEUR D'ALIZE** NOUVEAU PASTEL EXTRA-FINE. VIOLETT, 29, St-ITALIEN, PARIS.
- FORCE & VIGUEUR** viennent vite avec GRANULÉ CHARB.
- LA JEWETT**, Machine à ECRIRE 32, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS.
- OPTIQUE** UNICOP, 80 bis, Rue de Rivoli et 6, Rue FERRIER, CHÈQUE DE VERRES SPÉCIAUX. — TRÈS ARTIFICIELS.
- ONGLES BRILLANTS** AVEC LA INACORINE 27, RUE DES PÉRIERES, PARIS.
- OUTILS** TROUSSE INDISPENSABLE à tout Voyage, Campagne, etc., composée de 20 Outils dans l'étui cuir solide, 25 fr. P^{rix}. F. GUITEL, 308, Rue St-Martin, Paris.
- PARIS-TAILLEUR** 9, RUE DU COSTUME TAILLEUR. 100^{fr.} POUR DAKES
- THÉS** C^{afé} ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.
- VINS de BOURGOGNE** E. DELAUNAY, P^{rix}, à Is-s/Tille (Côte-d'Or). Pr. cour. fco.

E. KRAUSS
 Optique et mécanique de précision
 21-23, rue Albouy — PARIS
 Téléphone 254-56. — Adr. télégr. Lilliput-Paris
STÉRÉO-JUMELLES A PRISMES
KRAUSS-ZEISS
 à effet stéréoscopique
 Les plus parfaites de toutes les jumelles de campagne. Optique de haute précision. Solidité garantie.
VOLUME 3 fois plus petit, CHAMP 10 fois plus grand
 que pour les jumelles d'ancienne construction; **RELIEF** prononcé par l'effet stéréoscopique.
QUATRE MODÈLES
 5 fois — 8 fois — 9 fois 1/2 — 12 fois
JUMELLES GALILÉIQUES KRAUSS
 LILLIPUT, la plus réduite des jumelles de campagne construite d'après les données de la Commission d'Études Pratiques du tir de l'Artillerie à Bourges.
 Prix : 18 fr. 50
 y compris l'étui-daim à fermoir et cordon
 Catalogues spéciaux franco sur demande.

L'Heure dans l'Obscurité
 Avec les Montres
A RÉPÉTITION EXACT DEPUIS 75 FR.
 GARANTIE 5 ANS
MONTRES DE PRÉCISION EN TOUS GENRES
 depuis 25 francs (garantie 5 ans)
FABRIQUE EXACT
 à PARIS, 18^{bis}, Bd des Italiens; 58, Bd Haussmann; 14, Bd Sébastopol.
 à GENÈVE, 21, rue du Mont-Blanc.
 ENVOI FRANCO EN PROVINCE A PARTIR DE 25 FRANCS

Goerz Trièdres-Binocles



et Monocles. Jumelles à prismes de première qualité optique, étendue du champ sans pareil, grande netteté et clarté. Dimensions réduites. — Grossissements 3, 6, 9 et 12 fois, pour théâtre, chasse, courses, voyage, sport et pour l'armée et la marine. Brochure descriptive gratis.

Prix : Binocles, Fr. 157 à 250. — Monocles, Fr. 61 à 100.

En vente chez tous les grands opticiens ou directement de :

Optique de précision **E. P. Goerz** PARIS 22, Rue de l'Entrepôt.

London : 4/5 Holborn Circus, E.C. Berlin-Friedenau. New-York : 52 East Union Square.

LANGHAM-HOTEL PARIS RUE BOCCADOR, AV. DE L'ALMA, CHAMPS-ÉLYSÉES

Hôtel Aristocratique, ouvert nouvellement et installé luxueusement. Chambres seules et suites d'appartements. Electricité, 2 Ascenseurs, 25 Salles de Bains. Entièrement chauffé... La meilleure Table de Paris. LÉFÈVRE & GUILLAUME, Propriétaires

PRIX MODÉRÉS

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

SOLUTIONS Voir les problèmes à la page 10 de la couverture.

N° 1537. — Rectangle magique.

| | | | | | | | | | |
|----|----|----|----|----|----|----|----|----|-----|
| 1 | 2 | 3 | | | | | | | |
| 8 | 22 | 12 | 13 | 3 | 26 | 21 | 17 | 4 | 126 |
| 10 | 9 | 23 | 27 | 14 | 1 | 5 | 19 | 18 | 126 |
| 24 | 11 | 7 | 2 | 25 | 15 | 16 | 6 | 20 | 126 |
| 42 | 42 | 42 | 42 | 42 | 42 | 42 | 42 | 42 | 378 |

En superposant les carrés 1, 2, 3, ou vice versa, on obtient un cube magique de 3. Les 4 grandes diagonales du cube sont :

8, 14, 20 = 42
12, 14, 16 = 42
7, 14, 21 = 42
24, 14, 4 = 42

N° 1538. — Enigme.

E

N° 1539. — L'ECHIQUIER

Le coup initial est T-4 F R.

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS ACÉTYLENE Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Gratuits.
Manuel de Renseignements pratiques et Tarif de Gazogènes Gratuits.
DEROY Fils Aîné CONSTRUCTEUR, Paris 71 à 77, Rue du Théâtre.
En écrivant signaler ce Journal.

RHUM CAÏMAN IMPORTATION JALLAGEAS, Havre Cafés, Thés.

LE CROISSANT-DOUCHE
M. L'HUILLIER, 68, Rue Réaumur PARIS. Brevet S. G. D. G.
Appareil parfait pour prendre chez soi des douches froides, chaudes, parfumées ou hygiéniques
N° 30. Appareil s'adaptant à un robinet d'eau de ville... 9.75
N° 31. Appareil s'adaptant à un réservoir d'eau... 13.75
N° 34. Appareil pour voyage ou campagne, s'adaptant à n'importe quel seau ou broc... 18.
N° 37. Appareil pour cabinet de toilette avec réservoir de 15 litres
Prix... 29.
"L'Aspirateur" appareil spécial pour remplir ou vider la baignoire sur la pierre à réter.
Prix... 45.
"Le Ninon" pour douches parfumées... 5.90
Boîte 12 douches parfumées 1.95

INFIRMIERS & INFIRMIÈRES FRANÇAIS
NURSES : Gardes-malades anglaises
HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 28, Rue Serpente
Téléphone 130.54 — TRANSPORT DE MALADES
Même maison : 102, Rue St-Lazare. Téléphone 143.89.

QUÉRISON RADICALE du DIABÈTE
par le Spécifique **BALDOU**
Seul Anti-Diabétique ayant un goût agréable et n'exigeant aucun régime spécial. Le malade peut manger et boire tout ce qui lui fait plaisir.
Envoi franco et gratis de la Brochure explicative et Attestations sur demande à **M. BALDOU, Pharmacien-Chimiste, à SAINT-ASTIER (Dordogne) France.**

Dépôt à Paris : Ph^{ie} Paul Roux, 151, rue Lafayette.

AUTOMOBILES
LE NOUVEL ALBUM DES **LANTERNES ET PHARE DUCELLIER**
25, Passé Dubail, PARIS est envoyé f^{co} à toute personne qui en fait la demande en indiquant ce journal.

AZUREA
Le parfum du jour
L.T. PIVRÉ - PARIS

LA PISTOIA PLANCHE
(2 SIÈCLES DE SUCCÈS) Garantie sans Colchique
GUÉRIT LA GOUTTE les Rhumatismes, l'Arthritisme
Toutes Pharmacies et **F. PLANCHE, Ph^{ie}, 1, Boulevard de la Madeleine, Marseille.**
Traitement d'un An, 33 fr. 1^{re}.

SAVON DENTIFRICE VIGIER Le Meilleur Antiseptique
Pharmacie VIGIER, 12, Boulrd Bonne-Nouvelle, PARIS.

CRÈME FLOREÏNE
Supérieure à toutes les Crèmes POUR LES SOINS DE LA PEAU

NEURALGIES MIGRAINES. Guérison immédiate D'CRONIER
par les Pilules Antinévralgiques du Dr CRONIER.
Boîte : 3 fr. (envoi f^{co}). — Ph^{ie} 23, Rue de la Monnaie, Paris.

NOUVELLES INVENTIONS

Tous les articles publiés sous cette rubrique sont entièrement gratuits.

L'ÉLECTRICITÉ CHEZ SOI

(Éclairage électrique et force motrice à domicile.)

Dès le début de la lumière électrique, on a cherché à créer des installations domestiques permettant de s'éclairer sans avoir recours aux canalisations des Compagnies et de jouir des avantages de la nouvelle lumière dans les localités dépourvues de « secteurs d'électricité » ou même dans les maisons de campagne.

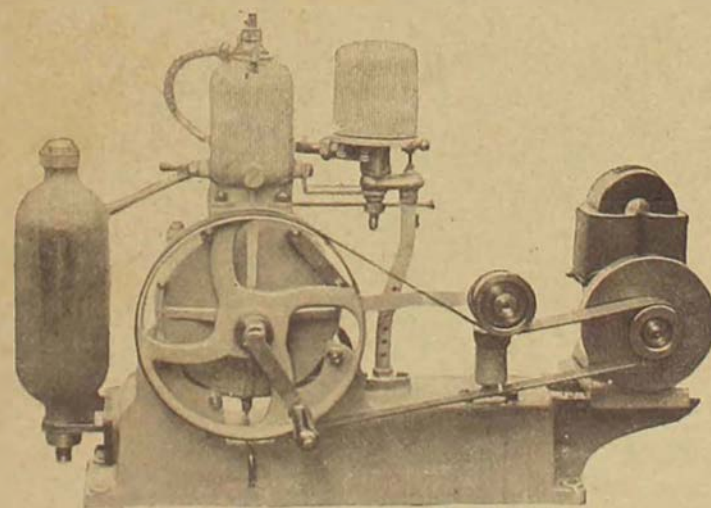
Jusqu'à présent, à part l'éclairage par accumulateurs, encombrants, difficiles à charger et à entretenir, on n'avait résolu ce problème que dans certains cas spéciaux, comme les grands hôtels ou les châteaux et villas dépendant d'établissements industriels.

L'apparition des petits moteurs dont l'automobilisme a vulgarisé l'emploi, avait fait entrevoir la possibilité d'établir de petits groupes électrogènes suffisant à assurer l'alimentation de 20 ou 30 lampes, correspondant à l'éclairage d'une maison bourgeoise de moyenne importance. Les premiers essais dans ce sens ne furent pas heureux. Ces moteurs ont une marche irrégulière ou, pour mieux dire, saccadée, qui se répercute dans la dynamo et de là dans les lampes, en y produisant un tremblement insupportable, dû à des variations continuelles de « voltage ».

Néanmoins, les perfectionnements considérables apportés à la construction des moteurs à explosion (à gaz, à essence ou à alcool) ainsi qu'un arrangement judicieux des organes de réglage, ont permis à des constructeurs électriciens, que nos lecteurs connaissent déjà, MM. Vigreux et Brillé (1), de créer un nouveau

groupe électrogène qui nous paraît avoir résolu d'une manière très simple et très pratique le problème de l'éclairage et de la force motrice à domicile.

Description de l'appareil. — Ce résultat est obtenu de la manière suivante. Un moteur à



Le groupe électrogène domestique Vigreux et Brillé.

explosion, marchant au gaz, à l'essence ou à l'alcool (celui de notre figure est un simple moteur à essence du type De Dion), est relié à la dynamo par une courroie sur laquelle agit un tendeur automatique spécial dont on n'a jamais à s'occuper. L'élasticité de cette courroie combinée avec l'action du volant placé sur la dynamo, assure à celle-ci une régularité de marche presque absolue; et malgré la vitesse relativement faible à laquelle tourne le moteur à essence (800 à 1.000 tours au maximum), on ne sent dans la lumière aucune oscillation. Quant au bruit, il est

presque totalement amorti, tant à cause de la vitesse réduite du moteur que par diverses dispositions spéciales, entre autres par la bouteille ou pot d'échappement qu'on voit sur la gauche de notre dessin.

Le carburateur est commandé par un régulateur automatique électrique, relié aux bornes de la dynamo et qui maintient à 2 ou 3 0/0 près le voltage voulu, quel que soit le nombre de lampes allumées.

Au moment de l'éclairage, deux tours de manivelle suffisent à mettre en marche le moteur et la ligne est aussitôt en charge. On allume ensuite les lampes en nombre quelconque et la dépense d'essence reste en rapport avec la quantité d'électricité fournie.

D'autres dispositions particulières maintiennent toujours en charge l'accumulateur d'inflammation du moteur, permettent une mise en marche facile et sans danger et facilitent l'arrêt de la machine à distance en pressant sur un simple bouton.

Application à l'éclairage. — On peut donc avec cette installation de dimensions très réduites, réaliser chez soi, sans l'emploi d'accumulateurs, un éclairage pratique et économique. Le groupe électrogène que nous venons de décrire permet d'alimenter 25 à 30 lampes de 10 bougies ou leur équivalent. En portant la vitesse à 1.200 tours, on peut éclairer 40 à 45 lampes. Enfin si on désire, à un moment donné, pour une soirée, par exemple, tripler la puissance de l'éclairage, il suffit d'ajouter à l'appareil une batterie d'accumu-

lateurs qu'on chargera pendant le jour, et qui servira le soir, concurremment avec la dynamo, à assurer cet éclairage exceptionnel.

Dans les conditions de marche normale, la consommation du moteur est d'un litre d'essence à l'heure en charge à 1.000 watts, ce qui met l'hectowatt-heure (en comptant l'essence à 0 fr. 40 le litre) à environ 0 fr. 04. Ce prix est singulièrement avantageux, comparé à celui de 0 fr. 11 que fait payer, en ce moment, à ses abonnés certaine Compagnie d'électricité parisienne.

Autres applications. — En dehors de l'éclairage domestique proprement dit, le groupe électrogène peut alimenter une lampe à arc de 18 ampères ou deux de 9 ampères, pour projections ou agrandissements photographiques.

Il peut actionner un moteur électrique d'un cheval pour la commande de machines-outils, ou des appareils en usage chez les dentistes. Ce groupe convient également bien pour faire fonctionner les appareils électriques employés par les médecins, pour la production des rayons X. Dans ce cas spécial, la dynamo est munie de deux bornes supplémentaires donnant du courant alternatif.

Pour ces dernières applications, on y adjoint un tableau de distribution, portant les appareils de mesure, interrupteurs, coupe-circuits, etc.; le tout constituant une véritable petite usine électrique en miniature.

Le prix du groupe électrogène proprement dit, comprenant le moteur et la dynamo, avec leurs organes de transmission, tels qu'ils figurent dans notre gravure, est de 1.800 francs. Les accessoires tels que les réservoirs à essence et à eau, le tableau de distribution, etc., sont facturés suivant l'importance et la nature des installations. S'adresser à MM. Vigreux et Brillé, 30, boulevard de Villiers, à Levallois-Perret (Seine).

Pour toutes insertions concernant les nouvelles inventions, écrire au service des Nouvelles Inventions, à l'Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris.

BANDAGE BARRERE

Cet ingénieux Appareil, inventé par le Médecin Spécialiste L. BARRERE et adapté pour l'armée, contraind toutes les Hernies sans aucune gêne, il est élastique, sans ressort, imperméable. — Il peut se porter jour et nuit, sans se déplacer. C'est le plus doux, le plus puissant et le plus connu des bandages. — So méfier des Contrefacteurs qui présentent, dans ces mêmes termes, comme une nouveauté ce qui n'est qu'une mauvaise copie.

Brochure et Essai gratuits : M. BARRERE, 3, B^d DU PALAIS, PARIS